

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

**LA BONNE**  
**LITTÉRATURE**  
**FRANÇAISE**

PARAISANT  
 LE PREMIER  
 DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

**La Veuve Ambitieuse**

(AU COMPLET)

Par PAUL SAUNIÈRE

DIEU VOUS BÉNISSE. ALBERT FERLAND.

SI TU VOULAIS.—(MUSIQUE).

LE SOULIER ROSE, Monologue, JACQUES NORMAND.

LE SECRET DE PETIT FRÈRE, (POÉSIE) M. P.

Abonnement, avec prime, - \$1.00 par an

**LEPROHON & C<sup>o</sup>**  
**LEPROHON ÉDITEURS**

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.



# \* CATARRHE \* NAZOL Rhume de Cerveau

Cette admirable préparation, formulée par un spécialiste éminent, guérit en peu de temps le

## RHUME DE CERVEAU, LE CATARRHE NASAL ET AUTRES AFFECTIONS DU NEZ ET DE LA GORGE.

Dans notre climat, au moins huit personnes sur dix souffrent plus ou moins de rhume de cerveau, qui, quand il est négligé, se transforme en catarrhe nasal et autres maladies de la gorge et des poumons.

Le **Catarrhe** est une maladie des plus désagréables et des plus dangereuses. La cause des maux de tête, perte du goût et de l'odorat, sensation de pesanteur dans les oreilles, bourdonnements, surdité partielle, et très souvent engendre la **Consommation**. La statistique prouve que des milliers de personnes qui meurent chaque année de consommation, au moins une moitié ont contracté cette terrible maladie en négligeant un simple rhume de cerveau. Dans tous les cas, même quand un rhume de cerveau n'engendre pas le catarrhe ou la consommation, il rend la vie insupportable et finit souvent par causer cette dégoûtante maladie connue sous le nom de Punaisie (odeur infecte du nez).

Le **NAZOL** soulage instantanément et guérit toujours.

PRÉPARÉE PAR **J. E. W. LECOURS,**  
PHARMACIEN.

Coin des rues Craig et Bonsecours, Montréal

Envoyé par le retour de la malle sur réception de **25c.** en timbres.

S'adresser à la Pharmacie LECOURS ou à MM LEPROHON & LEPROHON.

# PILULES & JAPONAISES

## Célèbre Purificateur du SANG

Rend la Force aux Faibles et aux Convalescents ; tonifie les nerfs ; rend la Peau sa fraîcheur, à la Peau sa souplesse et aux Formes leurs gracieux contours.

Le plus grand des Producteurs du SANG et aussi le Tonificateur par excellence des Nerfs

### — GUERIT INFAILLIBLEMENT —

Toutes les maladies provenant de la pauvreté ou de manque de globules rouges du sang, telles que : Anémie, Chlorose ou Pâles Couleurs, Battement de cœur, Courte Haleine au moindre exercice, Douleurs dans le dos, Mal de Tête, Etourdissement, Perte d'Appétit, Prostration des Facultés Mentales, Faiblesse des Muscles, Perte de Mémoire, Caducité Prématinée, Faiblesse chez les Femmes sous toutes ses formes, Leucorrhée, Paralysie, Sciatique, Mal de Reins, Névralgie, Rhumatisme et, enfin, toutes les maladies dues au sang impur.

Aussi pour les Humeurs du Sang produisant les Scrofules, Enflure des Glandes, Plaies, Maladies des Jointures, des Hanches et des Os.

Voici comment ce tonique Japonais agit : C'est en fournissant au sang les éléments qui lui manquent (Globules rouges), en l'aidant à absorber l'oxygène qui est l'essence de toute vie organique. Le sang étant ainsi reconstitué, c'est-à-dire possédant les éléments qui lui manquent, devient riche et va mieux, il peut ainsi nourrir les divers organes et leur rendre la force pour l'accomplissement de leurs diverses fonctions et lorsque tous les organes sont en harmonie, il ne peut exister de maladie dans le système.

### DIRECTIONS GENERALES

Prendre une pilule après chaque repas et augmenter un peu après quelques jours, en prendre deux et même trois pilules à la fois suivant le besoin.

Pendant ce temps, il faut prendre une nourriture soutenante ; éviter les marinades, le pain chaud ou frais, le thé et le café ; prendre beaucoup d'exercice en plein air ; lavez et frictionnez souvent le corps. N'oubliez pas de tenir les reins libres.

PRIX : — — 50c. LA BOITE

DEPOSITAIRE GENERAL : **J. E. W. Lecours, PHARMACIEN**  
370, rue Craig, MONTREAL.

AVANTAGES AUX ABONNES DE

# "La Bonne Littérature Française"

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL



Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.

Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c. le volume.

Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes ouvrages (valeur moyenne 50c) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

Voir le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

---

VIENT DE PARAITRE

## L'AMOUR VAINQUEUR

Par JULES DE GASTYNE

Ce magnifique roman commencé par *La Presse* de Montréal et discontinué faute de copie, vient de paraître en brochure, au complet. Tous ceux qui ont commencé ce superbe roman sur *La Presse* sont anxieux de l'avoir en entier et les éditeurs se sont pressés de satisfaire à ce désir.

Prix : 25 cents franco

adressez :

Leprohon & Leprohon,

LIBRAIRES-EDITEURS,

101, rue St-Gabriel,

MONTREAL.

# Une Publication Populaire

QUI MERITE D'ETRE LUE PAR TOUT LE MONDE

## “ La Bonne Littérature Française ”

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL



La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au-de de 185,000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIASTRE PAR AN AVEC PRIME

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée : “ LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE ” et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00 (une piastre).

### VOLUMES PUBLIES :

- 1e—Follement Aimée (épuisée)..... par Pierre Ma  
*Le même ouvrage sous le nom “ Torpilleur 29 ”, édition de Paris, sera envoyé sur réception de 25 cents).*
- 2e—Les Mystères de Montréal (épuisé)..... par Aug. Forli  
*(“ Mystères de Montréal ”, édition sur beau pap er. format 1-12° sera envoyé sur réception de 50 cents).*
- 3e—Le Martyr de l'Amour..... par Pierre Zaccar
- 4e—La Roche qui pleure..... par Chs. Vato
- 5e—Le Remords d'un Faussaire..... par H. Du Campfr
- 6e—Rêves Dorés..... par M. Marv
- 7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff..... par Marie Marv
- 8e—Les Fiançailles de Lorette..... par Ph. Saint Hila
- 9e—Le Sacrifice d'un Fils..... par Ernest Dau
- 10e—Le Coureur de Dot..... par H. Du Campfr
- 11e—Souffrance et Bonheur..... par Pierre Ma
- 12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre..... par Eliza G
- 13e—Le Roman d'un Crime..... par Etienne Marc
- 14e—Trahison vaincue par l'Amour..... par Jules Ma
- 15e—La Vengeance du Fancé..... “ “
- 16e—L'Enlèvement Mystérieux..... par Xavier de Montep
- 17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf..... par Pierre Ma
- 18e—Un Misérable Faussaire..... par Paul Saun
- 19e—Martyre d'une Mère..... par Georges Brad
- 20e—La Charmeuse..... par Jean Rayn
- 21e—Le Vengeur..... par Georges Gns
- 22e—La Mèche d'Or..... par Pierre Sal
- 23e—Le Secret des Orphelins..... par Chas Desj
- 24e—Le Mystère du Puits..... par Pierre Sal
- 25e—Un Drame à Trouville..... par Alfred de Brel
- 26e—La Belle Hô esse..... par Louis Lét
- 27e—La Fille du Révolutionnaire..... par Georges Prad
- 28e—Le Roi de Paris..... par Jules Ma
- 29e—Incendiaire !..... par Pierre Sa
- 30e—Les Aventures de Tancredi de Rohan..... par Chas. Desj
- 31e—Une Haine de Village..... par Armand Lapol
- 32e—La Gouvernante..... par Ernest Dau
- 33e—La Tigresse des Palmiers..... par Victor Perce

Un numéro spécimen sera expédié franco, à toute personne qui enverra 10 cents en argent et 11 cts en timbres-poste aux éditeurs,

LEPROHON & LEPROHON,

25, rue St-Gabriel,

MONTREAL

# LA VEUVE AMBITIEUSE

— o — † — o —

## I — LA VEUVE SALPÊTRE

L'année 1720 venait de commencer. Au dehors, la France était calme. La guerre assez inoffensive qu'on faisait à l'Espagne, pour la contraindre à accepter une paix solide, convenue déjà entre la France et l'Angleterre, avait eu pour premier résultat de faire perdre à Philippe V une flotte de quinze ou vingt vaisseaux. Sa Majesté Catholique, qui revendiquait la régence et s'était déclarée le *libérateur* de la France opprimée, avait déjà perdu Fontarabie, Saint Sébastien, une bonne partie de la Catalogne, la ville et le château d'Urgel. Donc, rien d'inquiétant du côté de la politique extérieure.

En revanche, au dedans, les classes élevées de Paris et de la province donnaient les plus incroyables exemples de dissolution morales. Seule, bien qu'elle eût déjà grossi le nombre des victimes, la bourgeoisie luttait encore pour sauver du naufrage ses traditions d'honneur et de probité.

Le financier Law était en pleine faveur. Il avait une fortune colossale. Ses prodigalités dépassaient toutes limites. Il était contrôleur, général, académicien, et dispensait à son gré les richesses. Après avoir séduit le régent, facilement accessible à toutes les idées nouvelles, le système de l'Écossais avait enthousiasmé, non pas seulement la France, mais l'Europe entière. De toutes parts l'or affluait. Les actions de sa banque, à peine émises, doubleraient ou tripleraient aussitôt de valeur. On se les arrachait à tout prix. Les spéculations les plus étranges avaient surgi de ce commerce incroyable. La rue Quincampoix était devenue impraticable. L'agiotage y régnait en maître et nivelait toutes les positions. Gentilshommes ou manants se pressaient, se coudoaient, se bouscullaient, sans souci du respect ou de l'étiquette. Plus tard, la réaction devait le faire et amener la plus grande catastrophe financière dont le monde consterné ait été témoin. Mais, au moment où commence cette histoire, le 5 mars 1720, cette fièvre durait encore et faisait battre les artères d'une société caduque, qui ne semblait plus vivre que pour assouvir ses désirs insatiables de richesse et de plaisir.

Çà et là, on rencontrait quelques exceptions et on les citait. Parmi les exceptions les plus honorablement connues du quartier des halles, figurait Mme veuve Darcy. Elle habitait, au No 17 de la rue Saint Honoré, un commerce de dentelle et de lingerie. Elle avait épousé, quelque vingt ans auparavant, un sergent aux gardes du roi, que sa vivacité et son humeur belliqueuse avaient fait surnommer *Salpêtre*, dès son arrivée au régiment.

Trois ans après, une fille naquit de cette union.

Sous le nom de son mari, Thérèse avait ouvert boutique depuis une dizaine d'années, quand, un beau jour, on lui rapporta le sergent Salpêtre fort endommagé. Après avoir tué ou blessé une vingtaine d'adversaires, l'irascible batailleur avait fini par trouver son maître. Il avait été traversé de part en part par un furieux coup de pointe, et le poumon avait été gravement atteint. Ce qui l'emporta au bout de trois jours. Ce serait mentir qu'affirmer que cet accident surprit beaucoup Thérèse. Depuis longtemps, elle s'y attendait. En effet, du jour où Thérèse devint sa femme, il jugea inutile de dissimuler ses emportements, ses querelles, et souleva même dans son ménage quelques tempêtes assez violentes. Néanmoins, sa veuve le pleura décemment le temps

voulu ; et même, ce qui surprit bien davantage ses voisins et ses voisines, elle demeura fidèle au culte du souvenir.

La veuve Salpêtre, car on lui donna ce nom longtemps encore après la mort de son mari, était cependant fort jolie à cette époque. Elle avait trente ans, des yeux magnifiques, une bouche rose et fraîche, un teint superbe, une carnation admirable et des formes dont ses habits ne cherchaient pas à déguiser l'opulence. En outre, elle avait un magasin très achalandé, de l'ordre, de la tête, tout ce qui convient enfin à une femme pour diriger sagement une maison. On prétendait même qu'elle avait mis de côté sept ou huit mille livres, dont elle s'était bien gardée de révéler l'existence à son mari.

Au bout d'un an, quelques timides prétendants vinrent se brûler aux yeux de la belle veuve. Ils furent éconduits poliment, et se retirèrent un peu déconfits des railleries fines de la lingère. Mais ils avaient donné le signal du branle-bas. Après eux, le flot des soupirants grossit et forma bientôt un cortège si nombreux que, pour imposer le silence à la calomnie et à la jalousie des commères, Thérèse fut forcée de leur fermer la porte au nez. Un seul d'entre eux demeura debout sur la brèche. Il avait nom Hyacinthe Bredouillard et tenait boutique de drapier juste en face du magasin de la veuve Salpêtre.

Il avait dix ans de plus qu'elle. Veuf sans enfants, ni beau ni laid, une bonne pleine figure rougeaude, quelques prétentions au bel esprit, malheureusement contrariées par une sottise épaisse, et, par-dessus tout, une vanité excessive. Enfin, ce qui ajoutait à tant de charmes, il possédait trente mille livres qu'il faisait sonner bien haut chaque fois que l'occasion s'en présentait. Malgré tant de recommandations puissantes, le drapier n'avait pu ébranler la résolution bien arrêtée de la veuve Salpêtre. Depuis dix ans qu'il la poursuivait de ses ceillades et de ses assiduités, il n'avait obtenu d'elle que des sourires bien plus empreints d'ironie que de compassion.

Thérèse avait donc quarante ans au moment où elle entre en scène. Elle était encore belle avec ses grands yeux noirs et ses trente-deux dents alignées comme le pavé commandé jadis par le feu sergent, son mari. Par un contraste assez bizarre, sa tenue jurait étrangement avec la sévérité puritaine de ses mœurs. Elle était mise avec goût et même avec coquetterie. Evidemment elle n'avait pas renoncé à plaire. On aurait pu croire qu'elle se faisait un malin plaisir d'enflammer les cœurs et d'y laisser brûler l'incendie qu'elle y avait allumé. Était-ce par esprit de vengeance ? Voulait-elle faire payer à la plus laide moitié du genre humain les violences que lui avait fait subir le sergent Salpêtre ? Les voisines l'affirmaient et trouvaient qu'elle faisait bien.

En somme, elle s'était si bien concilié l'estime de tous, que la jalousie et l'envie n'avaient pas même effleuré sa réputation. On disait d'elle indifféremment : Thérèse, la veuve, la belle veuve, ou, tout simplement, Mme Darcy, conformément à l'enseigne placée au-dessus de son magasin ; mais, plus généralement encore, on la désignait sous le nom de veuve Salpêtre. C'était la seule chose que son mari lui eût laissée.

Elle confectionnait ce jour-là un de ces jolis riens, dont ses doigts de fée avaient le don merveilleux de faire quelque chose, sans trop s'occuper de la présence d'un jeune homme de vingt-trois à vingt-quatre ans qui, de son côté, la considérait avec un respect craintif.

L'obscurité commençait à envahir la rue sombre. Le jour à son déclin ne jetait plus à l'intérieur du magasin qu'une lueur blafarde, dont les carreaux étroits atténuaient encore l'insuffisance. De temps à autre, Thérèse jetait un regard inquiet sur la porte et reprenait son ouvrage. Bientôt, elle le déposa vivement sur le comptoir et se leva.

— Je n'y vois plus, dit-elle en se dirigeant vers la rue.

— Je le crois bien ! Il fait nuit, répliqua le jeune garçon avec un rire bruyant.

— Ah ! tu ris, toi ? fit la veuve avec humeur.

— Dame !... oui, ma tante, je ris... je ne vois pas pourquoi je ne...

— Ma tante ! ma tante ! répéta Thérèse sur le même ton. Je t'ai déjà défendu de m'appeler comme ça. C'est vrai, ça vous vieillit de dix ans, ce nom-là.

— Eh bien ! alors, comment voulez-vous que je vous...

— Ne suis-je pas ta marraine, grand nigaud ? l'interrompit-elle brusquement.

— Si, ma tante.

— Encore ! dit-elle d'un ton menaçant. Ne peux-tu pas dire : ma marraine ?

— Si, ma t... ma marraine.

— A la bonne heure ! Il sonne bien à l'oreille, ce nom-là. C'est doux, c'est velouté, et puis on peut avoir été marraine au maillot, tandis que ma tante...

Elle se tourna alors vers le jeune garçon et ne put réprimer une violente envie de ruer.

—Allons, remue-toi donc, gros niais ! reprit-elle. Ne vois-tu pas que je suis inquiète, que Denise ne rentre pas ? Mais va donc, ajouta-t-elle en le poussant, cours au-devant d'elle. Ah ! cet Urbain, quelle momie !

Urbain était juché sur un tabouret, les pieds posés sur l'échelon le plus élevé, de sorte que ses genoux, collés l'un à l'autre, lui venaient au menton. Autour de ses jambes il avait croisé ses bras, et, depuis une demi heure, n'avait pas fait un mouvement, quand la veuve, en le bousculant, lui fit perdre l'équilibre.

S'il ne tomba pas, peu s'en fallut ; mais il se retourna sur lui-même, retomba sur ses pieds avec l'agilité d'un chat et développa son grand corps un peu maigre, bien qu'il ne fut pas dépourvu d'une certaine élégance. De la tête aux pieds, il était vêtu de laine noire. Sans être régulier, son visage était gracieux, quoique trop coloré. Il avait de beaux yeux noirs un peu étonnés, un sourire franc mais un peu bête, de belles dents, et sur sa physionomie, comme dans toute sa personne, un air gauche et emprunté qui servait de cible incessante aux mordantes épigrammes de Thérèse. Pourtant, sur l'invitation un peu brusque qu'il en avait reçue, il se dirigeait vers la porte, quand une jeune fille entra rapidement, déposa sur le comptoir le carton qu'elle tenait à la main et se laissa tomber sur un tabouret. Il était aisé de voir qu'elle avait couru. Sa poitrine se soulevait précipitamment, tandis que sa respiration haletante s'échappait difficilement de son gosier.

## II — CLERC ET DRAPIER

Thérèse et Urbain s'empressèrent autour d'elle pour lui prodiguer des secours, mais la jeune fille leur fit signe de la main qu'elle n'avait besoin de rien. Tous deux ils la considéraient avec un intérêt égal. Pendant quelques instants, il se fit un grand silence, au milieu duquel on n'entendait que le bruit de la respiration entrecoupée de la jeune fille. Enfin elle se remit et reprit haleine.

—De grâce ! que t'est-il arrivé ? demanda la veuve.

Au lieu de répondre, celle qu'elle interrogeait se leva, courut vers la porte et pencha légèrement la tête au dehors. La nuit n'était pas encore venue, mais l'obscurité devenait de plus en plus compacte.

Après quelques secondes d'observation, la jeune fille rentra dans le magasin et poussa un soupir de soulagement.

—Dieu merci ! il a perdu ma trace, dit-elle.

Et comme Thérèse allait allumer une chandelle :

—Non, reprit-elle avec vivacité ; pas de lumière ! Il n'aurait qu'à passer et à me reconnaître...

—Qui ? demanda la veuve.

—Ce gentilhomme qui me suivait il n'y a qu'un instant.

—Tu as donc été suivie ? fit Thérèse en fronçant le sourcil.

—Oui. Est-ce que je ne vous l'ai pas dit ?

—Pas encore. Explique-toi donc. Voyons, qu'y a-t-il ?

—Ah ! mère, laissez-moi respirer un moment, je n'en puis plus !

En effet, Denise vint s'asseoir à côté de sa mère, lui prit la main, et, à deux ou trois reprises, soupira longuement avec une satisfaction évidente. Urbain l'examinait sans mot dire. Il était un peu pâle et sa figure débonnaire s'était rembrunie.

—Eh bien ! dit Thérèse avec bonté, calme-toi et contente-toi de me répondre. As-tu porté chez la marquise de Marle les objets que je t'avais confiés ?

—Oui, mère. Elle a même voulu les essayer tous ; c'est ce qui m'a si fort retardée.

—T'a-t-elle payé son arriéré, ainsi qu'elle me l'avait promis ?

—Non-seulement l'arriéré, mais ce que je lui ai apporté aujourd'hui. Voici l'argent.

A ces mots, Denise posa quelques louis sur le comptoir.

—Bien, dit négligemment Thérèse qui les ramassa lentement. De sorte que c'est en revenant de chez la marquise que ce gentilhomme...

—Presque en sortant de son hôtel. J'ai cru même qu'il allait y entrer.

—Du moins a-t-il été convenable ?

—Fort poli, mais fort importun, répondit la jeune fille. Je ne savais comment m'en débarrasser.

—Oh ! si j'avais été là... s'écria Urbain.

—Toi ! fit Thérèse en souriant. Qu'aurais-tu fait ?

—Ce que j'aurais fait !... Je n'en sais rien, mais ça ne se serait pas passé comme ça.

—Allons donc ! répliqua la marraine en haussant les épaules ; une crème fouettée comme toi !

—Oh ! riposta Urbain. pour entendre quelque chose d'aimable, ce n'est pas à vous qu'il faut s'adresser, marraine.

—C'est grand dommage, en vérité ! reprit la veuve d'un ton bourru. D'ailleurs que fais-tu là ? Pourquoi n'es-tu pas chez ton procureur ?

—Puisqu'il est sorti...

—Qu'importe ! ne dois-tu pas rester à l'étude en son absence ?

—Oh bien ! non, se défendit Urbain, ça m'ennuie !

Thérèse se détourna pour cacher son envie de rire.

—Allons ! s'écria la veuve ; va où tu voudras et reviens souper dans deux heures ; il faut que je parle à Denise.

—Est-ce que je vous en empêche ? demanda Urbain contrit.

—Comment ! grand niais, tu ne comprends pas que tu me gênes ? Il faut donc te mettre les points sur les *i* et le balai dans les jambes ?

—C'est bon, je m'en vais ! gémit le pauvre garçon.

Il salua gauchement, jeta sur Denise un regard malheureux, auquel la jeune fille répondit par un œillade et un bon sourire. Aussitôt le visage d'Urbain s'épanouit et il s'éloigna.

—Je reviendrai dans une heure, dit-il.

—Je t'ai dit deux heures, cria Thérèse.

—Oui, marraine, dans une heure, j'ai bien entendu.

Au même instant, il disparut. Cette fois, la nuit était tout à fait tombée. L'obscurité la plus complète régnait dans le magasin de la belle veuve.

—Ferme la porte, allume la chandelle et causons, dit-elle à sa fille.

Denise obéit avec empressement. Elle était maintenant complètement remise de l'émotion qu'elle avait éprouvée. Quand elle eut exécuté les ordres de sa mère, elle revint se placer à côté d'elle.

—Voilà, mère, dit-elle. Je vous écoute.

—Soit, mais d'abord, maintenant qu'Urbain est parti, je veux que tu me donnes des détails plus circonstanciés sur ta rencontre avec le gentilhomme en question. Ensuite, je parlerai.

—Voilà, fit Denise. Je sortais de l'hôtel de la marquise, quand je me trouvai face à face avec un gentilhomme qui, je le croyais du moins, allait y entrer. Je m'effaçai pour le laisser passer, mais lui, loin de poursuivre son chemin, s'arrêta court et me dévisagea avec tant d'impertinence, que je baissai les yeux.

—Oh ! la jolie fille ! s'écria-t-il à demi-voix.

—Il a dit cela ? Tu l'as entendu ? dit la veuve avec une nuance d'orgueil.

—Malgré moi, mère, je vous assure...

—Eh bien ? il n'a pas trop mauvais goût.

—Vous comprenez, reprit Denise, que je m'esquivai en toute hâte dans la direction opposée à celle que je lui avais vu suivre. Cette brusque retraite ne le déconcerta pas. Il tourna lestement sur ses talons, me suivit et se mit à me débiter une série de galants propos auxquels je me gardai bien de répondre. Du reste, j'aurais été fort en peine de le faire, car le rouge m'était monté à la figure, le sang me bourdonnait aux oreilles, je n'entendais rien. Il me semblait que tous les passants me regardaient et se moquaient de mon embarras.

“ Ces sourires gouailleurs excitèrent ma colère. Je pressai le pas si fort que je me mis à courir comme une folle. Je me hasardai dans les petites rues qui avoisinent la nôtre et je parvins enfin à dépister mon entreprenant persécuteur.

—Est-il bien de sa personne ?

—Je l'ignore, mère, je n'ai pas songé à le...

—Ta, ta, ta, l'interrompit Thérèse, je connais ça. Une femme voit très bien ce qu'elle ne regarde pas.

—Pourtant, mère, je vous jure...

—Alors, comment sais-tu que c'est un gentilhomme ?

—Parce que, au moment où je me suis trouvée en face de lui, j'ai machinalement fermé les yeux.

—Donc tu l'as vu, j'en étais sûre.

—Sans doute, j'ai vu qu'il portait une épée, qu'il avait de riches habits...

—Son âge ? demanda brièvement la veuve.

—Je ne sais pas, moi ! se récria la jeune fille.

—A peu près. Allons, parle.

—Vingt-deux ans peut être.

—Est il bien de sa personne ?

—Assez bien, mais pourquoi...

—Et tu es certaine qu'il a perdu ta trace ?

—Certaine... non, mais je l'espère.

—Attends, je vais m'en assurer, dit Thérèse.

A ces mots, et bien que sa fille s'efforçât de l'en empêcher, la belle veuve ouvrit la porte, et, du regard, fouilla les profondeurs obscures de la rue Saint-Honoré. Pendant ce temps, Denise s'était blottie au fond du magasin. Au bout de quelques minutes d'un examen attentif, sa mère referma la porte, et rentra.

—Tu as raison, dit-elle. Je n'aperçois rien de suspect.

On aurait pu croire qu'elle en éprouvait quelque regret. Denise se l'imagina et ouvrit de grands yeux étonnés. Thérèse remarquait-elle cette surprise ? Voulut-elle lui donner le change ? ou dit elle réellement ce qu'elle pensait ? Toujours est-il qu'elle ajouta :

—Tant mieux ! Il est préférable qu'il en soit ainsi.

—Faut-il m'occuper du souper ? demanda Denise complètement rassurée.

—Pas encore, répondit sa mère, nous avons le temps, il n'est pas huit heures.

Elle parut hésiter quelques instants. Puis, en femme qui vient de prendre une résolution, elle releva la tête.

—Ce qui vient de se passer, commença-t-elle, me prouve qu'il faut songer à te donner un protecteur...

Subitement Denise prêta curieusement l'oreille.

—Si je pouvais te laisser au magasin et faire les courses moi-même, continua la veuve, certes, cela vaudrait mieux. Mais tu n'as pas encore l'habitude du commerce, tu ne sais pas ce qu'il faut déployer de ruse et d'habileté pour faire prendre à un client dont il n'a pas envie. Je ne puis donc pas songer à te confier ce rôle difficile. Si seulement je pouvais prendre une apprentie... mais ton père ne nous a rien laissé, et il faut vivre. Bien plus, il faut penser à l'avenir !... Le plus sage est de te marier, car tu ne figures pas quel changement le mariage apporte dans l'état d'une jeune fille, et quelle force il lui donne pour résister, sans crainte de se compromettre, aux tentatives dont tu viens d'être l'objet.

Denise ne s'était pas permis la plus légère observation. Elle paraissait être exactement du même avis que sa mère.

—Réponds moi, lui dit Thérèse. Le mariage ne t'inspire-t-il aucune répugnance ?

—Je ne crois pas, mère... balbutia la jeune fille.

—De mieux en mieux, poursuivit la veuve. Or, tu viens d'avoir dix-sept ans, tu es jeune, un peu trop jeune même, et te faut donc un mari sensé, honnête, réfléchi, capable en un mot de te diriger et de te défendre. En outre, nous ne sommes pas riches, et dans ton intérêt, il serait bon que ton mari apportât une grosse dot. Eh bien ! il s'est présenté pour toi aujourd'hui, pendant ton absence, un parti qui réunit précisément toutes ces conditions.

Denise regarda sa mère et se prit à espérer.

—Pendant mon absence... murmura-t-elle. Ce ne peut être qu'Urbain... il était là quand je suis rentrée... Quel bonheur ! Il s'est déclaré !

—Ainsi, demanda-t-elle timidement à sa mère, ce parti vous convient ?

—Sous tous les rapports. Et toi, cela te sourit-il ?

—Moi, je n'ai pas d'autre volonté que les vôtres.

—De sorte que je pourrai tout à l'heure lui annoncer ton consentement ? fit Thérèse enchantée.

—Plus de doute, pensa Denise, c'est Urbain. N'a-t il pas dit qu'il serait ici dans une heure ?

Aiors, à haute voix, elle répondit :

—Comme il vous plaira, mère.

Thérèse lui prit les deux joues qu'elle couvrit successivement d'un gros baiser.

—Ah ! que tu me fais de bien, petite ! dit-elle avec une joie bruyante. Et comme ce cher Bredouillard sera enchanté !

Mais Denise devint tout à coup plus pâle que le marbre d'une statue.

—De qui me parlez vous donc ? demanda t-elle d'une voix étranglée.

—D'Hyacinthe Bredouillard, le drapier d'en face, qui m'a demandé ta main il y a deux heures.

—Je n'en veux pas ! protesta énergiquement Denise.

—Comment ! fit Thérèse stupéfaite.

—Un homme qui a trois fois mon âge ! qui ronfle, qui tousse jour et nuit... je n'en veux pas ! répéta la jeune fille.

—Alors pourquoi m'avoir dit que tu consentais ?

—Parce que j'espérais qu'il s'agissait d'un autre.

—Que tu aimes ? demanda la veuve effrayée.

—J'en ai bien peur, répondit Denise toute rougissante.

—Et qui t'aime ?

—J'en suis sûre, dit la jeune fille, en baissant les yeux.

—Et ce drôle, quel est-il ? interrogea Thérèse.

—Vous le savez bien, mère, c'est... c'est... c'est.... Urbain.

La veuve partit d'un grand éclat de rire, au fond duquel il y avait plus de nerf que de gaieté.

—Qui ? fit-elle. Ce grand niais ! mon filleul ?

—Pourquoi pas ? il est jeune, il n'a pas cinquante ans comme M. Bredouillard,

—Si jeune, qu'à peine a-t il de la barbe au menton.

—Cela vaut mieux que de l'avoir toute grise.

—Une grosse figure bouffie, rougeaude.

—C'est toujours plus joli que des rides.

—Une santé insolente. Un appétit à manger du fer.

—Cela prouve qu'il a de bonnes dents.

—L'air bête, le corps droit comme un manche à balai.

—Croyez vous que votre drapier soit mieux bâti avec son échine voûtée et sa brochette ?

—Du moins Bredouillard est riche, fit observer la veuve.

—Urbain l'est aussi, riposta Denise.

—Il a trente mille livres.

—Mais il n'en aura jamais plus. Urbain a dix mille livres à lui, et il a l'avenir...

—Bel avenir ! Il n'a pas d'état.

—Il en aura un.

—Une charge de procureur ! la belle affaire.

—Un drapier ! Quel honneur !

—Un couard, un poltron, propre à recevoir des soufflets plutôt qu'à les donner.

—Que votre Bredouillard vienne s'y frotter.

—Taisez vous, ordonna Thérèse, furieuse de voir que sa fille avait réponse à tout. Je vous ai fait connaître ma volonté. J'aime et j'estime inégalement M. Bredouillard, j'entends...

—Pourquoi ne l'avoir pas pris pour vous, mère ? Voilà dix ans qu'il vous fait cour. Ce n'est pas de moi qu'il est amoureux, c'est de vous...

—Pas un mot de plus, tonna la veuve exaspérée. Je suis responsable de votre bonheur, et sais mieux que vous ce qui vous convient. Vous prendrez Hyacinthe Bredouillard ou vous n'aurez rien...

—Oh ! fit Denise, ça ou rien, c'est la même chose.

—Et quant à ton M. Urbain, continua Thérèse hors d'elle-même, et ne fais plus de distinction entre le singulier et le pluriel, je te déclare que vous ne l'épousez jamais, que je ne veux pas pour toi d'un mari si bête, si mal bâti, et que s'il revient je le chasse...

—Oh ! mère, dit la jeune fille d'un ton de reproche. Votre neveu, votre filleul !... Un brave garçon qui ne vous a rien fait que de tant vous aimer et vous respecter, qu'il ose même pas vous dire ce qu'il a dans le cœur...

—C'est vrai, la colère me rend injuste, répondit Thérèse, que le ton de sa fille avait calmée. Qu'il revienne, mais que je n'entende jamais parler de rien, ou sinon...

En ce moment, la porte du magasin s'ouvrit, et l'arrivée du nouveau personnage interrompit la phrase menaçante de la belle veuve.

—Prépare le souper, dit Thérèse à Denise en la congédiant d'un geste.

La jeune fille ne demandait pas mieux que de quitter la place. Elle disparut dans l'arrière boutique. Le nouveau venu s'avança, un sourire mielleux sur les lèvres. C'était Hyacinthe Bredouillard, le drapier dont il venait d'être question entre la mère et la fille. Il prit galamment la main de Thérèse qu'il baisa.

—Eh bien, belle dame ? demanda-t-il prétentieusement.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, Mme Darcy le détailla du regard. Depuis dix ans qu'elle le voyait chaque jour, elle ne s'était pas aperçu du changement qui s'était fait en lui. Cette fois elle reconnut qu'il était ridé, grisonnant, cacochyme, et s'avoua à elle-même, qu'un tel barbon n'était guère le fait d'une robuste fille de dix-huit ans. Cependant elle ne se rendit pas pour cela. La maîtresse femme avait ses idées à elle, idées qu'elle avait cachées avec le plus grand soin jusqu'alors : elle était ambitieuse. Elle allait répondre, après s'être assurée que Denise ne pouvait pas l'entendre, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau.

### III — COMMENT SE PRÉSENTA LE CHEVALIER D'ESPIGNAC

Ce n'était qu'Urbain qui devançait l'heure que lui avait assignée sa tante.

—Bonjour, ma tante, bonjour, père Bredouillard, dit-il étourdiment en faisant irruption dans la boutique.

La veuve et le drapier le foudroyèrent du regard. Le jeune clerc s'imagina que c'était ces mots "ma tante" qui lui valaient cette réception hostile. Il essaya de réparer la faute qu'il venait de commettre.

—Ah ! marraine, dit-il, que j'ai faim ! Allons-nous bientôt souper ?

Thérèse appela aussitôt Denise, qui montra sur le seuil de la porte sa jolie tête ronde ébouriffée.

—Es-tu prête ? lui demanda sa mère. Voilà, ajouta-t-elle en montrant Urbain avec ironie, un grand garçon qui ne pense qu'à manger.

—Dame ! fit Denise, il faut bien que chaque chose ait son tour.

Bredouillard continuait à rouler des yeux furibonds.

—Daignerez-vous nous tenir compagnie ? pria Thérèse.

—Oh ! répondit-il en se déridant soudain, je vous remercie, madame. Jacotte a réparé mon souper, elle m'attend...

—Qu'à cela ne tienne, l'interrompit la veuve. Urbain ira prévenir votre servante que vous restez avec nous.

—Si vous voulez, ma t... marraine ? dit Urbain qui la consulta du regard.

—Va donc, reprit-elle en le poussant dehors. Ne vois-tu pas que monsieur content ?

—Ah ! si le père Bredouillard accepte, c'est différent.

Il traversa la rue en trois enjambées, prévint la servante du drapier et revint tout une haleine. Peut-être fit-il une emjambée de moins. A peine Thérèse avait-elle eu le temps de glisser quelques mots à l'oreille de son voisin. On se mit à table. Le commencement du souper fut un peu froid. Thérèse et Denise étaient mal à l'aise. Bredouillard augurait assez bien du résultat de sa demande. L'invitation qu'il avait reçue n'était pas faite pour le dissuader. Quant à Urbain qui ne savait rien, il mangeait de fort bonne appétit. Mais quand le dessert fut servi, la veuve, dont le plan était dressé, mit, comme on dit vulgairement, *les pieds dans le plat*.

—Monsieur Bredouillard, dit-elle, j'ai communiqué à ma fille la demande que vous m'aviez adressée...

Hyacinthe devint rouge comme une pivoine.

—Je ne vous dirai pas, poursuivit Thérèse, qu'elle a consenti immédiatement ; mais c'est une enfant qui ne sait trop ce qu'elle veut, et pour qui j'aurai de la volonté.

—Pardon, mère, je vous ai dit au contraire...

Thérèse l'interrompit d'un regard sévère.

—J'ai tenu, reprit-elle, à ce que cette question fût agitée ce soir, en famille, devant tous, afin que l'on sache bien que je ne me prêterai à aucune autre combinaison que celle dont il s'agit. En conséquence, mon cher voisin, je vous autorise à venir ici quand bon vous semblera, à faire votre cour à ma fille, et je vous promets que vous serez le bienvenu.

Jamais Denise n'avait entendu sa mère exprimer si fermement sa façon de penser. La pauvre enfant jeta à la dérobée un coup d'œil à Urbain, soupira et baissa la tête. Le jeune clerc avait brusquement interrompu son repas inachevé. Il osa à peine croire à ce qu'il venait d'entendre. La physionomie rayonnante du drapier, le regard impérieux que Thérèse jetait tour à tour sur sa fille et sur lui, le confirmèrent pourtant dans cette horrible vérité. Tout d'abord, il ne trouva pas un mot à répondre, pas une objection à soulever. Mme Darcy sourit, en femme satisfaite de montrer l'empire qu'elle exerçait.

—Mademoiselle, dit à Denise le galant Bredouillard, laissez-moi espérer que vous daignerez prendre en pitié l'amour de votre plus humble esclave, et que vous me permettrez de déposer sur cette petite main mignonne...

En disant ces mots, il s'était penché vers Denise et lui avait pris la main. La jeune fille la retira lestement et lui tourna le dos sans lui répondre. Le drapier abasourdi demeura incliné, la main tendue, la bouche en cœur. Urbain ne fut pas maître de l'hilarité que cette scène burlesque lui causa.

—Ah ! père Bredouillard, s'écria-t-il en se tenant les côtes, si vous voyiez quelle drôle de tête vous avez !

—Polisson ! fit le drapier en se redressant brusquement.

—Urbain, dit Thérèse les dents serrées et la voix tremblante de dépit, si tu ne veux pas que je te mette à la porte, je t'engage à témoigner plus de respect à ceux que j'aime et j'estime.

—C'est donc sérieux ? demanda le jeune clerc.

—Ai je l'air de plaisanter ? répliqua sa marraine.

—Oh ! non, fit Urbain qui devint tout à coup grave et recueilli ; mais il me semblait qu'avant de disposer de la main de Denise, vous auriez sagement fait de consulter votre frère, notre oncle.

—Qui ? François Duret ?

—Sans doute. C'est le seul parent que nous ayons depuis que mon pauvre père.

—Que nous importe, ton oncle François ? se récria Thérèse d'un ton bourru. Sais-tu seulement s'il vit, s'il est mort ? S'occupe-t-il de sa sœur ou de ses neveux ? Voilà dix ans que nous n'avons reçu de ses nouvelles.

—Directement oui, répondit Urbain, mais nous savons qu'il est vivant et bien vivant même.

—Rien ne le prouve. Ce que ton patron t'a raconté est peut-être une pure invention.

—Point, marraine. M. Duchemin a été deux ou trois fois en relations avec le notaire de Meaux. C'est à ma prière qu'il s'est informé de François Duret, qui est plus gros meunier du pays.

—Alors pourquoi ne nous a-t-il pas écrit ?

—Vous savez qu'il sait à peine lire et presque pas écrire.

—Alors, il n'avait qu'à venir.

—Diable ! fit Urbain en hochant la tête, savez-vous qu'il y a loin de Paris à Meaux ?

—Je ne dis pas le contraire ; mais est-il aussi riche que le prétend ton M. Duchemin ?... Je ne le crois pas, moi, car il y a dix ans il n'avait rien.

—Oui, mais il paraît qu'il a fait de grosses affaires sur les farines, et qu'il a réalisé des bénéfices considérables.

—Et quand cela serait ? répliqua la veuve. Peut-il m'empêcher de marier ma fille à mon gré ?

—Je ne prétends pas cela, dit Urbain, mais je vous ferai observer que s'il est réellement riche, il pourrait doter Denise, tandis que, si l'on se passe de son consentement, il peut fort bien s'en formaliser et la priver de son héritage.

—Eh bien ! tant pis pour elle et tant mieux pour toi ! s'écria Thérèse avec aigreur.

Elle était de mauvaise humeur. Elle ne s'attendait pas que ce grand niais d'Urbain fit devant sa fille et Bredouillard une si judicieuse observation. Elle sentait que son neveu avait raison, et cela l'irritait davantage contre lui.

— Comme vous voudrez, marraine, dit-il d'un air soumis ; mais le ciel m'est témoin loin d'ambitionner la part de Denise, je lui abandonnerais plutôt la mienne, si je pensais que ce fût nécessaire à son bonheur.

— Allons ! assez de grandes phrases comme cela, l'interrompit la veuve en frappant du pied. Je fais ce que bon me semble et ne souffre aucune contradiction.

— Cependant, hasardâ Hyacinthe, si son oncle voulait doter Denise, il me semble...

— Vous aussi ! éclata Thérèse à bout de patience. Croyez-vous donc que je vous abandonnerais ma fille alors ? Il en sera comme je l'ai décidé ou il n'y aura rien de fait.

— Est-ce oui ? est-ce non ?

— Oui, toujours oui, répondit mielleusement le drapier.

— Alors, cela suffit. Venez, faites votre cour, le reste me regarde.

— Je suis à vos ordres, belle veuve.

— Bien. Maintenant, allez-vous en tous. J'ai la tête cassée de toutes vos sornettes.

Bredouillard se leva en grimaçant un sourire, et, éclairé par Thérèse, passa dans le magasin. Urbain s'était levé aussi et les suivait. Denise courut à lui et lui bourra l'oreille de sa petite main crispée.

— C'est ta faute, aussi, dit-elle avec colère. Il faut donc que ce soit moi qui demande ta main à ma mère ? Tiens, je te déteste, tu n'es pas un homme !

Elle le poussa dans le magasin et ferma la porte sur lui avec violence. Ces mots "tu n'es pas un homme" firent monter le rouge au visage d'Urbain. Il tressaillit comme s'il avait été frappé d'un coup de fouet. Mais il rencontra le visage furieux et sombre de sa tante qui se tournait vers lui.

— Allons, grand traînard ! dit-elle. Il est neuf heures et demie, va te coucher.

Le jeune clerc ne répliqua pas et ouvrit la porte du magasin. Mais aussitôt il s'arrêta pour écouter, tandis que de la main il faisait signe à sa tante et au drapier de ne pas bouger. Tout était silence et obscurité dans la rue Saint-Honoré. Les boutiques étaient fermées. La pâle lueur des réverbères ne jetait qu'une clarté blafarde dans le silence épais. Pourtant, au milieu de ce silence et de cette obscurité, Urbain crut entendre un bruit de lutte et distinguer un groupe d'hommes qui s'agitait confusément dans l'ombre. Il fit un pas au dehors pour s'en assurer et acquit la certitude qu'il ne se trompait pas.

— *Couquins de Dioux !* disait une voix. Croyez-vous que vous aurez raison du côté d'Espignac ?... Aïe ! sur le bras ! Aïe ! sur la zambe ! Aïe ! vous m'assommez !...

A chaque exclamation, Urbain percevait un bruit sourd, comme celui d'un bâton qui frappait sur un corps humain. Il se retourna. Instinctivement, il chercha une arme sous son manteau ; n'en trouvant pas, il s'empara de l'aune qui était sur le comptoir et se précipita dans la rue.

— Où vas-tu ? cria Thérèse en pâlisant.

Mais déjà son neveu avait disparu.

— Allez à son secours, dit la veuve éperdue au drapier. On va le tuer. C'est mon neveu, monsieur, mon filleul ; mais allez donc !... Le pauvre garçon ne sait pas se battre.

— Oui, répondait Bredouillard en tournant sur place, mais je n'ai pas d'armes...

— Vous avez votre canne, courez donc.

— Ma canne... sans doute, j'ai ma canne, mais c'est un jonc, c'est trop faible ; je ne puis pas qu'à perdre la pomme, elle est en ivoire, voyez-vous.

Le bourgeois s'agitait, se trémoussait, il était en nage, mais il se gardait bien de

Thérèse s'était laissée choir sur un tabouret.

— Je ne puis pas vous quitter en un pareil moment, fit observer le drapier en lui prenant dans les mains.

Pendant Denise était accourue au bruit.

— Que se passe-t-il ? fit-elle avec inquiétude.

— Dans la rue... des hommes qui se battent... répondit sa mère à demi suffoquée. Mon neveu est allé...

—Urbain ! cria Denise. Et vous n'irez pas à son secours ? dit-elle au drapier.

—C'est que... balbutia-t-il, votre mère...

—J'y vais, moi ! dit là jeune fille en s'élançant.

Au même instant, parut le jeune clerc, soutenant un gentilhomme qui marchait avec peine. Il le fit entrer dans le magasin.

—Asseyez-vous, monsieur, dit-il en le forçant doucement de se placer sur la chaise réservée aux clients de distinction.

—Zé vous rémercie, mon ami, fit le gentilhomme. Ça mé connaît, ça né sera rien.

Il avait la figure rouge et ruisselante. Ses habits étaient en lambeaux.

—Ah ! zé respire, dit-il en s'asseyant avec une assez laide grimace, et en frottant ses membres courbatus.

Thérèse s'était redressée tout à coup.

—Tu n'es pas blessé au moins ? demanda-t-elle à Urbain.

—Non, marraine. Seulement, je ne vous apporte que la moitié de votre argent ; j'ai laissé l'autre moitié sur le dos de ces coupe-jarrets.

Denise lui décocha une œillade et un petit signe de tête amical, et courut chercher un verre d'eau qu'elle apporta au gentilhomme. Celui-ci l'avala tout d'un trait.

—Z'aurais préféré dé vin, dit-il, mais qué voulez vous ? Il faut savoir se contenter de cé qu'on a.

—Vous êtes Normand, je gage ? interrogea Bredouillard.

—Pas tout à fait, mon ami, vous vous êtes trompé. Zé suis Gascon, des environs d'Agen ; il est vrai qué zé n'ai pas du tout l'assent.

—Enfin, que vous est-il arrivé ? demanda Thérèse.

—Zé vais vous lé conter en soufflant ; mais d'abord zé dois vous diré qui zé suis. Zé suis lé cévalier d'Espignac. Vous mé connaissez peut-être. Eh ?

—Non... nous n'avons pas cet honneur...

—Vous mé surprénez beaucoup. Zé sais bien qué vous n'êtes ni gentilhomme ni hommes d'épée ; mais vous êtes de braves zens, lé petit surtout.

—Vous êtes bien bon, monsieur, dit Urbain en s'inclinant, mais cela ne nous apprend pas pourquoi ces misérables vous battaient comme plâtre quand je suis arrivé.

—Mordious ! Que pouvais-zé fairé contré cés couquins ?... Zé parie qu'ils étaient uné dizaine... au moins.

—Pas tout à fait, sourit le jeune clerc. Ils n'étaient que quatre.

—Vous croyez ? fit le chevalier avec incrédulité. Alors, zé n'avais pas besoin de vous, mon ami ; il mé suffisait de tirer mon épée.

—Mais vous ne l'aviez pas tirée... ricana Urbain.

—Zé n'en ai pas eu lé temps, mon cer, riposta le Gascon. Figurez-vous qué zé promenais dans le quartier, à la récerce d'uné petitte qué j'avais suivie et perdue pendant la journée, et qui doit demeurer dans les environs, quand ces drôles sé sont jetés sur moi pour mé voler, m'ont frappé et m'aurais laissé mort sur la place, si vous n'étiez pas venu à mon secours.

Thérèse avait tout à coup prêté la plus grande attention au récit du gentilhomme. Il offrait une coïncidence bizarre avec ce que Denise lui avait raconté. Elle s'approcha de sa fille et lui montra le Gascon du doigt.

—Est-ce lui ? demanda-t-elle à voix basse.

—Non, répondit Denise.

—A la bonne heure ! fit la veuve sans arrière-pensée cette fois. Il a plus de vingt-deux ans, celui-là.

Le gentilhomme, à peu près remis de la secousse qu'il venait de ressentir, promena autour de lui son petit œil noir et pétillant. Il aperçut la jeune fille et la considéra longuement. Mais il le fit avec assez de tact pour que son insistance ne fût pas remarquée, car, du même coup d'œil, il inventoria le magasin.

—Çà ! dit-il, quel est lé maître de céans ?

—C'est moi, répondit Thérèse.

—*Biédiazé !* belle femme ! Et cé vieux est votré mari ? demanda-t-il en désignant Bredouillard.

—Non, c'est un voisin... un ami...

—Bien. Et cé grand garçon qui m'a sécouru ?

—Est mon filleul.

—Et cette zeune personné que zé vois à côté dé vous ?

—Denise, ma fille.

—Où donc est votre mari, zé né lé vois pas.

—Je l'ai perdu il y a dix ans bientôt.

—Povré damé ! gémit le chevalier, sur qui les charmes de la veuve semblaient produire beaucoup d'impression. Vous êtes marçande ; eh ! dé quôï vendez-vous ?

—Du linge, de la dentelle, des rubans.

—Très bien. Zé vous donnerai ma pratique... et cellé de mes amis. Et tē ! fit le vilhomme en se frappant le front, zé vous récommandérai à madamé la marquisé dé zélé.

—C'est une de mes clientes, dit Thérèse avec une légère nuance de vanité. Ma est allée aujourd'hui même lui porter quelques objets de toilette.

—Zé vous en fais mon compliment. Alors, zé vous amènerai lé meilleur dé més zélé, lé comté dé Horn. Lé connaissez-vous aussi ?

—Non, répondit Thérèse.

—C'est étonnant. Lé comté est au mieux avecqué la marquisé, vous auriez pu lé gchez elle.

Tout en parlant, le Gascon n'avait cessé d'examiner Denise avec une certaine persévérance.

—C'est elle, se disait-il. Plus dé douté, c'est la petite. Eh bien ! reprit il à haute voix, puisque la marquise est dé vos clientes, donnez-moi quelque dentelle pour zabot de manchettes, car les drôles m'ont mis en pièces et zé né puis déceimment me présenter dé cet état.

La lingère ne se fit pas prier. Elle ouvrit deux ou trois cartons avec le plus grand respect.

—Voulez-vous de la valencienné ? du point d'Angleterre ? proposa-t-elle.

—Zé crois que lé point d'Angleterre il n'est point trop beau pour lé cévalier d'Es-

pac. A ces mots, il mit la main sur une pièce longue de douze aunes et la glissa dans sa poche.

—Vous portérez cetté babilole au comté dé madamé la marquisé, dit il négligem-

ent. Alors, il se leva et se tourna vers Urbain :

—Quant à vous, mon ami, zé vous dois la vie, zé né l'oublierai pas. Quelqué zé vous révaudrai céla, zé vous le promets... et vous savez qu'uné promessé dé mon c'est dé l'or en barre. Au revoir ! Dans peu, vous aurez dé mes nouvelles.

Il salua de la main et disparut.

Quand il se fut éloigné, chacun se regarda avec étonnement.

Le premier, Bredouillard, rompit le silence.

—M'est avis, dit-il, que voilà douze aunes de dentelle bien aventurées. Je ne con-

pas personnellement les Gascons ; mais, d'après ce que j'en ai entendu dire, c'est la

des aigrefins.

—Pourtant, fit observer Thérèse, s'il connaît madame la marquise.

—S'il la connaît, oui ; mais s'il ne la connaît pas ? riposta le drapier. Qui nous dit que cet homme ne s'est pas introduit ici pour vous voler à la suite d'une comédie

certée d'avance ?

—Pour ma part, je vous garantis que non, dit Urbain. Les acteurs jouaient trop

sciencieusement leurs rôles. Si vous les aviez vu frapper. Ils l'auraient certaine-

ment assommé sur place.

—Le fait est, dit la veuve, que sans toi le pauvre diable était mort. Dans quel

il s'est présenté ! Ah ça ! mais... tu es donc courageux ? fit elle en se retournant

à coup vers son neveu.

—Courageux, moi ! se défendit Urbain. Hélas ! non, chère marraine, si vous sa-

quelle peur j'avais ! Je n'y voyais plus, je me sentais le visage en feu. Je me suis

au milieu de ces misérables, j'ai tapé à tort et à travers, de toutes mes forces, sans

quêter des horions que je recevais. J'ai entendu pousser deux ou trois cris de

peur, puis je n'ai plus rien entendu, ni vu. Il paraît que les coquins ont encore eu

peur que moi.

—Eh bien ! des poltrons comme toi, il en faudrait beaucoup, dit Thérèse.

—Le fait est, ajouta Denise en regardant malicieusement le drapier, que M. Bredouillard n'a pas bougé.

—Pouvais je abandonner votre mère ? objecta le voisin.

—Laissez-moi donc tranquille, fit Denise avec un mouvement d'épaules. D'ailleurs, n'étais je pas là, moi ?

—C'est assez, intervint Thérèse. Il se fait tard, retirons-nous ; je n'ai pas eu de passer la nuit.

—Pourvu que ces misérables ne reviennent pas à la charge, hasarda Bredouillard d'une voix tremblante.

—Est ce que réellement vous auriez peur ? demanda Thérèse. Vous n'avez point tant que la rue à traverser.

—Je le sais. Aussi, je n'ai pas peur, croyez-le bien, répondit le drapier sur un ton de matamore ; mais, ajouta-t il en baissant la voix, je ne suis pas très rassuré, car en ces si ces brigands...

—Venez, dit Urbain en l'entraînant, je vous accompagnerai. Au revoir, merrain au revoir, Denise. A demain !

Bon gré, mal gré, il poussa le drapier dehors et tira sur lui la porte du magasin.

#### IV — QUELLE ÉTRANGE SOCIÉTÉ FRÉQUENTAIT LE COMTE DE TRÉBELLI.

Bien qu'elle ait subi des transformations de toute espèce, la rue de l'Arbre Sec est une de celles qui ont survécu aux bouleversements dont Paris a été le théâtre. A l'époque dont nous parlons, c'était une rue étroite, humide et sombre, que les rigueurs d'hiver n'avaient pas encore atteinte.

Au No 23, un peu avant la rue Saint-Honoré, se trouvait une vieille maison à l'allure pittoresque, au toit pointu, élevé, légèrement déformé par le temps. Sur la façade, dont le plâtre avait revêtu une teinte grisâtre, les poutres blanchies par la pluie dessinaient leur enchevêtrement capricieux. Le rez-de-chaussée, orné d'une porte en fer forgé, ouverte sur une fenêtre aux carreaux étroits, se composait d'une pièce noire et enfumée, dans laquelle avaient été placés des tables et des escabeaux de chêne. Sur une planche qui garnissait le fond de cette salle étaient rangés des gobelets et des pots d'étain mal entretenus, ternes, éraillés, qui ne prévenaient pas, au premier abord, en faveur de la propreté de la salle, laquelle était tenu ce cabaret. Car c'était, en effet, un cabaret qui occupait le rez-de-chaussée de cette antique maison.

Il était sept heures du soir. La nuit commençait à tomber. A l'intérieur, devant les tables de bois, une demi-douzaine de personnages étaient assis. Ils avaient des allures étranges et des costumes difficile à définir, car aucune des pièces dont se composait leur habillement n'était d'ensemble, ni comme couleur, ni comme étoffe, ni comme forme. On aurait dit que ces hommes avaient mis au pillage des garde-robes de tout âge et de tout métier.

Ils buvaient silencieusement, échangeaient de temps à autre quelque réflexion cynique, et promenaient autour d'eux un regard impatient. A leur côté pendait une large robe rapière, telle que la mode n'en portait plus, large, longue, massive, et qui ne donnait pas s'endormir dans le fourreau qui l'emprisonnait. Sans avoir entre eux la moindre ressemblance, le visage de ces hommes avait à peu près la même expression brutale, les mêmes rides, et reflétait les mêmes passions. Près d'eux, mais seul à la table qui occupait, était assis un homme aux cheveux noirs, épais, longs, bien soignés, luisant comme l'aile du corbeau. Il avait son chapeau sur la tête. Sa figure plongée dans l'ombre, abritée par les larges bords de son feutre noir, exprimait l'audace et la dureté. Ses sourcils abondants et rapprochés, le feu de ses grands yeux noirs, son nez mince et pointu, ses lèvres pâles, son teint olivâtre, offraient un type caractérisé de la race méridionale à laquelle il appartenait certainement.

Devant lui se trouvaient deux gobelets vides et une bouteille pleine. Parfois relevait la tête et jetait les yeux dans la direction de la porte immobile, le coude appuyé sur la table, le front dans la main, et parfois son pied frappait les dalles avec un mouvement fiévreux. A le voir ainsi, muet, absorbé et isolé, on aurait pu croire qu'il ne connaissait pas les six hommes qui se tenaient à quelques pas de lui. Cependant l'un d'eux se leva de table et s'approcha

—Est-ce pour ce soir, monsieur Laurent ? demanda-t-il.

—Quoi ? fit l'étranger.

—Les diamants... répondit son interlocuteur en échangeant un regard d'intelligence.

—Je ne sais pas, j'attends des ordres.

—Bah ! Qu'en avons-nous besoin ? Le coup n'est pas difficile à faire. Une femme

... dit brusquement celui qu'on avait appelé M. Laurent.

Il promena autour de lui un regard terrible, et qui ne promettait rien de bon à la vieille indiscreète qui aurait pu entendre les imprudentes paroles prononcées par son interlocuteur.

—Vous savez bien qu'autant que possible le comte Trébelli ne veut pas qu'on verse sang, reprit-il à voix basse. Il préfère éloigner cette femme, afin que vous ne soyez dérangés...

—C'est que voilà près de deux jours que nous attendons en vain la réalisation de la promesse...

—Qu'importe ? répliqua fièrement Laurent. N'est-il pas le maître de choisir son temps ?

—Je ne dis pas non, mais ce maudit lansquenet nous a tellement mis à sec...

—Vous n'avez donc plus rien des cinquante louis que vous avez reçus il y a trois jours ?

—La belle affaire ! se récria l'aventurier. Parlons-en. Un financier chez lequel nous nous introduisons avec une habileté sans égale, et dans la caisse duquel nous ne pouvons, en tout et pour tout, que deux cents louis !

—Eh bien ! vous avez eu le quart ; n'est-ce pas convenu ainsi ? De quoi vous plaignez-vous ?

—De n'avoir pas trouvé davantage, parbleu !

—Est-ce la faute du comte ? ses renseignements étaient précis. Il y avait le matin vingt mille livres dans la caisse du financier Ledoux. Il l'avait lui-même déclaré au comte ; seulement le malheur a voulu qu'il les portât dans la journée à l'une de ses tentes.

—Vous le savez donc ?

—Sans doute.

—Alors, on peut aller les rechercher chez cette cliente...

—Si c'était possible, ce serait déjà fait, répliqua sèchement Laurent.

—C'est égal, fit l'aventurier avec une grimace dédaigneuse, depuis quelque temps nos opérations baissent singulièrement, et si cela continue...

—Que ferez vous ? demanda fièrement l'étranger.

—Nous chercherons un autre maître, morbleu !

—N'est ce que cela ? riposta Laurent. Allez-vous-en, vous êtes libres. J'en trouvais de plus dévoués, de plus soumis et de moins exigeants que vous.

—Là ! ne vous fâchez pas ! fit l'aventurier d'un ton plus doux. Ce que je vous fais, c'était l'histoire de vous prouver que nous ne demandions qu'à travailler...

—Une autre fois, tâchez de le prouver sans vaines menaces, l'interrompit sévèrement Laurent.

—C'est bon, on s'y conformera, grommela l'aventurier en allant reprendre sa place. Laurent ne paraissait guère moins impatient que celui qu'il venait de mettre à la raison. Ses doigts crispés battaient sur la table une marche rapide ; la nuit était venue, quand la porte du cabaret s'ouvrit bruyamment. Un homme entra, enveloppé dans un grand manteau d'un gris sombre, long et ample, qui ne laissait apercevoir qu'une tête fine et belle, coiffée d'un élégant chapeau, et des pieds chaussés de bottes souples et brillantes.

—Enfin ! s'écria involontairement Laurent.

—Oui, répondit le nouveau venu qui vint s'asseoir à la même table, je suis un peu retardé, je le sais ; mais ce n'est pas ma faute, je te le jure.

Les six hommes s'étaient découverts respectueusement.

—Verse-moi à boire, reprit le jeune homme qui répondit légèrement de la main à son salut, j'étrangle de soif, je viens de courir...

—Après qui ? demanda Laurent.

—Après le plus ravissant minois que j'aie rencontré de ma vie !

—Encore ! dit l'étranger avec humeur.

—Tu es charmant, toi, avec ton "encore !"

—Mais, comte, vous n'y songez pas ? Nos affaires vont fort mal en ce moment, et si vous ne vous en occupez pas...

—Je m'en occupe, mais j'avoue qu'elles ne m'absorbent pas au moins de me faire oublier que je suis jeune et que les femmes sont jolies... d'ailleurs, qui s'en plaint, est-ce moi ? est-ce toi ?

—Non pas moi, mais ces hommes.

—Eux ! Tu vas voir...

Le comte s'adressa alors aux deux aventuriers qui le dévisageaient sans mot dire.

—Eh bien ! que faites-vous donc, messieurs ? demanda-t-il, vous ne buvez pas ? J'ai voulu que tout le monde boive quand j'ai soif. Sur-le-champ, demandez du vin, et du meilleur.

Les six hommes frappèrent à la fois sur la table avec leur gobelet d'étain.

—Holà ! du vin, maître Pâquet ! crièrent-ils d'une seule voix.

Pendant qu'on les servait, le comte avalait une large rasade.

—Il faut que je te conte cette aventure, dit-il, en se penchant vers Laurent.

—Plus tard, répliqua l'étranger ; parlons plutôt des diamants de la Gallois...

—Figure toi, comte, que le comte, qu'au moment où j'allais entrer chez la marquise je vis sortir de son hôtel la plus jolie petite grisette qui soit dans Paris, j'en suis sûr...

—Avez-vous pris vos mesures pour éloigner la Gallois ? demanda Laurent.

—Des cheveux blonds superbes, un vrai champ de blé mur, des yeux noirs longs comme ça, fendus en amandes, et vifs, et langoureux ! Une jambe adorable, des pieds mignons, dix-sept ou dix-huit ans au plus...

—Voilà deux jours, insista Laurent, que nous attendons vos ordres au sujet de ces diamants...

—Naturellement, je l'ai suivie, poursuivit le jeune homme. Ah ! si tu l'avais vue trotter, courir, elle avait une peur... elle était ravissante !...

—De grâce ! comte, écoutez moi...

—Eh ! écoute moi toi-même, tuidieu ! Nous avons bien le temps de causer de nos affaires. Je continue. J'essaye de parler à cette jolie créature... impossible ! J'étais essoufflé, haletant ; bref, elle m'a mené si grand train que je l'ai perdue dans le dédale de petites rues qui avoisinent la rue Saint Honoré.

—Tant mieux ! soupira Laurent, maintenant nous allons pouvoir...

—Attends, ce n'est pas fini, l'interrompit le comte. J'étais désolé, navré, et me revenais fort penaud, quand j'ai réfléchi que le chevalier d'Espignac habitait dans les environs...

—Qui ? ce Gascon ? fit Laurent d'un ton méprisant.

—Oui. Que veux-tu ! ce pauvre diable m'amuse. Il a une outrecuidance, une vanité et une couardise qui me réjouissent fort, je te le confesse. J'allai donc le trouver, je lui fis le portrait détaillé de cette belle enfant, et le lançai à sa poursuite. Le drôle est adroit, insinuant, et je serais bien étonné qu'il ne réussît pas. Aussi je lui ai donné rendez-vous chez la marquise, où je vais de ce pas...

—Chez Mme de Marle ? interrogea Laurent.

—Tu sais bien que j'y vais presque chaque jour.

—Et dans quel but, je vous le demande ?

—Parce que la marquise voit et reçoit la meilleure société et que je tiens à me conserver dans le monde des relations agréables.

—Vous auriez bien mieux fait, objecta Laurent, de nous laisser reprendre les cent vingt mille livres que le financier Ledoux a portées chez elle et dont il nous a fait tort.

—A quoi bon ? riposta vivement le comte. Je me serais volé moi-même ! Cet argent sera à moi quand je le voudrai ; pourquoi donc recourir à la violence pour m'emparer, quand je n'ai qu'un désir à formuler pour l'avoir de bonne volonté ?

—Faites-le donc une bonne fois ! s'écria Laurent d'un ton bourru.

—Tu me fais pitié ! sourit le comte. Crois-tu que pour une semblable misère j'allais m'aliéner les bonnes grâces de la marquise ? Non pas, mon cher, et tant que l'argent somme ne vaudra pas la peine...

—Comme il vous plaira, fit l'étranger. Alors, si vous le voulez bien, parlons d'autre chose.

—J'aime mieux ça.

- Ces vingt mille francs de diamants, y avez-vous songé ?
- Si j'y ai songé ! Parbleu ! je comptais aller aujourd'hui chez la Gallois et l'inviter à souper, mais cette rencontre a dérangé tous mes projets.
- Que le diable emporte cette grisette !...
- Tout doux ! interrompit le comte. Si quelqu'un doit emporter cette jolie fille, que ce soit moi : le diable en fera ensuite ce que bon lui semblera.
- Ainsi, ce soir, nous n'avons rien à faire ?
- Bon ! Vous pouvez encore aller tirer quelques manteaux sur le Pont-Neuf...
- La belle affaire !
- Bah ! cela entretiendra toujours la main de ces braves gens, dit le comte en dédaignant du doigt les aventuriers, et demain...
- Demain ?... interrogea Laurent avec inquiétude.
- Ce sera le tour de la Gallois, je te le promets.
- Vous me le jurez ? Je puis l'annoncer à ces hommes ?
- Je t'en donne ma parole, à moins que...
- Quoi encore ? fit Laurent avec humeur.
- À moins que d'ici à demain je réussisse à capturer cette charmante enfant.
- C'est trop fort ! éclata l'étranger avec une sourde colère. Ne pouvez-vous être plus sérieux un seul instant ? Ignorez-vous que nos ressources sont épuisées, que nous n'avons plus rien ?
- Déjà ! fit le comte avec étonnement.
- Ma foi ! du train que vous y allez... cela ne doit pas vous surprendre.
- Eh bien ! ne te fâche pas. Je te promets encore d'être sage... mais, demain, ou après... quand j'aurai subjugué le cœur de la grisette en question. Tu le vois, je suis raisonnable.
- Laurent reprit difficilement un geste de dépit.
- Enfin ! soupira-t-il. J'irai toujours vous rappeler demain votre promesse.
- C'est cela, dit le comte. Moi, je cours chez la marquise. Songe donc : si d'Espagne avait trouvé la piste et arrivait avant moi !...
- A ces mots, il jeta un louis sur la table et disparut.

## V — A L'HOTEL DE MARLE

Sur le quai de Gesvres, en face l'île Saint-Louis, s'élevait une construction récente qui n'avait pas plus de trois ou quatre ans d'existence. Elle se composait d'un rez-de-sous-sol surmonté de deux étages, et alignait sur le quai ses huit fenêtres de façade. L'hôtel avait été construit par le marquis de Jacques de Marle, personnage riche et important, fort bien reçu à la cour, où il avait ses grandes et petites entrées. Il fit ambitieusement meubler et décorer sa nouvelle demeure, la laissa sécher pendant un an ; mais, au moment où il allait y entrer, il fut pris d'une fièvre maligne qui l'emporta en quelques jours. Il avait quarante-deux ans à peine quand il mourut, et n'était marié que depuis sept ans. Comme il n'avait pas d'enfants, il laissa sa fortune à sa femme ; mais ceux jusque par-delà le tombeau, il stipula expressément que cette fortune retournerait à ses héritiers dans le cas où sa veuve se remarierait.

La marquise avait vingt-cinq ans. Elle était jeune, belle, dans toute la force de l'âge. Cette clause du testament de son mari ne l'effraya pas tout d'abord. Elle se croyait inconsolable, et réellement, elle était de bonne foi. Elle vint donc enterrer son mari dans le superbe hôtel que le feu marquis avait fait construire, l'y pleura consciencieusement pendant deux ou trois mois, sécha ses larmes au bout de trois autres mois, puis commença la période des regrets.

Peu à peu les regrets eux-mêmes s'effacèrent. La jeune femme fut tout étonnée, au bout d'un an, de s'apercevoir qu'elle était à peu près guérie de la douleur dont elle avait cru mourir. Elle quitta ses vêtements de deuil, sortit en carrosse, fût vue de ses amis et connaissances qui l'invitèrent, l'un à une soirée, l'autre à un souper. Pouvait-elle refuser des gracieusetés offertes avec une si aimable insistance ? elle accepta. Quelque temps plus tard, emportée par la reconnaissance, elle ouvrit son hôtel pour rendre aux politesses qu'elle avait reçues. Au bout d'un mois, elle avait reparu à la cour, et elle n'a pas oublié entièrement le défunt marquis, elle ne conservait de lui aucun souvenir bien effacé.

Belle, jeune et riche comme elle l'était, elle se fit en peu de jours un cortège d'adorateurs d'autant plus empressés, qu'ils ignoraient la clause terrible qui vouait la pauvre marquise à un veuvage éternel. Pendant une année entière, elle s'amusa de leurs soupçons ; mais, comprenant enfin qu'elle ne pouvait pas honnêtement jongler avec tant de cœurs à la fois, elle leur confessa la vérité. Tous, ou presque tous les soupirants, s'en volèrent comme une nuée de papillons.

Trois amoureux seulement bravèrent cette révélation foudroyante et demeurèrent fidèles à la marquise. Le premier, le baron de Cussac, était riche, mais il avait cinquante ans. Mme de Marle trouva que ce n'était pas la peine de sacrifier sa fortune et son indépendance à cette passion surannée.

Le second, M Ledoux, n'avait guère que quarante cinq ans ; mais il était petit, obèse, avec un visage replet et de grosses mains boursoufflées. Il suppliait la marquise de renoncer à ses quarante mille livres de revenus, ce qui n'était à ses yeux qu'une déplorable médiocrité ; il mettait à ses pieds les neuf ou dix millions qu'il avait gagnés. Mme de Marle hésita quelque temps. Pourtant, elle ne put se décider à épouser ce vilain personnage. Les millions la tentaient, mais s'appeler Mme Ledoux ! Elle n'eut pas le courage.

Le troisième était le dernier venu. Il n'y avait pas plus de six mois qu'il s'était mis sur les rangs. C'était un gentilhomme d'origine piémontaise. Il se nommait comte de Horn et n'était âgé que de vingt deux ans. C'était un beau grand jeune homme élancé, aux cheveux noirs comme le jais, dont les magnifiques yeux bleus étaient frangés de cils longs et recourbés. Ses regards alanguis troublèrent la jeune femme. Elle ne put s'empêcher d'admirer sa jeunesse, son élégance, sa distinction et sa mâle beauté. Il était du reste très galamment vêtu, fort soigneux de sa personne, et ses mains surtout, qui étaient blanches, mates, longues et effilées.

Était-il riche ? On ne le savait pas, mais on le supposait, puisqu'il dépensait beaucoup d'argent, jouait gros jeu, perdait quelquefois et gagnait de même. Il n'était arrivé à Paris que depuis un an, afin de voir le beau monde, ne pouvant pas, disait-il, passer sa jeunesse comme un ours, perdu dans ses montagnes au milieu de ses vassaux. Ces paroles, prononcées d'un ton dégagé, donnèrent à penser qu'il possédait en Piémont d'importantes propriétés, ce qui n'offrait en effet rien d'in vraisemblable. En voyant ce jeune homme, riche, élégant, le baron de Cussac et le financier Ledoux, qui n'avaient pas renoncé à triompher des rigueurs de la marquise, commencèrent à trembler et se rapprochèrent instinctivement pour combattre ce redoutable ennemi. Le comte ne s'en inquiéta guère. Mme de Marle lui avait ouvert les portes de son hôtel, il en devint l'hôte le plus assidu et le plus compromettant.

Ce soir là donc, le comte de Horn était venu vers huit heures chez la marquise. Il avait épuisé pour la distraire le récit des scandales du jour, des anecdotes de ruelle, des médisances de la cour. Ils étaient seuls, et depuis quelques instants la conversation avait cessé. Dominé par d'autres pensées, le gentilhomme s'était renversé sur son fauteuil et fixait obstinément ses yeux sur le tapis. De temps en temps, il relevait ses paupières et jetait un regard inquiet sur la pendule. La marquise l'observait à dérobée. Son visage avait une singulière expression de contrariété. Elle mordilla ses lèvres roses. Son petit pied, finement emprisonné dans une mule de satin, frappait avec impatience le coussin moelleux sur lequel il était posé. Il était neuf heures et demie.

— Savez-vous, comte, fit la marquise avec une légère nuance de dépit, que vous n'êtes guère aimable ce soir ?

— Je vous demande pardon, répondit-il, mais je suis un peu préoccupé, j'en conviens.

— A quel sujet ? Ne pouvez-vous pas me le dire ?

— J'avais prié le chevalier d'Espignac de venir me retrouver ici, et je m'aperçois qu'il se fait tard...

— Est-ce donc pour cela que vous avez cette figure triste et ennuyée, si peu faite pour égayer notre solitude ? Voyons, qu'avez-vous ? De quoi s'agit-il ? Est-ce encore quelque vilaine affaire d'argent ?

— Eh bien, oui ! répondit le gentilhomme avec effort. J'ai écrit en Piémont, j'ai expédié un courrier, et je ne reçois pas de réponse ! Aussi je crains fort d'être obligé de faire cet ennuyeux voyage...

—N'est-ce que cela ? demanda la marquise avec intérêt. Que ne le disiez-vous tôt ? ajouta-t-elle vivement. Parlez. De quelle somme avez-vous besoin ?

—Vous plaisantez, se défendit le comte.

—Pourquoi ? Ne suis-je pas votre meilleure amie ?

—Et ma seule amie ! dit-il avec feu.

—Vous voyez bien que c'est tout naturel, sourit la jeune femme. Allons, soyez franc : combien vous faut-il ?

—J'aurais besoin de... vingt mille livres, hasarda timidement le gentilhomme, mais j'aurais vraiment d'abuser...

—N'est-ce que cela ? Je vais vous les compter à l'instant.

—Comment ! vous avez chez vous pareille somme !

—Ne vous ai-je pas dit que M. Ledoux m'avait apporté cent vingt mille livres il y a trois jours ?

—C'est juste...je me souviens...

—Et c'est fort heureux pour lui, car le soir même il a été volé de deux cents mille livres qu'il avait laissés dans sa caisse ; quelques heures plus tôt, et mes cent vingt mille livres y passaient...

—De sorte que les voleurs ont été volés ? ricana le gentilhomme.

—Vous l'avez dit. Il n'y a que ce Ledoux pour avoir des chances pareilles.

A ces mots, la marquise passa dans la pièce voisine, et revint presque aussitôt, tenant à la main deux de ces fameux billets de la nouvelle banque, qu'elle tendit au comte.

Lui-ci s'en empara avidement et baisa la main mignonne qui s'ouvrait si généreusement pour lui. En ce moment le marteau de la porte cochère fut ébranlé avec force, et on entendit bruyamment. La marquise posa un doigt sur ses lèvres, reprit la place qu'elle occupait, fit signe au comte de s'asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée. Au même instant on gratta doucement à la porte du salon.

—Entrez, fit la comtesse.

Un laquais se présenta, et, avec une nuance de dédain bien tranchée, il annonça :

—M. le chevalier d'Espignac !

Celui-ci s'avança en saluant à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'il se trouvât entre la marquise et le comte.

—Zé vous demandé bien pardon, dit-il, mais...

Sans lui donner le temps d'achever sa phrase, le jeune gentilhomme partit d'un long éclat de rire.

—Ah ça ! fit-il, d'où venez-vous donc ? vous êtes fait comme un voleur, mon cher.

—C'est à-dire, riposta le Gascon, que zé suis comme les voleurs ils m'ont fait.

La marquise, sans partager l'hilarité bruyante du comte, examinait curieusement le chevalier.

—Comment ! demanda-t-elle, vous avez été attaqué ?

—Attaqué, maltraité, dépouillé, dé telé sorté que sans un zeune garçon qui est venu à mon secours, zé restais mort sur lé terrain.

—En venant ici ? Dans mon quartier ?

—Non, madame, dans la rue Saint-Honoré où zé passais tranquillement. Lé petit m'a tiré de là m'a conduit chez sa marraine, uné bravé femmé qui vous fournit des dentelles, à cé qu'il paraît...

—Ah ! Mme Darcy...

—C'est céla. Zé mé suis même permis d'y prendre un coupon de dentelles, et, comme zé n'avais plus d'argent pour les payer, zé l'ai fait porter à votré compté.

—Vous avez bien fait, dit la marquise très émue.

—Z'y ai vu également uné zune fille qui est venue chez vous dans la journée, ajouta le chevalier en lançant au comte un regard d'intelligence.

—C'est vrai. Denise est venue chez moi aujourd'hui.

—Décidément, cé sont des bravés zens. Zé vois qu'ils né m'ont point trompé.

Le comte avait saisi au passage le coup d'œil que le Gascon lui avait adressé. Aussitôt il s'était levé.

—Allons, dit il au chevalier, il se fait tard. Nous ne pouvons pas décernment rester plus longtemps des bontés de Mme la marquise...

En disant ces mots, il se dirigea vers la jeune femme, lui prit galamment la main et porta à ses lèvres. Puis il se redressa vivement et entraîna le Gascon. A peine la porte du salon était-elle refermée, qu'il se tourna vers lui.

—Eh bien ? demanda-t-il à voix basse.

—Eh bien ! mon cer, zé l'ai retrouvée, mais vous lé voyez, cé n'est pas sans peine. Sans exiger de plus longues explications le comte saisit le bras du chevalier, quitta précipitamment avec lui l'hôtel de Marle.

#### VI — QUI CONTIENT QUELQUES RENSEIGNEMENTS INDISPENSABLES.

Le lendemain, Thérèse travaillait avec sa fille dans le magasin. Une activité fiévreuse semblait animer leur aiguille qui courait dans la batiste avec une rapidité prodigieuse. On devinait un mécontentement mutuel dans le silence pénible qu'elles gardaient, dans les regards chargés de reproches qu'elles se lançaient. Tout à coup la porte s'ouvrit avec force, et Bredouillard parut l'œil en feu, le teint coloré, superbe de courroux et d'indignation. Thérèse le considéra avec étonnement. Elle allait demander la cause de cette entrée tapageuse, quand le drapier lui en évita la peine.

—Madame, dit-il d'une voix rauque, je viens vous demander justice, votre neveu est un polisson !

—Qu'a-t-il donc fait ?

—Ce qu'il a fait ! s'écria le drapier hors de lui. Il m'a insulté, menacé ! à propos de mon mariage avec Mlle Denise. Il a osé me dire que si je persistais à vouloir épouser sa cousine, il me casserait ma canne, ma propre canne sur les épaules.

—En vérité ? sourit Thérèse, il fallait lui tirer les oreilles.

—J'y ai bien pensé, mais...

—Vous n'avez pas osé, ricana Denise.

—Mademoiselle, répliqua le drapier d'un air pincé, vous devriez me savoir gré n'avoir répondu que par le mépris à cette audacieuse provocation.

—C'était plus sage, riposta la jeune fille sur le même ton d'ironie.

—C'est trop fort ! éclata le drapier qui était devenu pourpre, Mme Darcy permettrait-elle que je sois insulté de la sorte en sa présence.

—Voyons, voisin, calmez-vous, dit Thérèse en reprenant son sérieux. Est-ce notre faute si vous vous êtes mis dans une situation ridicule ? Aviez-vous besoin de nous faire cette sottise confidence ?

—Ridicule ! sottise ! Tout le monde se ligue donc contre moi ?

—Vous savez bien que je n'ai pas l'habitude de déguiser ma façon de penser, reprit Thérèse. Voulez-vous que je plaigne un homme de cinquante ans qui se laisse insulter par un enfant ? Que voulez-vous que j'y fasse ? Vous pouvez être assuré que je tancerai d'importance, mais quoi de plus ?

—Vous devriez le bannir de votre présence, madame, prononça sentencieusement Bredouillard.

—Vous êtes fou, je pense ? dit la veuve Salpêtre. Pour une espièglerie de genre, chasser mon neveu, mon filleul, presque mon fils !

—Vous appelez cela une espièglerie ! protesta le drapier.

—Sans doute. S'il y revient, je vous l'ai dit, tirez-lui les oreilles, s'il résiste, choisissez votre plus solide manche à balai et frappez fort, je vous le permets.

Bredouillard se gratta le nez, ce qui était chez lui le signe du plus profond embarras.

—Il suffit, balbutia-t-il. Du moment que vous m'y autorisez, je verrai... j'avancerai... je ferai ce que commanderont ma dignité et ma... et ma...

—Prudence, ajouta Denise, voyant que le drapier ne trouvait pas le mot qu'il cherchait.

Celui-ci allait riposter, mais la rage le suffoquait au point qu'elle paralysait sa langue. Il sortit aussi brusquement qu'il était entré, en enfonçant de dépit son chapeau jusque sur les yeux.

—Tu vois, dit Thérèse à sa fille, ton Urbain fait des siennes.

—Pourquoi ce vieux magot s'avise-t-il de vouloir m'épouser ? demanda Denise.

—Parce qu'il a mon consentement, parce qu'il est riche, parce que je ferai ton bonheur malgré toi, parce que je le veux et que cela sera, répondit sa mère avec volubilité.

La jeune fille ne répliqua point. Elle s'agita sur sa chaise, fit une petite moue et se remit à l'ouvrage. Le pauvre Urbain ne se doutait guère de la tempête qui venait de soulever. Il n'avait pas supposé que Bredouillard aurait la vilénie de ra-

à sa marraine ce qui s'était passé. Assis devant son bureau, en l'étude de maître Duchemin, en face d'une feuille de papier revêtue du timbre royal, il était en train d'examiner le maigre déjeuner que lui octroyait la libéralité du procureur. Des noix, du pain, un verre d'eau claire, voilà de quoi se composait ce mince repas. Tout en dévotement à belles dents le morceau de pain dur et en grignotant ses noix il songeait à Denise qu'il aimait, qu'il était menacé de perdre et fronçait les sourcils d'un air terrible.

Orphelin depuis l'âge de huit ans, élevé par sa tante, il avait grandi à côté de Denise. Enfants, ils s'appelaient déjà mari et femme. A mesure qu'ils avancèrent en âge, s'accrut l'attachement précoce qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Quand arriva l'adolescence, ils apportèrent instinctivement plus de retenue dans leurs relations, mais leur cœur ne changea pas. Les projets qu'avait caressés leur extrême jeunesse prirent une forme, un corps et devinrent le sujet de leurs entretiens. Aujourd'hui, Urbain n'attendait plus pour demander la main de sa cousine que l'instant où il serait en âge de prendre la suite des affaires de M. Duchemin. Pas un moment il n'eut la pensée que sa tante s'opposerait à ce mariage. Il avait dix mille livres ! Il se croyait riche, le pauvre ! Or, il venait d'atteindre sa vingt quatrième année. Un an le séparait à peine de cette date si impatiemment attendue, quand le malencontreux Bredouillard se mit sur ses rangs et fut agréé par la mère de Denise.

— Ainsi, pensait Urbain, j'ai travaillé pendant huit ans comme un cheval, à ce point que j'en fais de chicane j'en montrerais à mon patron lui-même, tout ce que pour mériter Denise, et Denise m'échapperait ! Non. On me croit lourd, bête, naïf, iron, parce que je suis doux et rangé. Eh bien ! je montrerais les dents. Puisqu'on mord les moutons et qu'on laisse hurler les loups, je me ferai loup.

Le premier résultat de cette détermination fut l'avertissement préliminaire qu'il adressa au drapier. Mais il ne se dissimulait pas que c'était un mauvais moyen et il en cherchait un autre.

Son déjeuner achevé il se renversa sur sa chaise d'un air satisfait ; et, comme il est naturel qu'une bonne digestion n'inspire pas d'excellentes idées, il se frappa le front.

— Je tiens mon moyen ! s'écria-t-il. J'irai à Meaux trouver mon oncle François. Il m'expliquera à sa sœur ou il viendra la voir, et, si je réussis à l'intéresser en ma faveur, nous pourrons facilement raison de Bredouillard...

Plus il y réfléchissait, plus cet expédient lui paraissait irrésistible. Dès lors, il renoua son espoir. La seule difficulté qui se présentât, c'était d'obtenir de M. Duchemin la permission de s'absenter. Aller à Meaux, en ce temps-là, c'était l'affaire d'une journée. Il fallait partir pour y rester, autant pour revenir : en tout trois jours au moins. Que de complications pour mener à bonne fin un mariage qui paraissait si naturel à Urbain !

Lorsqu'Urbain était resté orphelin, la veuve compatissante n'avait pas voulu l'abandonner et lui avait offert un asile ; car elle avait bon cœur, la veuve Salpêtre. Plus tard, quand l'enfant devint jeune homme, elle sentit qu'elle ne pouvait pas le garder dans le logement exigü qu'elle occupait. Elle donna à Denise la chambre que son neveu habitait, et loua pour celui-ci une pièce qu'elle meubla, dans la maison même du procureur chez qui elle l'avait placé. Urbain continua, comme par le passé, à prendre ses repas chez sa marraine. Il ne cessa donc pas de voir Denise ; et, comme Thérèse ne souffrit pas qu'il lui payât sa pension, le jeune clerc qui avait cinq cents livres de revenu, comblait de cadeaux sa cousine, ce que la veuve Salpêtre ne songea jamais à empêcher.

Aujourd'hui seulement elle découvrait combien elle avait été imprudente, et s'effrayait des résultats que son inconséquence avait amenés. Seulement, elle s'imaginait que le mal n'était pas aussi grand qu'elle aurait pu le redouter, et qu'il était encore temps d'y apporter remède, à la condition que le remède fut énergique. Thérèse appartenait à la petite bourgeoisie. De ses deux frères, l'un, le père d'Urbain, avait été marchand et avait gagné les dix mille livres dont son fils avait hérité ; l'autre, François Duret, était boulanger à Paris quand, après avoir amassé quelques écus, il quitta la capitale pour acheter, à Meaux, un moulin à eau assez important. Depuis dix ans, il n'avait pas gagné de vie.

Le commerce de la veuve Salpêtre n'allait pas fort, ou plutôt c'était le crédit qu'elle avait obligée de faire qui la ruinait. Si elle avait pu réaliser du jour au lendemain les sommes qui lui étaient dues, elle aurait eu un fort honnête capital ; mais elle ne le pouvait pas et avait à grand-peine mis de côté quelques milliers de livres, qu'elle était sou-

vent obligée d'entamer pour attendre ses rentrées. Son rêve était de sortir de ces em barras. Le mariage de Denise avec Urbain, loin d'être avantageux pour elle, lui aurait été une charge. En supposant même que le jeune clerc n'exigeât pas de dot, il fallait toujours constituer à la jeune fille un trousseau et avancer les frais d'installation du jeune ménage.

Bredouillard, au contraire, non seulement n'exigeait rien, mais assurait par contrat à Denise, la moitié de ce qu'il possédait. Entre encaisser quinze mille livres ou en déboursier trois mille, Mme Darcy n'hésita pas.

D'ailleurs, la belle veuve avait de l'ambition. Elle voulait s'élever. Certes, son plus beau rêve eût été de faire épouser Denise par un gentilhomme ; mais un tel projet n'était pas réalisable. Sans cela Thérèse eût sacrifié volontiers jusqu'à son dernier écu. Quant à Denise, elle n'avait pas pu se résoudre à prendre au sérieux la demande de drapier. Elle aimait sa mère, mais elle ne la craignait pas. Si soignée qu'eût été son éducation, elle était néanmoins très superficielle, et n'avait pas atténué chez la jolie enfant la rude franchise qu'elle tenait de son origine plébéienne. C'est ce qui explique la vivacité avec laquelle elle avait riposté à sa mère, quand elle avait répondu par l'éloge d'Urbain aux louanges que discernait Thérèse à Bredouillard.

Denise n'était pas belle, elle était jolie ; mieux encore, elle était charmante. Ses yeux noirs, pétillants de malice, se courbaient gracieusement deux sourcils un peu plus foncés que ses cheveux opulents, d'un blond doré, miroitant au soleil des reflets les plus éclatants. Son nez, se retroussait insolemment comme pour défier les lois de la pesanteur. Sa bouche, petite, fraîche, purpurine, aux lèvres pleines, aux contours onduleux, se relevait vers les coins, pour y loger l'adorable sourire qui creusait sur ses joues roses deux fossettes, deux vrais nids d'amours. Son cou, doucement incliné, reposait sur deux épaules rondes, et son corsage, légèrement échancré, laissait voir une peau blanche, transparente, veloutée. Sa taille svelte se dessinait élégante et souple sous les formes accusées qui en faisaient ressortir la finesse. Sous sa jupe écourtée, se modelait une jambe dont les statues auraient envié la perfection, et terminée par un pied mignon, cambré, qui aurait disparu tout entier dans la main d'un enfant. À cette irrégularité de traits, jointe à cette pureté des lignes du corps, s'ajoutaient jeunesse, esprit, vertu, grâce et gaieté, pour faire de cet ensemble séduisant le type le plus accompli de la grisette maligne et espiègle, qui ne rit pas seulement pour montrer ses dents, mais parce qu'elle est franchement heureuse de vivre.

## VII — LES TROIS SOUPIRANTS DE LA MARQUISE

Dans le courant de cette même matinée la marquise de Marle se leva de fort mauvaise humeur. Elle avait passé une nuit détestable. Ses traits altérés, ses yeux entourés d'un cercle bleuâtre, témoignaient de la longue insomnie dont elle avait souffert. Quand elle consulta son miroir et qu'elle y vit son visage pâle et fatigué, elle repoussa la glace avec dépit, et haussa les épaules avec un mouvement bien prononcé d'impatience. Néanmoins, elle se mit à sa toilette. Le premier flacon qu'elle saisit lui échappa des mains, tomba et vint se briser sur le marbre de la cheminée. L'eau qu'il renfermait se répandit sur le tapis et remplit le cabinet de toilette de ses parfums odorants.

La jeune femme frappa du pied avec colère. Après une nuit horrible, elle commençait la journée par une maladresse. Ce n'était pas le moyen de calmer l'irritation à laquelle elle était en proie. Elle s'en prit à ses gens, rudoya sa camériste, gronda son valet de pied, fit comparaître son cocher et son cuisinier, se plaignit de leurs services, menaça de les congédier, rien n'y fit : sa mauvaise humeur persistait. Tout à coup elle se souvint qu'elle avait donné rendez-vous au financier Ledoux, qu'elle avait chargé de lui placer de nouveaux fonds.

— Bon ! pensa-t-elle. Celui-là payera pour les autres.

Elle s'habilla à la hâte. Sa femme de chambre attachait le dernier nœud de ruban quand son laquais vint prévenir la marquise que le baron de Cussac et le financier Ledoux venaient d'arriver et demandaient à lui parler.

— Pourquoi le baron ? . . . murmura la jeune femme. Je ne l'attendais pas ce matin.

Elle les rejoignit presque aussitôt.

— Comment ! baron, vous ici, à cette heure ? dit elle sur un ton moqueur.

— Oui, marquise, répondit M. de Cussac en affectant une grande liberté d'esprit.

—Je savais que M. Ledoux devait venir chez vous ce matin, et, comme j'étais certain de pas vous déranger, je me suis permis de l'accompagner.

—Ah ! reprit la jeune femme, je ne vous croyais pas si lié avec ce bon M. Ledoux.

—Il est vrai, madame. Nous avons pu avoir ensemble quelques dissentiments... autrefois, quand nous étions rivaux, mais aujourd'hui...

—Vous ne l'êtes donc plus ? Vous avez donc renoncé définitivement à me faire votre cour ?

—N'est-ce pas vous, madame, qui nous l'avez ordonné ?

—Je le reconnais, fit la jeune femme qui semblait se divertir de l'embarras où elle se mettait ses deux soupirants : mais j'avais cru remarquer que jusqu'ici vous n'aviez pas eu grand compte de la défense formelle que vous invoquez.

—Toute chose a un terme, chère marquise. Pour ma part, je ne revendique plus après de vous que le titre d'ami, le plus sincère et le plus dévoué que vous ayez jamais eu.

—Et M. Ledoux partage votre désintéressement ? minauda la jeune veuve en soupirant.

—Oui, madame, répondit le financier qui poussa un soupir à faire tourner les ailes d'un moulin.

—A la bonne heure ! s'écria la marquise avec une gaieté fébrile, je suis ravie de vous voir enfin si parfaitement d'accord. Je vais donc causer avec M. Ledoux de mes affaires, en amie, comme dit M. le baron.

A ces mots elle se laissa tomber sur une chaise longue.

—Eh bien ! monsieur, interrogea-t-elle, avez-vous pu vous procurer quelques-uns de ces bienheureux billets de la banque de M. Law ?

—Oui, madame, je vous en apporte huit de dix mille livres chacun. C'est tout ce que j'ai pu avoir hier à la rue Quincampoix.

—De sorte qu'il vous reste cent mille livres à moi ?

—C'est exact.

—Et quand espérez-vous me les changer contre ces morceaux de papier, si comodes que je m'étonne qu'on n'ait pas songé plus tôt à les mettre en circulation.

—Aujourd'hui peut-être, madame ; mais ne préférez-vous pas attendre quelques jours ?

—Pourquoi ? demanda la jeune femme. Hâtez-vous au contraire, on n'aurait qu'à vous les voler.

—Oh ! j'ai pris mes précautions cette fois, sourit le financier.

—C'est égal, reprit la marquise, faites au plus vite et pour le mieux. Vous le savez, quand j'ai trouvé dans le secrétaire du feu marquis trois cent mille livres en or, j'ai été étonnée de cette énorme quantité de numéraire. C'est lourd, embarrassant, incommode. Pour payer le plus petit fournisseur il fallait faire plusieurs fois le voyage de sa table à son secrétaire, tandis que maintenant...

—C'est en effet ce que ce système a de plus séduisant, répondit le financier ; mais, voyez moi, madame, cet engouement ne durera pas. On ne détrônera jamais l'or ni l'argent.

—Que dites-vous ! se récria la jeune femme. N'êtes-vous pas le premier à acheter ces billets ?

—Parce que j'y suis forcé par ma position, parce que chacun sait que ma fortune est toute en espèces, et que je ne puis pas, sous peine d'encourir la disgrâce du régent, me dispenser d'obéir à ses désirs.

—Ainsi, c'est malgré vous que vous avez échangé déjà contre ce papier cinq ou six millions d'écus !

—Malgré moi, oui, madame.

—Et si la banqueroute arrivait, vous perdriez cette somme énorme ?

—Non pas, répliqua vivement le financier. Je convertis mon argent en papier parce que je ne saurais faire autrement ; mais comme je n'ai pas confiance dans le papier, je le convertis immédiatement en terres.

—De sorte que vous êtes en train de devenir un vrai marquis de Carabas ? fit la marquise en souriant.

—Hélas ! oui, madame, sans m'en vanter, sans le dire à personne, répondit le financier à voix basse.

—Alors, selon vous, je ferais mieux de garder en or les économies que le marquis m'a laissées ? fit la jeune veuve ébranlée.

—C'est mon humble avis, madame.

—Pourquoi ne l'avoir pas formulé plus tôt ?

—Parce qu'il est des vérités qui ne sont pas toujours bonnes à dire, répondit le financier en s'inclinant.

—Bon pour les susceptibles ou les vaniteux cela, répliqua la marquise ; mais avec moi vous n'aurez jamais lieu de craindre de me dire la vérité.

—Vous le croyez, et, certainement, vous êtes de bonne foi, madame, mais il est de ces vérités qui peuvent détruire des illusions chèrement caressées, et qui pourtant...

—Que signifie ce langage ? fit la marquise, abandonnant tout à coup le ton railleur qu'elle avait affecté.

Le financier et le baron venaient d'échanger un signe d'intelligence.

—Rien, répondit Ledoux, des on dit que l'on nous a rapportés au baron et à moi des bruits qui courent...

—Sur moi ? interrogea la jeune femme.

—Non pas sur vous précisément, madame, mais sur une personne que l'on suppose très avant dans vos bonnes grâces...

—Et cette personne quelle est-elle ? demanda la marquise en se mordant les lèvres.

—Le comte de Horn, répondit Ledoux avec assurance.

Mme de Marle n'ignorait pas quelles rumeurs avait fait répandre son intimité avec le jeune gentilhomme ; ses bonnes amies avaient eu soin de l'en instruire. Aussi comme elle ne voulait pas donner ouvertement raison à la médianse, elle s'efforça de sourire et de paraître indifférente.

—Ah ! fit-elle négligemment, que dit-on du comte ?

—On dit que c'est un habile aventurier, exploitant adroitement le prestige que lui donnent son nom et ses avantages physiques, fit le financier.

—On affirme que le jeu est sa principale ressource, ajouta le baron de Cussac ; on assure qu'il s'était faulxé dans la bande des roués du régent, et que l'on a été contraint de l'en bannir...

—C'est pure calomnie, messieurs, protesta la marquise. Savez-vous à quelle famille appartient M. de Horn ? reprit-elle avec chaleur. Sa mère est la propre fille du prince de Ligne, duc d'Areberg, grand d'Espagne et chevalier de la Toison d'or ; son frère aîné est Maximilien-Emmanuel, prince de Horn. Il descend d'une maison qui est alliée à tous les souverains d'Europe.

—Nous le savons, Madame, répondit le financier ; mais nous savons aussi, depuis peu de jours, que le comte n'a ni propriétés, ni fortune, qu'il a gaspillé tant d'argent qu'il a lassé la bonté de son frère aîné.

—Allons donc ! c'est impossible, dit la marquise.

—Vous voulez dire invraisemblable, corrigea le baron de Cussac, mais c'est si vrai que le comte ne s'est réfugié en France que pour échapper aux remontrances que son inconduite lui attirait tous les jours. Enfin, depuis qu'il est à Paris, à l'aide de quelles ressources soutient-il son rang et jette-t-il l'or par la fenêtre ?

La jeune femme les arrêta d'un geste.

—Je comprends, messieurs, dit-elle avec une tranquillité sous laquelle couvait un immense colère, pourquoi je vous trouve aujourd'hui si unis et si complètement d'accord ; c'est pour mieux attaquer un ennemi qui n'est pas là pour se défendre.

Ledoux baissa subitement la tête, mais le baron se leva, grave et digne.

—Si madame la marquise l'exige, proposa-t-il, je le ferai devant lui.

La jolie veuve devint pâle. Elle vit bien que le baron ne reculerait pas. Elle eut peur du scandale, du sang versé, qui rejailliraient sur elle.

—A Dieu ne plaise ! répondit elle vivement. Mon hôtel n'est point un champ clos. Je désire qu'au moins par égard pour moi, on y témoigne le respect voulu à tous ceux qui ont l'honneur d'être reçus. Tenez vous-le pour dit, messieurs.

A ces mots, elle se leva et s'éloigna. Au moment de disparaître dans la pièce voisine, elle s'arrêta.

—Un autre jour nous recauserons de mes affaires, monsieur Ledoux, ajouta-t-elle avec une grande révérence.

Et elle regagna sa chambre. Le gentilhomme et le financier se regardèrent consternés.

—C'est égal, le coup à porté, dit M. Ledoux en clignant de l'œil.

—Venez, fit le baron qui l'entraîna rapidement ; quoi qu'il arrive, nous avons fait notre devoir.

Quant à la jeune femme, elle se promenait à grands pas dans la chambre, mordillant de rage ses ongles roses. Cette surexcitation, loin de s'apaiser, s'accrut jusqu'au moment où sa camériste vint lui annoncer que le comte l'attendait dans le boudoir. La marquise se recueillit un instant, puis pénétra résolument dans la pièce où le gentilhomme était assis. En la voyant, il se leva avec empressement, courut au-devant d'elle et lui baisa la main. Alors seulement il aperçut les sourcils contractés et les traits altérés de la marquise.

—Oh ! mais qu'avez vous donc, chère belle ? demanda-t il ; je ne vous ai jamais vue ainsi !

—J'ai, monsieur le comte, que je me suis avisée depuis hier de prendre souci de ma réputation.

—En vérité, fit légèrement le gentilhomme, contez-moi donc cela.

—Vous connaissez ma situation, dit elle nettement, vous savez que si je me marie, je perds la fortune que m'a conditionnellement léguée le défunt marquis.

—Je le sais, répondit le comte en s'inclinant.

—Vous m'avez souvent répété que vous m'aimiez...

—Je suis prêt à vous le jurer encore.

—Pourtant, monsieur le comte, vous avez gardé jusqu'ici envers moi un silence que l'on pourrait interpréter d'une manière fâcheuse. Quant à moi, je ne vous ferai pas injure de croire que cette clause du testament de mon mari a seule motivé l'extrême réserve que vous avez gardée.

—Certainement ! balbutia le gentilhomme dont la gaieté semblait s'éteindre à chaque phrase de la jolie veuve.

—Ainsi vous m'aimez sincèrement ?

—N'en doutez pas, chère âme !

—Et votre amour survivrait à tout ce qui pourrait m'arriver de fâcheux, à ma ruine même...

—Assurément... bégaya le comte, mais pourquoi ?...

—Monsieur le comte, l'interrompit la marquise avec noblesse, voici ma main, je vous l'accorde.

Le jeune homme devint livide. Au lieu de s'emparer de cette main qu'on lui tendait, il recula d'un pas, frappé de surprise, presque de terreur.

## VIII — LE CORPS ET L'OMBRE

La marquise remarqua le changement subit qui s'était fait sur le visage et dans les manières du gentilhomme. Aussitôt lui revinrent en mémoire les paroles que le baron le financier avaient prononcées devant elle dans la matinée. Ses traits exprimèrent une angoisse intraduisible, tandis que ses yeux hagards continuaient à interroger le comte. Celui-ci s'en aperçut. Avant tout il voulut sortir à son avantage de la fautive position où le hasard l'avait placé. Surmontant donc l'étonnement qui le paralysait, il se laissa tomber à genoux.

—Ah ! madame, s'écria-t-il avec emphase, excusez mon trouble, ma surprise... mais m'attendais si peu à cet excès d'honneur, que le bonheur me coupe la parole, et que je me voyez à vos pieds, muet, confondu, paralysé d'amour et de reconnaissance...

La jeune veuve porta la main à son cœur, pour en comprimer les battements.

—Ah ! soupira-t elle en fermant à moitié ses beaux yeux, si vous saviez quel bien vous me faites ! Un moment j'ai douté de vous, mon ami...

—Est-ce bien possible ! fit le gentilhomme comme s'il ne pouvait pas y croire.

—Relevez vous, dit elle, asseyez-vous à côté de moi et causons de notre avenir. Parlez vous ?

—Si je le veux !... répondit le comte avec chaleur.

—Il est vrai, reprit la jeune femme, que ce mariage me fera perdre la fortune dont j'ai joui jusqu'à présent, mais, loin de la regretter, je m'estime heureuse de vous en faire sacrifice. De cette façon, je vous devrai tout, mon ami ; nous commencerons à deux une vie nouvelle, dans laquelle rien de ce qui m'entourera ne me parlera du passé.

—C'est cela, approuva le gentilhomme.

—Nous ferons taire du même coup les méchantes langues et le monde nous estimera, n'en doutez pas, car nous lui aurons donné l'exemple d'un désintéressement auquel il n'est pas habitué.

—Oh ! non, fit le comte en hochant la tête.

—Donc, parlez, je vous écoute, poursuivit la marquise avec une joie enfantine ; fixez vous-même le jour où nous serons unis à jamais.

—Je ne saurais encore préciser cette date, répondit le gentilhomme. Il faut que je reçoive auparavant du Piémont l'argent que j'ai fait demander.

—N'est-ce que cela ? répliqua la jeune femme. Rassurez-vous, je ne suis pas toujours à fait sur la paille. Outre ma petite fortune personnelle, j'ai quelques économies...

—Je vous remercie, l'arrêta le comte avec un geste de fierté, mais ce n'est pas le seul obstacle dont il me reste à triompher.

—Quoi donc encore ? demanda la jolie veuve épouvantée.

—Vous n'ignorez pas, dit le gentilhomme, que je suis un simple cadet de famille, et que, comme tel, je dépends absolument de mon frère aîné...

—Supposez-vous donc que le prince votre frère s'opposerait à notre hymen ?

—Je ne redoute pas un pareil malheur, chère marquise, mais je ne puis me dispenser de solliciter le consentement du chef de la famille. Or, il faut le temps moral pour l'obtenir... Peut-être même serai je obligé de faire le voyage pour décider le prince à m'accorder cette autorisation...

La jeune femme changea brusquement de couleur. Le comte s'en aperçut.

—Mais rassurez-vous, continua-t-il aussitôt. C'est un retard dont je souffrirai trop pour le prolonger au-delà du délai nécessaire.

—Enfin, reprit la jolie veuve qu'irritaient ces empêchements, combien de temps ces démarches exigeront-elles ?

—Je ne peux pas vous le dire au juste, mais ce que je puis vous promettre, c'est que dès aujourd'hui j'expédierai à mon frère un courrier par lequel je l'informerai de l'honneur que vous daigniez me faire...

—L'honneur est pour moi, monsieur le comte, répondit la jeune femme, car ma famille n'est pas aussi illustre que la vôtre.

—Ne suis je pas un simple cadet ! soupira-t-il.

—Ah ! tenez, fit la marquise subitement attristée, voilà que je me prends à trembler maintenant. Je reconnais que vous avez raison, que toutes ces démarches sont indispensables, et cela me décourage...

—Que dites-vous !

—Oui. Je n'avais pas songé à ces impossibilités, à ces complications, à ces retards et je frémis à l'idée que le prince votre frère pourrait vous refuser son consentement s'effrayer de me voir sans fortune... moi qui suis déjà plus âgée que vous...

—Ne perdons pas espoir, reprit le gentilhomme qui, peu à peu, recouvrait son aplomb et sa gaieté. Dans une heure, je vous l'ai dit, un courrier partira, et si dans trois semaines je n'ai pas reçu la réponse que je suis en droit d'attendre, ou si, ce que je n'ose pas prévoir, elle était défavorable, je serais forcé d'aller moi-même plaider ma cause, de m'exiler loin de vous, chère amie, loin de vous que j'aime le plus au monde... Mais non, je m'é gare, un tel malheur ne me frappera pas, je demeurerai près de vous toujours, toujours...

—Vos paroles me rassurent et me consolent, dit la jolie veuve en secouant sa précupation.

—A la bonne heure ! Soyez sans inquiétude, et au revoir.

—Comment, vous me quittez !

—Sans doute.

—Déjà !

—Il le faut bien.

—Quelle affaire pressante...

—Vous me le demandez ! Et ce courrier que je dois envoyer ?

—C'est juste, fit la marquise.

—Ah ! c'est que je ne veux pas perdre une minute ! ajouta le comte en lui baisant tendrement la main.

—Vous avez raison, mon ami, hâtez-vous.

A ces mots, la jeune femme se leva et, pour ainsi dire, le poussa vers la porte du boudoir. Le gentilhomme lui envoya de la main un dernier baiser et s'éloigna. En sortant de l'hôtel, en respirant l'air frais du dehors, il se sentit plus à l'aise. Après avoir suivi les quais jusqu'au Pont Neuf, il tourna à droite, entra dans la rue de la Monnaie et pénétra dans la maison qui formait sur la gauche le coin de la rue et de la place des Trois-Maries. C'est là qu'il habitait. Il y occupait au premier étage un magnifique appartement. Un laquais irréprochablement tenu attendait dans l'antichambre.

—Le chevalier de Milhe attend monseigneur, dit-il à son maître qu'il débarrassait en même temps de son chapeau et de son épée.

—C'est bien, fit le comte. J'attends également le chevalier d'Espignac ; s'il vient avant que M. de Milhe soit parti, vous le ferez passer dans le boudoir.

A ces mots, il ouvrit la porte du salon.

—Ah ! c'est toi, Laurent, dit-il en apercevant le visiteur.

—Oui. Ne vous avais-je pas annoncé que je viendrais aujourd'hui ? Quoi de nouveau ? Avez-vous enfin vu la Gallois ?

—A deux heures ! Tu plaisantes ! Est-ce que la Gallois se lève si matin !

—Du moins vous la verrez dans la journée...

—Sans doute. Cela presse donc bien ?

—Je vous ai dit hier que nous étions sans ressources, n'avez-vous déjà oublié ?

—N'est-ce que cela ? fit dédaigneusement le comte. Tiens, voici de l'argent ; prends ce dont tu as besoin.

—Vingt mille livres ! s'écria Laurent après avoir déplié les billets.

—Tu vois bien, sourit le gentilhomme, que j'aurais joué un rôle de dupe en faisant voler Mme de Marle par mes hommes.

—Ah ! c'est la marquise qui vous a donné...

—Non pas donné, mais prêté. Elle a fait bien mieux que cela, parbleu !

—Quoi donc ?

—Elle m'a offert sa main, sa petite fortune, ses économies...

—Et vous avez accepté ?

—Pas encore.

—Pourquoi donc ? Mais c'est votre salut que cette proposition inattendue ? dit Laurent avec chaleur.

—Tu crois cela ? demanda le comte avec ce même sourire railleur qui ne quittait que rarement ses lèvres. Apprends donc qu'en se mariant elle perd la fortune que lui a léguée son mari et qui constitue presque tous ses revenus.

—Diable ! c'est différent, fit de Milhe avec une grimace de désappointement. Alors que comptez-vous faire ?

—Gagner du temps, d'abord. Pour cela, mon moyen est tout trouvé : un exprès à envoyer à mon frère... un voyage personnel au besoin... ce n'est pas là ce qui m'inquiète.

—Je conçois. Vous pouvez ainsi gagner deux ou trois mois, mais ensuite...

—Ensuite ? répéta le comte qui devint sérieux. Il faudrait trouver un superbe coup de filet...

—Et quitter Paris, ajouta Laurent.

—Jamais ! protesta le gentilhomme. Paris, vois-tu, c'est ma vie, à moi, je veux y rester. Que voudrais-tu donc que je devinsse si je quittais Paris ? Retournerais-je en Piémont m'incliner devant la férule de mon aîné ? Non, n'est-ce pas ? Alors quelle autre ville m'offrirait plus de distraction que Paris ? Où trouverais-je plus à mon gré la févre du jeu, les amours faciles ? Le vide commence à se faire autour de moi, diras-tu ? Oui, mais j'ai des protections puissantes et qui ne me failliront pas le jour où je serai riche. Crois-tu que Mme de Parabère, que la marquise de Marle, et tant d'autres, ne forceront pas à se rouvrir les portes qui se sont fermées devant moi ? Je suis sûr, moi, que toujours elles me défendront, même contre leurs meilleurs amis. Pour mériter leur intervention que me manque-t-il ? De l'argent. Non pas de misérables sommes comme ces deux cents louis de Ledoux ou les diamants de la Gallois, mais une fortune entière.

—Sans doute, approuva Laurent, mais, en attendant, les petits ruisseaux font les grandes rivières.

—Eh ! je le sais bien, mais réponds-moi : est-il plus difficile de voler cinq cent mille livres d'un seul coup que dix louis ?

—Assurément non. Il ne s'agit que de les trouver.

—Tu l'as dit. Eh bien ! trouvons-les.

En ce moment, on gratta discrètement à la porte du salon.

Le comte posa un doigt sur ses lèvres.

—Entrez, dit il alors.

—Le chevalier d'Espignac attend monsieur dans son boudoir, annonça le laquais.

—J'y vais, fit le gentilhomme en le congédiant d'un geste.

Le domestique sortit aussitôt.

—Toujours ce damné Gascon ? fit Laurent qui se leva pour prendre congé. Voyons, parlons net : oui ou non, vous occuperez vous de la Gallois ?

—C'est promis.

—Et comment le saurai je ?

—Ce soir, comme à l'ordinaire, je serai au cabaret de l'*Arbre-Sec*. Ce qu'il y aura de fait, tu le sauras ; mais, crois-moi, n'oublie pas ce que je viens de te dire : pendant que tout nous réussit, il faut frapper un grand coup.

—Soit, fit le chevalier de Milhe, je chercherai.

—Et quant à moi, je te jure que je ne m'endormirai pas.

Le jeune gentilhomme reconduisit son ami jusqu'à la porte du salon ; puis il revint sur ses pas lentement et d'un air grave. Tout à coup, il secoua la tête et se dirigea vers une porte latérale qu'il ouvrit.

—Entre, d'Espignac ! cria-t-il.

À peine avait-il prononcé ces deux mots que le Gascon parut sur le seuil, épanoui comme un coquelicot en pleine floraison.

—Ah ! mon cer, dit-il, zé vous demandé pardon, zé m'étais endormi. Quel zoli rêvé zé fésais !

—Que rêvais-tu donc ?

—Qué zé dinais avec vous et qué z'avais dé l'argent plein ma poce.

—Tu n'as donc pas dîné ? Tu n'as donc pas d'argent ?

—Eh ! non. Vous savez bien qué les voleurs ils m'ont tout pris hier lé soir.

—Combien avais-tu dans ta poche ?

—Zé né sais pas au zuste, dit négligemment le chevalier, uné dizainé de pistolés environ.

—Tu mens de plus de moitié, coquin ! fit le gentilhomme, mais prends ces dix louis et va-t'en.

—Lés dix louis, zé lés veux bien, mais vous oubliez qué vous m'avez donné rendez-vous ici à deux heures.

—Ah ! oui je me souviens.

—Eh ! donc, mon cer, la pétite est dans lé magasin. Zé viens de passer devant, zé l'ai vue et zé suis venu vous cercher pour vous présenter à elle.

—Allons ! dit le gentilhomme, cela me fera toujours passer un moment.

Et il sortit en s'appuyant familièrement sur l'épaule du chevalier d'Espignac, qui se rengorgeait et souriait à tous les passants.

## IX — QUEL RÊVE CARESSAIT LA VEUVE SALPÊTRE

Le chevalier avait réparé de son mieux le désordre que la lutte de la veille avait apporté dans sa toilette. Cependant, malgré le flot de dentelles dont il avait paré son jabot et ses manchettes, il avait assez piteuse mine sous les habits qui le recouvraient. Trop larges pour lui, ces vêtements, qu'il avait décrochés depuis longtemps de la boutique d'un fripier, faisaient sur son torse maigre, sur ses bras et sur ses jambes grêles des plis disgracieux, qui dissimulaient mal le squelette étique qu'ils abritaient.

Un aventurier dans toute l'acceptation du mot, il vivait d'expédients, lorsqu'un caprice de la destinée conduisit dans son auberge le jeune comte de Horn. Avec ce flair particulier aux gens de son espèce, le chevalier devina un nouveau débarqué, entrevit une bonne aubaine, se rapprocha de lui, offrit de lui faire connaître les moindres recoins de la capitale, fut aimable, prévenant, et s'insinua peu à peu dans les bonnes grâces du gentilhomme.

Quoique ce fût le hasard qui avait conduit le chevalier chez Mme Darcy, on a vu avec quel flair particulier il avait relevé la piste sur laquelle le comte l'avait lancé. Dès qu'il avait aperçu Denise, il l'avait reconnue au portrait que le jeune gentilhomme lui en

avait tracé. Sa conversation prolongée avec la lingère n'avait eu d'autre but que de le confirmer dans cette conviction. Sans le vouloir, Thérèse s'y était prêtée de la meilleure grâce du monde. Quant à Denise, elle avait oublié cet incident. Après la sortie ridicule du drapier, elle s'était remise à l'ouvrage et avait repris la petite mine boudeuse qu'elle affectionnait, quand le chevalier d'Espignac parut, accompagné du jeune gentilhomme. Bien qu'elle affirmât l'avoir à peine regardé, Denise, en le voyant, tressaillit, baissa les yeux, et manœuvra son aiguille avec une rapidité vertigineuse. Thérèse s'était levée. Son instinct de marchande lui avait fait deviner, au premier abord, un personnage de distinction. Certain d'avoir été reconnu, le gentilhomme se dirigea vers le comptoir. D'Espignac l'avait devancé.

— Charmante veuve, disait-il, zé vous l'avais promis ; zé n'ai qu'uné parolé. Zé vous présenté le comté dé Horn, un dé més amisés...

Thérèse salua avec une satisfaction évidente.

— Et qui plus est, poursuivit le Gascon, un ami dé madamé de la marquisé dé Marlé, votre clienté.

— En effet, ajouta le comte, j'ai cet honneur ; mais cela importe peu aux relations que je désire nouer avec vous, madame. J'ai appris par le chevalier que votre filleul lui avait généreusement porté secours et je venais l'en remercier.

— Il sera désolé de ne pas s'être trouvé là, fit Thérèse ; mais ce pauvre Urbain est si occupé dans la journée...

— En ce cas, j'aurai le plaisir de revenir aujourd'hui ou demain.

— Oh ! s'écria la veuve Salpêtre, ne vous donnez pas cette peine, monseigneur.

— Mais, au contraire, chère madame Darcy, je tiens à remercier ce pauvre diable de ce qu'il a fait pour mon meilleur ami.

— Réellement, monseigneur... balbutia Thérèse, Urbain sera confus... comme moi, de l'honneur...

— Ne parlons plus de cela pour l'instant, l'interrompit le gentilhomme d'un ton léger. Avez-vous là quelque belle dentelle ?

— Dans quel genre, monseigneur ?

— Dentelle de Flandre, point de Venise, ce que vous aurez de plus beau, enfin.

— Tè ! zé n'y avais pas pensé hier le soir, fit le chevalier ; z'ai pris tout bonnement dé point d'Angleterre. A propos, ajouta-t-il en s'adressant à la veuve Salpêtre, z'ai prévenu la marquise que z'avais fait mettré sur sa noté cetté babilolé. Vous pourrez vous la faire payer quand il vous plaira.

— Tu plaisantes, dit le comte avec empressement, je vais régler cette petite dette ; tu me rendras cela plus tard.

— Comme il vous plaira, mon cer ami. Quoique zé sois très vétilleux, zé né vous cercérai pas quérelle pour uné tellé misère.

Pendant ce temps, Thérèse avait atteint plusieurs cartons ; mais, trouvant sans doute qu'elle n'allait pas assez vite, elle appela Denise.

— Viens donc m'aider, dit-elle avec un peu d'aigreur, je ne peux pa. tout faire.

La jeune fille obéit sans empressement, déplia quelques pièces de dentelles, mais ne prononça pas une parole et ne leva même pas les yeux sur les deux gentilhommes. Sa mère, qui ne s'expliquait pas cette tactique, était indignée que Denise témoignât si peu de prévenance à des gens de qualité. Cependant le comte ne se pressait pas de choisir. Ses regards se fixaient bien plus sur la grisette que sur les échantillons dont la marchande lui faisait pompeusement ressortir les avantages. Enfin, lassé de ce verbiage, décidé à forcer Denise à lui parler, il se tourna vers elle.

— Et vous, ma belle enfant, demanda-t-il, ne m'aidez-vous pas à fixer mon choix ?

— Eh bien ! Denise, lui dit sa mère avec impatience, es-tu devenue sourde et muette ?

— Ne la grondez pas, je vous en prie ! intervint doucement le jeune gentilhomme. Puis s'adressant directement à la jeune fille :

— Voyons, mon enfant, que me conseillez vous ?

— Je ne sais à quoi monseigneur destine cet achat, balbutia-t-elle sans lever les yeux.

— C'est pour moi, ma toute belle.

— Dans ce cas, monsieur le comte, si c'est pour jabot et pour manchettes, je trouve qu'une belle valencienne de la largeur de la main...

— Si c'est de la largeur de la vôtre, ce n'est guère, riposta galamment le gentilhomme.

— De la mienne ou d'une autre, répondit Denise qui ne sourcilla point.

— Fort bien. Je suivrai votre conseil, ma chère enfant.

— Combien d'aunes vous en faut-il ? demanda Thérèse.

— Donnez moi la pièce entière, dit négligemment le gentilhomme.

Il paya son acquisition, celle que le chevalier avait faite la veille et se retira.

— Dites à Urbain, promit-il, que je reviendrai aujourd'hui ou demain le remercier en personne.

— Vous serez le bienvenu, monseigneur, dit Thérèse en le reconduisant avec force salutations.

Elle revint prendre place derrière son comptoir. Déjà Denise était à l'ouvrage. La lingère replia ses dentelles, remit ses cartons dans leur casier. Tout en faisant cette besogne, elle jetait sur sa fille un regard oblique.

— Certes, poursuivit-elle avec humeur, ce n'est pas ta faute si j'ai vendu quelque chose à ce jeune comte. Tu ne bougeais pas plus qu'un soliveau.

— Croyez vous donc que c'était sans raison ? fit Denise avec impatience en regardant sa mère.

— Que veux-tu dire ? interrogea Thérèse étonnée.

— Je veux dire que ce gentilhomme est celui qui m'a suivie hier, et que je ne me souciais pas d'encourager ses extravagances.

— Ah ! c'est ce jeune coureur d'aventures dont tu m'as parlé ?

— Lui-même, répondit Denise. Comprenez-vous, maintenant, pourquoi je restais à ma place ?

— Certainement, approuva la veuve Salpêtre.

Elle garda le silence pendant quelques instants.

Il est fort bien ce jeune comte, reprit-elle. Beau, généreux, élégant, distingué, riche. Ah ! c'est dommage !

— Que voulez-vous dire ? interrogea la grisette qui ne comprenait rien aux réticences de sa mère.

— Songe donc ! reprit Thérèse à voix basse, comme si elle craignait d'être entendue par un autre que sa fille, si ce gentilhomme allait s'éprendre de toi...

— C'est ce que je ne veux pas ! protesta Denise.

— S'il allait me demander ta main ?...

— Allons donc ! ricana la jeune fille. Est-ce que c'est possible ?

— Qu'en sais-tu ? Voyons : si le comte était amoureux de toi au point de vouloir t'épouser, serais-tu fâchée de devenir une grande dame, de t'appeler madame la comtesse !

— Non...

— Tu vois bien ! s'écria triomphalement Thérèse.

— Mais j'aimerais encore mieux être madame Urbain Duret, corrigea Denise.

— Tu n'es qu'une sottise ! éclata la veuve Salpêtre. Aussi, j'aurai de la tête et de la volonté pour deux. Je ferai ton bonheur malgré toi, je l'ai juré.

— Vous avez une singulière façon de le comprendre, soupira Denise avec tristesse.

La discussion s'arrêta là ; mais, à part soi, la mère et la fille se promirent de tenir bon.

En attendant, tout semblait marcher au gré de l'ambitieuse veuve. Le comte revint le soir même, toujours accompagné du chevalier d'Espignac. Cette fois, Urbain se trouvait là. Sous un prétexte quelconque, Denise passa dans l'arrière-boutique, et ne la quitta pas tant que dura cette longue visite. En revanche, la veuve Salpêtre se montra fort empressée, et mit tout son magasin à la disposition du gentilhomme. Du reste, le jeune comte fut étincelant de verve et d'esprit ; il se livra avec un abandon charmant, félicita le jeune clerc de son courage, il offrit sa protection, son crédit, et ne se retira qu'après avoir promis de revenir voir une famille à laquelle il s'intéressait si vivement.

Après le départ du comte, la jeune fille vint annoncer que le souper était prêt et que l'on pouvait se mettre à table. Thérèse ne lui fit pas la moindre observation ; mais, bien qu'elle ne trouvât pas d'écho chez ses enfants, elle entonna hautement les louanges du comte.

Pendant ce temps, le gentilhomme et le chevalier s'étaient éloignés. Le comte était silencieux. Il ne prêtait qu'une oreille distraite au babillage du Gascon.

— Eh ! qué diablé, mon cer, fit tout à coup le chevalier, qu'avez-vous donc ce soir ? On ne peut pas vous arracher un mot.

Le gentilhomme s'arrêta brusquement, se croisa les bras et regarda son confident entre les deux yeux.

—As-tu remarqué, demanda-t-il, que Denise m'a évité avec une persistance singulière ?

—Oui, mais cela n'a rien de surprenant, la cère petite est si zeune...

—Bah ! sa jeunesse ne fait rien à l'affaire. Il est bien évident que si elle m'a fui avec tant d'obstination, c'est que je ne lui plais que médiocrement.

—Qué vous importé ? Du moment que la bellé veuvé vous réçoit avec tant de plaisir...

—Il importe beaucoup, fit observer le comte, car si je ne plais pas à la jeune, c'est qu'un autre lui plaît plus que moi.

—Comment ! vous supposez qu'elle aimé quelqu'un ?

—As-tu bien observé ce grand garçon qui t'a préservé hier au soir d'une si rude volée de bois vert ?

—Parfaitément.

—Ne trouves-tu pas que ce lourdaud est un gaillard assez bien découplé ?

—Oh ! fit le Gascon en se rengorgeant, il y en a dé mieux tournés que lui !

—Eh bien ! reprit le gentilhomme, si tu veux réfléchir avec moi que ce rustre est le cousin de Denise, qu'il a été élevé auprès d'elle, tu en arriveras à cette conclusion : c'est que, dans le cœur d'une grisette, un tel rival est dangereux.

—Qui ? cé grand nigaud !

—Lui-même, ou je me trompe fort. Aussi, si j'ai deviné juste, je n'arriverai à rien auprès de Denise, tant que ce jeune robin se placera entre elle et moi.

—Qué voulez vous donc en faire ? demanda le chevalier.

—Je veux l'éloigner.

—Dé quellé façon ?

—Eh ! je n'en sais rien, parbleu ! mais je compte sur ton intelligence pour m'y aider. Qu'il disparaisse seulement pendant huit jours et je réponds de mon succès.

—*Biédazé !* c'est très embarrassant.

—Non. Ce garçon t'a sauvé la vie, il est tout simple que tu te lies avec lui, que tu l'aimes s'il est amoureux ou non de sa cousine, si elle l'aime ou si elle ne l'aime pas, et, j'ai dit la vérité, que tu bernas à mon profit ce trop confiant procureur en herbe.

—Eh bé ! zé l'essayerai.

—Dès demain, j'y compte. Adieu ! je te laisse et vais de ce pas chez la Gallois. A ces mots, le gentilhomme salua légèrement de la main et disparut dans l'obscurité.

#### X — QUELLE CONVERSATION SURPRIT URBAIN SANS LE VOULOIR

A vrai dire, la Gallois n'était pas une personnalité. C'était simplement une de ces beautés faciles qui font grand tapage. Elle habitait, rue Croix des Petits-Champs, un petit hôtel coquet et mignon. Elle avait vingt-huit ans, n'était ni belle ni laide, ni spirituelle ni sotte, et n'avait guère, pour solliciter l'attention publique, que le luxe insolent dont elle faisait parade. C'était l'occasion qui avait conduit chez elle le comte de Horn. Comme il était jeune et beau, comme il avait une réputation de prodigue bien établie, la Gallois l'avait reçu sans hésitation. De temps à autre, quand il ne savait que faire, le comte venait tuer quelques heures chez elle, et perdre ou gagner, mais plus souvent gagner que perdre, quelque dix ou trois cents louis sur le tapis vert de son salon.

En dehors des relations aristocratiques qu'elle possédait, la Gallois avait des affaires très embrouillées. Elle n'aimait pas payer et ne s'y résignait qu'à la dernière extrémité. Elle avait donc choisi pour régler ses comptes le procureur le plus retors de la capitale, et s'était adressée à maître Duchemin. Comme elle était simple fille de paysan, elle avait conservé de son origine un goût très prononcé pour la terre. Elle avait donc acheté à Andresy, non loin de Poissy, une petite propriété qu'elle arrondissait tous les ans, et dans laquelle elle allait régulièrement passer deux mois d'été. Elle était maître Duchemin qui se chargeait de passer en son nom tous les contrats de vente, comme aussi de solder les factures des fournisseurs. Naturellement, en qualité de premier clerc, Urbain avait avec la Gallois des relations fréquentes.

Le lendemain du jour où le comte de Horn s'était pour la première fois présenté

chez Mme Darcy, Urbain se rendit chez sa cliente pour lui demander ses ordres au sujet de certaine difficulté survenue entre la Gallois et sa couturière. Comme il était bien connu de la soubrette, il fut introduit sur-le-champ dans la chambre de la Gallois. Elle était assise sur sa chaise longue et tenait à la main un mouchoir avec lequel elle essuyait ses yeux rougis. Évidemment elle avait pleuré. Urbain resta debout, attendant qu'on lui adressât la parole ; mais, bien qu'on lui eût annoncé la visite du clerc, la Gallois ne paraissait nullement s'apercevoir de sa présence. Il allait rompre le silence, après avoir inutilement essayé de l'arracher à sa douleur, quand la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau et la soubrette annonça :

— Monsieur Ledoux.

En entendant prononcer ce nom, la Gallois bondit de son siège, alla au devant de lui, saisit vivement sa main et ses larmes recommencèrent à couler.

— Qu'avez-vous donc, ma toute belle ? demanda le financier étonné de cette explosion de douleur. Vous m'avez fait demander, me voici. En quoi puis-je vous être utile ?

— Ah ! mon cher monsieur, donnez-moi un conseil, je vous en supplie ! répondit la Gallois d'un ton larmoyant.

— A quel propos ?

— J'ai été volée, mon cher ! On m'a tout pris, continua-t-elle à travers un déluge de pleurs. Je n'ai plus un bijou, plus un diamant !

— Que dites-vous ! s'écria le financier. Quand donc avez-vous été volée ?

— Hier soir ; voyez, tous mes meubles ont été forcés, il ne me reste rien, vous dis-je.

— Etiez-vous donc absente ?

— Heureusement. Sans cela les misérables m'auraient tuée peut-être.

— Ne soupçonnez-vous personne ?

— Hélas ! non. J'avais donné congé à mes gens pour la soirée. Quand je suis rentrée, ma camériste m'attendait comme à l'ordinaire pour me mettre au lit. Nous avons passé dans ma chambre, et, tout d'abord, je ne me suis aperçue de rien ; ce n'est que plus tard, en voulant ouvrir mon armoire pour y prendre du linge frais, que j'ai remarqué que cette armoire était ouverte. J'étais certaine de l'avoir fermée avant mon départ, et, comme je m'étonnais de cette singularité, ma soubrette, qui n'était pas moins étonnée que moi, me montra du doigt l'empreinte profonde laissée dans le bois par un instrument dont on s'était certainement servi pour faire sauter la serrure à l'aide d'une pesée. Saisie d'un pressentiment sinistre, je courus à mon secrétaire : il était dans le même état ! J'ouvris précipitamment les tiroirs et je respirai un moment en y trouvant mes écrins à leur place, mais, hélas ! les écrins étaient vides ! A part cela, tout avait été respecté. Je retrouvai même intacte la somme insignifiante que je destine à mes besoins de chaque jour. L'ordre le plus parfait régnait dans l'appartement. J'ordonnai à ma femme de chambre de garder un silence absolu et d'aller vous prévenir ce matin aussitôt qu'elle serait levée. Aussi je vous attendais avec une impatience... De grâce parlez, conseillez-moi ! Que faut-il faire ? Il est impossible que je perde à jamais de bijoux de cette valeur ! A qui m'adresser ? Mon Dieu ! mais vous ne me dites rien. La Gallois éclata en sanglots.

— Un moment, ma chère ! fit M. Ledoux. D'abord, il me paraît évident que les voleurs savaient que vous et vos gens deviez vous absenter.

— C'est vrai, dit vivement la pécheresse.

— A qui l'aviez-vous appris ?

— A personne.

— Ainsi, vos gens seuls savaient que vous passiez la soirée hors de chez vous ?

— Non. Celui envers qui je m'étais engagée le savait également ; mais qu'importe ?

— Peut-être, fit observer le financier. Est-il gentilhomme ?

— Certes, et du plus grand nom.

— Alors, ce ne peut être le coupable, car il ne vous a pas quittée de la soirée n'est-ce pas ?

— Il m'a même accompagnée jusqu'ici.

— Eh bien ! ce gentilhomme, quel est-il ?

— C'est... c'est... balbutia la Gallois en baissant les yeux.

— Ah ! si vous voulez que je vous aide, expliquez-vous, dit le financier avec un peu d'humeur.

—C'est... le comte de Horn.

Urbain, qui s'était tenu à l'écart et à qui on ne faisait plus attention, tressaillit en entendant ce nom. M. Ledoux fit comme lui et laissa échapper un mouvement de surprise ; mais il se remit promptement.

—Ah ! reprit-il simplement. Étiez-vous engagée depuis longtemps envers le comte ?

—Non. C'est hier dans la journée qu'il est venu me prier à souper.

Le financier garda le silence et parut réfléchir pendant quelques instants.

—Ma chère amie, dit-il enfin, je ne vois guère d'autre moyen que de répéter à M. le lieutenant de police tout ce que vous venez de m'apprendre. Je vais chez lui de ce pas. Il avisera, soyez tranquille.

—De quel ton vous me dites cela ! fit la Gallois un peu surprise.

—C'est qu'il y a, entre le vol dont vous avez été victime et celui qui m'a atteint, une coïncidence singulière.

—Laquelle ?

—C'est que j'ai été volé, moi aussi, le jour même où j'avais appris au comte que j'avais chez moi cent vingt mille livres appartenant à la marquise de Marle ; et, qu'on s'y soit pris trop tard...

—Comment ! est-ce que vous supposez...

—Rien, se hâta de dire M. Ledoux ; mais c'est bizarre, convenez-en.

—D'autant plus bizarre, continua la Gallois, que je me souviens à présent d'une circonstance que j'avais négligé de vous signaler.

—Voyons ? demanda curieusement le financier.

—A l'heure dite, lorsque le comte est venu me prendre, j'achevais ma toilette, et, comme je me disposais à mettre quelques bijoux, il protesta que c'était inutile, que nous serions seuls, et que, d'ailleurs, ma beauté n'avait pas besoin de recourir à ces coquetteries de vieille femme.

—Il vous a dit cela ?

—Je vous répète les propres expressions dont il s'est servi.

—En effet, cette circonstance est piquante ; mais ce n'est là sans doute qu'un caprice du hasard. Dans tous les cas, si vous revoyez le comte, gardez-vous bien de laisser percer le moindre soupçon. Faites-lui part du vol dont vous avez été victime, mais tenez-vous en là, croyez-moi, et laissez agir M. le lieutenant de police ; il n'en découvrira que mieux la vérité.

A ces mots, le financier se retourna pour gagner la porte et aperçut Urbain.

—Que faites-vous là ? qui êtes-vous ? demanda-t-il brusquement.

—Mais, monsieur, j'étais déjà là quand vous êtes arrivé ; j'attendais que mademoiselle...

—Ah ! c'est vrai, fit la Gallois. Je vous avais oublié, mon pauvre ami. Vous avez vous en aller. Pour aujourd'hui, vous le voyez, je n'ai guère la tête aux affaires... Revenez dans deux ou trois jours.

—Un instant, dit le financier qui arrêta Urbain au moment où celui-ci allait s'éloigner.

—Vous avez entendu notre conversation ? fit-il en le regardant fixement.

—Nécessairement, monsieur, bien malgré moi, je vous l'assure.

—Êtes-vous homme à garder un secret ?

—Pourquoi non ? demanda fièrement Urbain.

—Voulez-vous me l'affirmer solennellement.

—Sur mon honneur, je vous le jure ! monsieur, dit le jeune clerc.

—Bien, mon garçon. Ne soufflez donc mot à qui que ce soit de ce que vous avez entendu, et prenez ceci, ajouta le financier en tirant quelques louis de sa poche.

—Vous vous êtes mépris, monsieur, se défendit Urbain ; je donne ma parole, je ne prends pas.

Il s'inclina révérencieusement et disparut.

—Quel est donc ce grand garçon-là ? demanda M. Ledoux un peu déconcerté.

—C'est le premier clerc de mon procureur, M. Duchemin.

—Tiens ! Tiens ! il est assez bien, pour un clerc de procureur. Tant mieux ! il dira sa parole. Quant à vous, souvenez-vous de ce que vous m'avez promis. Moi, j'attends chez le lieutenant de police.

Le financier s'éloigna le cœur léger. Le vol dont se plaignait sa protégée ne

paraissait pas l'avoir attristé. Bien plus, il y avait de la joie dans ses regards quand il quitta l'hôtel de l'élégante pécheresse.

— C'est à peine croyable, murmurait-il. Pourtant, si c'était lui... Mais alors dans quel but est-il si assidu à l'hôtel de Marie?... Pauvre marquise ! elle en est coiffée. Il faut à tout prix lui ouvrir les yeux...

Sa chaise l'attendait à la porte ; il y monta.

— Chez M. le lieutenant de police, ordonna-t-il aux porteurs.

## XI — DANS LEQUEL CE GRAND NIAIS D'URBAIN SE DÉGOURDIT

Deux jours se passèrent. Le comte de Horn n'était pas revenu chez la lingère Mme Darcy commençait à être inquiète. Denise, au contraire, se rassurait et espérait que le volage gentilhomme ne songeait plus à elle. Seul, le chevalier d'Espignac avait reparu. Il n'avait pas oublié la recommandation du comte, et, sous prétexte de témoigner sa reconnaissance à Urbain, il avait invité le jeune clerc à souper à son auberge du *Puits d'Amour*. Celui-ci avait eu d'abord l'idée de refuser ; mais l'intimité du Gascon avec le comte lui fit espérer qu'il pourrait en tirer quelque renseignement utile. La présence du gentilhomme chez sa tante, la conversation qu'il avait entendue chez la Gasconne, le intriguaient fort, et lui inspièrent le plus vif désir de percer cette étrange personnalité. Il accepta donc l'invitation du chevalier.

En attendant, persévérant plus que jamais dans son projet d'aller solliciter l'intervention de l'oncle François, il réfléchissait en son étude au moyen d'aborder auprès du maître Duchemin cette question délicate, le succès de cette démarche lui paraissait douteux.

Cependant avec l'insouciance naturelle à la jeunesse, il remit à plus tard le moment désagréable, et recommença son travail. Quand vint le soir, il fit un bout de toilette et se dirigea lestement vers l'auberge du *Puits-d'Amour*.

Il cheminait d'un pas dégagé, le chapeau légèrement incliné sur l'oreille, le jarret tendu. Il avait vraiment fort bon air avec sa culotte et son habit de fin drap bleu, sa veste blanche, ses bas bien tirés et ses souliers à boucles cirés à l'œuf. Plus d'une fille le regardait au passage, plus d'un recruteur l'aurait suivi de l'œil avec envie. Le chevalier d'Espignac l'attendait sur le seuil de la porte.

— Eh ! arrivez donc, mon cer ! cria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut. Lé souper il va zéler, z'en ai peur.

En même temps, il lui tendit la main et l'entraîna.

Urbain s'élança sur ses traces et gravit avec lui un escalier sombre, tortueux et glissant.

Arrivé au premier étage, le Gascon ouvrit une porte et s'effaça pour laisser passer son invité.

— Entrez, zeune homme, dit-il, nous sommes cez nous.

Puis, il se pencha sur la rampe.

— Eh ! maître Lagasse ! cria-t-il, vous pouvez servir.

Urbain jeta un coup d'œil rapide sur la chambre du chevalier et la trouva tout peu nue. Le Gascon avait pourtant bien fait les choses. Sur une table couverte d'un linge immaculé, brûlaient deux candélabres garnis chacun de deux bougies. Ils prirent place, et, presque aussitôt, parut l'aubergiste. Par hasard, le chevalier qui, la veille, grâce aux libéralités du comte, avait soldé son arriéré, fut servi avec beaucoup d'égards. Cette cuisine épicée du Midi, à laquelle Urbain n'était pas habitué et que peut-être le Gascon avait recommandé de corser un peu, altéra le jeune clerc et lui fit vider deux sur coup quelques verres de vin. Le chevalier le considérait du coin de l'œil.

— Ah ça, mais il va tout seul, cé petit bonhomme, murmurait-il en aparté.

Le fait est qu'Urbain buvait et mangeait avec un appétit que le Gascon lui enviait. Au dessert il était devenu bavard et communicatif. Pourtant, le chevalier, qui ne voulait pas éveiller sa défiance, n'essaya pas de l'interroger. Pour l'achever, il fit venir une bouteille de vin d'Espagne. Urbain n'avait jamais rien bu de semblable. Il ignorait combien est capiteux ce vin clair à l'œil, agréable et doux au palais. Il s'y laissa prendre. Son amphitryon versait, le jeune clerc buvait, et, naturellement, plus il buvait plus sa langue se déliait. La jeunesse est confiante. Une demi-heure après, sans même y être poussé par le Gascon, Urbain, qui avait complètement oublié dans qu

but il était venu, racontait ses amours avec Denise, sa rivalité avec Bredouillard et la résolution qu'il avait prise de s'adresser à son oncle pour empêcher le mariage de Denise avec le drapier.

— Bravo ! mon zeune ami, approuva le chevalier. Vous avez là uné très bonne idée. Mais comment sé fait-il qué votre onclé n'ait pas été consulté ? Il n'habite donc pas Parisse ?

— Oh ! non, répondit Urbain, le digne homme demeure à Meaux.

— Mais votré patron né vous y laissera pas aller...

— Parbleu ! J'en ai peur, mais sa femme le mène par le bout du nez, ce brave M. Duchemin... et, comme elle s'intéresse à moi, elle obtiendra sans peine la permission.

— Et quand partez vous ? demanda le chevalier.

— Je ne le sais pas encore ; mais je verrai Mme Duchemin demain et lui demanderai de faire en sorte que ce soit le plus tôt possible.

— Ah ! mon cer, vous mé contérez cela, fit le Gascon qui riait de tout son cœur. Zé vous assuré qué zé mé fais une véritable zoie dé connaître la fin de cette historé.

— Je ne manquerai pas de vous en instruire, promit Urbain que l'hilarité de son amphitryon avait gagné.

Il se leva pour se retirer, mais il chancela et retomba sur sa chaise. Alors seulement il s'aperçut qu'il avait légèrement outrepassé les bornes de la sobriété.

— Diable ! fit il, pourvu que je retrouve mon chemin...

— Rassurez-vous, mon cer, zé vais vous reconduire, proposa le chevalier.

— De grand cœur, accepta Urbain qui se cramponna au bras du Gascon.

Avec une patience inaltérable, celui-ci servit de tuteur au jeune clerc, et l'accompagna jusqu'à sa porte. Mais, par prudence et de peur que la veuve Salpêtre ne les quêtât au passage, il évita avec soin de passer devant son magasin. Il revint sur ses pas en chantonnant.

— En vérité, murmurait-il, zé suis confus. Zé n'ai aucun mérite à tirer les vers du nez dé cé petit Urbain. Il semble avoir deviné tout cé qué zé veu x lui faire faire.

## XII — QUEL COMLOT AVAIENT OURDI LE BARON ET LE FINANCIER

Parmi les amis de Mme de Marle, qui avaient le plus contribué à la faire rentrer dans ce monde que sa douleur lui avait fait fuir, se trouvait, au premier rang, la comtesse de Fargy. C'était chez elle que la jeune veuve avait connu le comte de Horn, par elle qu'il lui avait été présenté. La comtesse voyait assez régulièrement Mme de Marle, chose assez remarquable à l'époque où elle vivait, était une des rares femmes sur lesquelles la médisance ne se fût pas exercée. Lorsque la marquise accueillit ouvertement les assiduités du comte, Mme de Fargy s'en inquiéta pour son amie ; mais elle eût la discrétion de ne pas le lui montrer. Plus tard, quand des bruits compromettants se répandirent, elle ne crut pas davantage devoir s'en faire l'écho. Aujourd'hui, les motifs qui l'amenaient nécessitaient une explication qu'elle entama sans hésiter.

— Ma chère enfant, commença-t-elle (j'ai le droit de vous appeler ainsi, puisque j'ai quelque dix ans de plus que vous), je vous serai obligée de vouloir bien m'écouter, car j'ai à vous faire une communication qui intéresse votre repos.

— Oh ! sourit la marquise, quel préambule solennel ! De quoi s'agit-il donc ?

— Vous allez l'apprendre ; mais, auparavant, veuillez me répondre avec franchise. En quels termes êtes-vous avec le baron de Cussac et le financier Ledoux ?

— En excellents termes, je vous assure.

— Croyez-vous qu'ils vous soient sincèrement attachés ?

— Je le crois.

— Eh bien ! ma chère enfant, défiez-vous d'eux, affirma la comtesse.

La marquise tressaillit. Elle se rappela les insinuations perfides de ses deux soupçons à propos du comte de Horn.

— Vous êtes au mieux, assure-t-on, avec le comte de Horn, poursuivit la comtesse. Remarquez que je ne vous interroge pas et que je ne veux surprendre aucun de vos secrets, se hâta-t-elle d'ajouter : mais, cette fois, je suis bien forcée de vous répéter ce que j'ai entendu dire.

— Bien ; mais permettez-moi de vous répondre catégoriquement à ce sujet, dit la comtesse. Je reconnais que vous avez eu la délicatesse de ne jamais

me parler des bruits que le monde a fait courir à propos de son assiduité chez moi. Aussi, jé dois à votre amitié une explication que voici : il est vrai que le comte m'aime, et que, de mon côté, j'éprouve pour lui de l'inclination ; mais jamais, au grand jamais, entendez-vous, nos relations n'ont dépassé les bornes de la plus honnête intimité.

—Je suis heureuse de le tenir de vous, ma chère amie, car cela me donne le droit de protester contre certaines perfidies...

—Lesquelles ? fit la marquise avec curiosité.

—Hier soir, il y avait réunion chez Mme de Guébriac. Un violent mal de tête m'avait forcée de me réfugier momentanément dans sa chambre. Au bout de quelques instants, je voulus rentrer au salon. J'avais traversé le cabinet de toilette, et déjà je me préparais à soulever la portière pour pénétrer dans le boudoir, quand votre nom parvint à mon oreille. Nous autres femmes, nous sommes toujours un peu curieuses, vous le savez, je m'arrêtai brusquement. A travers la fente qui séparait les rideaux, je reconnus le baron de Cussac et le financier Ledoux. Ils étaient seuls dans le boudoir.

—La marquise, disait le baron, est décidément coiffée de ce maudit comte de Horn. Pourtant, nous ne pouvons pas lui laisser épouser cet aventurier... (Je vous demande pardon, s'interrompt la comtesse, c'est l'expression exacte dont s'est servi le baron.)

—Eh bien ! continua t-il, ni vous ni moi ne l'épouserons. Si je vous disais que je ne le regrette pas, je mentirais ; mais j'ai voué trop d'amitié à cette jeune étourdie, pour que je n'essaie pas de l'arracher au sort funeste qu'elle se prépare.— Parlez ! je suis prêt, dit vivement le financier.

La marquise écoutait avec la plus grande attention. Ce qu'elle venait d'entendre l'humiliait et l'irritait. Son petit pied froissait convulsivement le tapis de son salon.

La comtesse de Fargy reprit :

—Ces messieurs continuèrent à causer, mais plus bas. Je ne sais comment il se fait que le nom du comte se trouvait accouplé aux vols dont M. Ledoux et d'autres personnes en renom ont été victimes... Ils parlaient du lieutenant de police, de... que sais-je ? Je n'ai saisi que des lambeaux de conversation. Mais, peu à peu, ils élevèrent la voix et j'entendis plus distinctement. C'était le baron qui parlait. Il avait reçu depuis deux jours la visite d'un jeune homme, un neveu du marquis de Marle, qui aurait dû hériter de son oncle, si votre mari était mort sans testament. Il en faisait un éloge pompeux et se proposait de vous le présenter, afin qu'il se mit sur les rangs, supplantant le comte et vous épousât.

—En vérité ? fit la jeune veuve avec ironie. Et le financier a-t-il goûté le sacrifice sublime que lui imposait le baron de Cussac ?

—Oui, ma chère enfant, il l'a accepté.

—Oh ! mais c'est admirable ! ricana la marquise.

—De sorte qu'aujourd'hui ou demain on va vous amener le neveu du marquis, le vôtre, ma bonne amie. Aussi, suis-je venue sur-le-champ vous révéler la conspiration.

—Je vous en remercie, répondit la jeune veuve. Je laisserai faire ces messieurs, je me moquerai d'eux et ce sera bien fait ; car, puisque nous avons entamé ce chapitre, nous allons l'achever. Vous êtes ma meilleure amie. A vous, je puis tout dire, parce que vous savez garder un secret. Apprenez donc que j'épouse le comte de Horn, que, depuis trois jours, un courrier a dû partir pour obtenir le consentement du prince son frère, et que, dans six semaines...

—Ainsi, s'écria Mme de Fargy au comble de la surprise, vous renoncez non-seulement à votre liberté, mais encore à votre fortune !

—Oui, ma chère comtesse.

—Votre futur mari est donc riche ?

—Je vous avoue franchement que je n'en sais rien.

—Mais ces propos étranges que le baron de Cussac et M. Ledoux ont tenus sur son compte...

—Pure calomnie, comme les bruits que l'on a propagés sur moi.

—Je l'espère pour vous, dit la comtesse ; car, si vous avez pris ce parti extrême, je suppose que vous n'en êtes plus à demander des conseils ; mais c'est égal. Prenez garde, ma chère enfant !

—Soyez sans crainte, fit la jeune femme en souriant.

—Je ne demande pas mieux, mais je vous avoue que j'y regarderais à deux fois. Quand un homme aussi loyal que le baron, tout vieux qu'il est, traite quelqu'un d'aventurier, cela donne à réfléchir...

La marquise haussa les épaules avec dépit.

—Votre baron est un vilain jaloux et un vieux fou, dit-elle.

—Je le souhaite moins pour lui que pour vous, répliqua la comtesse en prenant congé. Vous ne m'en voulez pas de ma franchise ?

—Avez-vous pu le penser ! fit la jeune veuve sur un ton de reproche.

—Adieu donc, conclut la comtesse ; mais souvenez-vous de cette devise célèbre : Garde toi, je me garde. "

—Je ne l'oublierai pas, répondit la marquise.

Elle reconduisit son amie jusqu'à la porte, la remercia par un dernier sourire, et prit se laisser tomber sur sa causeuse.

—Encore ces propos infâmes ! dit-elle les sourcils froncés. Qu'il vienne, avec son protégé, ce baron, je les recevrai bien.

Et elle redressa sa petite tête d'un air menaçant. Au même instant, survint le comte de Horn. Pendant qu'il se dirigeait vers elle, la marquise l'examinait avec soin, comme si elle avait voulu lire sa pensée sur son visage. Elle n'y découvrit rien que des traits calmes et souriants, une gaieté qui lui parut de bon aloi et l'expression d'une adresse véritable.

—Non, pensa-t-elle, le vice ne saurait revêtir un masque si trompeur.

L'amabilité du gentilhomme dissipa les doutes que la visite de la comtesse avait fait naître en son esprit.

—Eh bien, mon ami, demanda-t-elle, avez-vous expédié à votre frère le courrier que vous m'aviez annoncé ?

—Comment ! je ne vous l'ai pas dit ? fit le comte avec étonnement.

—Pas encore

—Oh ! il est parti depuis trois jours, dit le gentilhomme.

—Trois jours ! répéta la marquise pensive. Où est-il maintenant ?... Et quand je pense que notre sort est entre les mains de cet homme qui ne nous connaît peut-être pas !

—Pardon, fit observer le comte, c'est M. Laurent de Milhe qui s'en est chargé.

—Ah ! ce gentilhomme piémontais qui vous a accompagné à Paris ?

—Lui-même. Vous comprenez, ma chère marquise, que je n'aurais pas voulu confier au premier venu une mission de cette importance.

—Cela me rassure un peu, fit la jeune femme. Et cependant, continua-t-elle, un accident peut lui arriver, il peut tomber malade en route... Ce frêle chiffon de papier, sur lequel notre destinée est écrite, il peut le perdre... Et s'il mourait, comment les relations-nous ? Il nous faudrait attendre inutilement pendant un long mois, dépêchez-vous un nouvel exprès...

—Oh ! cette fois, j'irais moi-même, répliqua le comte avec chaleur. Mais ne vous inquiétez pas, chère âme, poursuivit-il d'un ton plus doux. Je tremble plus que vous, et pourtant vous me voyez sourire. C'est que je me refuse à croire aux malheurs qui pourraient menacer un amour comme le nôtre.

Avec de telles paroles, il n'eut pas de peine à calmer la pauvre femme. Comment aurait-elle pas cru ? Il était si jeune, si beau ; ses yeux avaient une éloquence, sa voix vibrait avec tant de passion ! Il était tendre auprès d'elle, mais il ne s'écartait jamais de la réserve la plus respectueuse. Ses lèvres n'avaient jamais effleuré que la lèvre satinée de celle qui l'aimait. Elle lui savait gré d'un tel respect, elle l'en estimait davantage. Un homme capable de tels raffinements pouvait-il être soupçonné ? Et puis, qu'elle ne se l'avouât pas à elle-même, il y avait un peu d'entêtement et d'amour-propre dans la facilité avec laquelle elle accueillait la justification du gentilhomme. Elle ne pouvait pas admettre qu'elle se fût laissé tromper si grossièrement, et, loin de s'arrêter aux obstacles qui se dressaient sur sa route, elle était décidée à les briser.

Après que le comte se fut éloigné, la marquise était tranquille et presque indignée contre le baron et le financier quand on lui annonça la visite de M. de Cussac. Lorsqu'elle entendit prononcer ce nom par son laquais, elle s'affermir sur sa chaise longue, et se dit un ennemi qui se dispose à combattre, et donna l'ordre qu'on le fit entrer. Elle attendait à la voir en compagnie de celui qu'il avait projeté de lui présenter, mais elle fut légèrement déçue de le voir seul.

—Asseyez-vous, baron, dit-elle du plus loin qu'elle l'aperçut. Nous avons à causer.

—Je suis à vos ordres, chère marquise, dit le baron avec une exquise courtoisie.

—Vous prétendez m'aimer, monsieur ? commença brusquement la jeune femme.

- Et je ferai tout pour vous le prouver, ajouta le gentilhomme.
- S'il en est ainsi, monsieur, je m'étonne que vous ne témoigniez pas plus d'égards à ceux que j'aime et j'estime, car c'est me manquer de respect à moi même.
- Je ne vous comprends pas, chère marquise.
- Nierez-vous qu'hier encore, chez Mme de Guébriac, vous ayez tenu avec M. Ledoux une conversation compromettante sur le comte de Horn ?
- J'en conviens, répondit le gentilhomme étonné.
- Eh bien ! avez vous en main la preuve des calomnies que vous débitez ? demanda la marquise avec animation.
- Je ne l'ai pas, madame ; mais les personnes de qui je tiens ces bruits odieux...
- Sont aussi honorables que vous, je n'en doute pas, mais, comme vous, peuvent avoir été abusées. Je vous serai donc obligée, tant que vous ne serez pas en état de me fournir la preuve que je réclame, de vouloir bien n'élever aucune accusation, ni chez moi, ni chez mes amies, contre un gentilhomme qui ne les connaît pas et qui ne peut pas se défendre.
- Je vous ai offert de l'accuser devant vous, madame, je suis prêt à le faire encore, riposta énergiquement le baron. Je citerai mes auteurs devant lui : depuis le régent en personne jusqu'à MM. la Fare, de Nocé, le fils de Mme de Guébriac lui même...
- Alors il ne vous sera pas difficile d'obtenir cette preuve, fit la jeune femme d'un ton péremptoire ; mais jusque-là, si vous voulez rester mon ami, je vous défends de prononcer en ma présence un seul mot blessant pour la réputation du comte.
- Soit, chère marquise ; j'y consens. Du reste, le moment approche où je le crains, je vous ouvrirai les yeux de telle façon que vous serez bien forcée de vous rendre à l'évidence.
- Quant à la petite machination que vous avez ourdie contre moi de concert avec M. Ledoux, je vous engage à y renoncer, car vos batteries sont démasquées.
- Comment ! s'écria le baron stupéfait, on vous a dit...
- Tout. Je sais que vous prétendez me jeter à la tête un neveu du marquis, et je m'en étonne, car, comme il porte le même nom que feu mon mari, le piège était vraiment trop grossier.
- Il est vrai, confessa M. de Cussac, que j'avais l'intention de vous présenter le vicomte de Marle ; je lui ai fait part de mon projet, mais ce que vous ne savez pas c'est qu'il a refusé.
- Il a bien fait, ricana la jeune femme.
- Il m'a répondu qu'il trouverait le moyen de se présenter tout seul, et m'a parié cent louis qu'il pénétrerait malgré vous dans votre hôtel.
- C'est trop d'outrecuidance ! fit la marquise qui changea brusquement de ton.
- Bien plus, acheva le baron de Cussac, il m'a autorisé à vous le dire.
- Eh bien ! c'est ce que nous verrons ! s'écria la jeune femme. J'accepte le défi.

### XIII — DANS LEQUEL URBAIN ET D'ESPIGNAC MANGEURENT DANS LE MÊME BUT

La veille au soir, à la suite du souper copieux que lui avait donné le chevalier Urbain s'était couché la tête lourde, sans avoir vu Denise. Le lendemain dans la journée, il fut retenu à l'étude de maître Duchemin, moins par les affaires que par le désir de savoir s'il obtiendrait ou non le congé qu'il avait sollicité. Ce ne fut donc que le soir, à l'heure ordinaire, qu'il put venir chez sa marraine. Le souper fut triste. Denise et Urbain avaient le cœur gros. Ils auraient bien désiré se confier mutuellement leurs chagrins, mais les yeux d'Argus de Thérèse ne les quittaient pas d'une minute. Le jeune clerc était pourtant bien résolu à obtenir de sa cousine un rendez-vous. Quand le repas fut terminé, au moment de passer dans le magasin où la lingère les avait précédés, Urbain, qui avait pris la lumière, la laissa tomber comme par mégarde.

—Maladroit ! cria la veuve Salpêtre.

Sans perdre une minute, profitant de l'obscurité qu'il avait faite, Urbain prit le bras de Denise.

—Il faut absolument que je te parle, lui glissa-t-il à l'oreille.

—Demain, à deux heures, je t'attends, répondit la jeune fille sur le même ton.

—Ce n'est rien, marraine, s'excusa le jeune clerc à haute voix, la lampe m'a échappé mais Denise va la rallumer. Eh ! Denise ! appela-t-il. Où es-tu donc ?

La jeune fille s'était lestement éloignée de quelques pas.

— Me voici, répondit elle. Je cherche du feu..

Sous peine de passer pour une ménagère, Thérèse ne pouvait pas gronder plus. Urbain l'avait suivie presque aussitôt dans le magasin et se tenait auprès d'elle. Elle ne soupçonna donc rien. Un quart d'heure après, son neveu prétextait un violent mal de tête, et alla se coucher. Le lendemain, la veuve Salpêtre, qui avait quelques lectures à toucher, laissa Denise au magasin, et se mit en campagne.

Depuis plus d'une demi heure, Urbain épiait sa sortie dans l'encoignure d'une porte voisine. Dès que sa tante eut quitté la place, il fit irruption chez elle. Sa cousine l'attendait avec impatience. C'était la première fois que les deux jeunes gens se cachaient de celle qui les avait élevés.

— Denise, fit Urbain sans préambule, cela ne peut pas durer. Nous n'avons qu'un moyen de nous tirer de là, il faut l'employer.

— Lequel ? Je ne demande pas mieux.

— Réclamer l'intervention de l'oncle François, j'y suis résolu. Dès demain j'irai à Meaux.

— Mais c'est un voyage, cela ? se récria Denise.

— Oui, un voyage qui peut malheureusement durer cinq ou six jours, pour peu que l'oncle François me garde autour de lui, et cela m'effraye, je te l'avoue.

— Pourquoi ? Bredouillard est il donc si redoutable ?

— Non, pas lui ; mais je vois ici depuis trois ou quatre jours un homme dont j'ai le feu de me défier...

— Qui ? le comte de Horn ?

— Lui même. Ses assiduités m'épouvantent. Si ce que je sais de lui est vrai, cet homme est capable de tout.

— Que sais-tu donc ?

— Je ne puis te le dire, j'ai juré de garder le silence ; mais, à mon retour, j'éclaircirai ce mystère, je me le suis juré aussi. Jusque-là, tiens toi sur tes gardes !

— Tu m'effrayes, fit Denise en ouvrant ses grands yeux étonnés.

— Plaise à Dieu que je me trompe ! reprit Urbain ; mais j'ai des pressentiments funestes. Ah ! malheur à cet homme s'ils se réalisent !

— Oh ! mais je ne te reconnais plus ! s'écria la jeune fille avec une admiration aveugle.

— Pour toi, vois-tu, ma petite Denise, je me sens de force à tout braver, dit Urbain avec feu. On m'a traité de sot et de niais jusqu'ici, parce que j'étais doux et bon ; c'est de duperie. Pour toi je resterai ce que j'étais ; mais pour quiconque essaiera de te disputer à mon amour, je serai sans pitié.

— Sois tranquille, va, répondit la jeune fille à voix basse, j'ai ma tête aussi, moi. Elle ne me fera jamais faire que ce que je voudrai.

— Surtout, pas un mot à ta mère ! Ce soir je lui annoncerai que je vais à Senlis pour le compte de M. Duchemin : il faut qu'elle le croie jusqu'à mon retour. Maintenant, je te dis adieu.

A ces mots, il déposa sur les joues de Denise deux longs baisers et se sauva en courant. Tout émue, toute rougissante, elle le regarda disparaître.

— Oh ! comme il est changé ! murmura t elle quand elle l'eut perdu de vue.

Quant au chevalier d'Espignac, sous prétexte de venir prendre des nouvelles d'Urbain, il alla le relancer jusque dans son étude, et apprit même avant Denise, que le même clerc avait obtenu du procureur la permission de s'absenter. Il se rendit immédiatement chez le comte de Horn. Le gentilhomme était absent, mais Laurent de Milhe était installé chez lui. En l'apercevant, le Gascon fit une légère grimace. Il n'aimait pas ce Laurent de Milhe, à qui il trouvait une figure patibulaire et tout à fait désagréable. Un instinct secret l'avertissait que c'était un homme méchant et dangereux.

Il ne se trompait pas. Ce Laurent de Milhe était piémontais et appartenait à une honorable famille ; mais, entraîné de bonne heure par ses passions insatiables, après avoir fait des dettes, il avait fait des dupes, s'était vu exclure de la société qu'il fréquentait, et avait été contraint de s'expatrier. Le jeune comte, bien qu'il ne fût pas encore marié si bas, était à peu près dans la même situation. Ils s'étaient rencontrés vingt fois dans les cabarets et dans les tripots, avaient gaspillé dans les mêmes endroits leur or et

leur jeunesse. Ces circonstances les rapprochèrent. Le premier, Laurent de Milhe eut la pensée de quitter son pays ; il en fit part au gentilhomme et ils projetèrent ensemble d'exploiter cette mine inépuisable qui s'appelle Paris, où leur déplorable renommée ne les avait pas encore dévancés.

Ils partirent. Tout leur sourit d'abord. Grâce au nom que portait le comte de Horn, les salons les plus aristocratiques lui ouvrirent leurs portes. Il fut de tous les soupers, de toutes les fêtes, de toutes les parties. Il approcha les de Nocé, les Guébriac, les la Fare, le régent lui-même, à qui il eut l'honneur d'être présenté par Mme de Parabère. Cela dura trois ou quatre mois. Au bout de ce temps, on s'étonna du bonheur insolent qu'il avait au jeu, on s'informa de lui auprès des gentilshommes de son pays, et on reçut les renseignements les plus défavorables.

On l'observa et on acquit la certitude qu'il corrigeait adroitement à son profit les hasards de la fortune. Alors, sans bruit, sans éclat, afin qu'il ne fût pas dit qu'un intrigant s'était faufilé en si noble compagnie, on le congédia de la société choisie au sein de laquelle il avait glissé. Peu à peu, le jeune comte vit se fermer devant lui les maisons où il était admis. Il sentit que c'était fait de lui s'il ne faisait pas une heureuse diversion. Il joua, perdit de grosses sommes, s'endetta même après avoir épuisé sa réserve, mais trop tard pour reconquérir le crédit et la réputation qu'il avait compromis.

Alors se dressa devant lui le spectre hideux de la misère. Il aurait pu retourner en Piémont auprès de son frère ; mais il aurait voulu vivre pauvre, obscur, ignoré, confondu dans la foule. Il n'en eut pas le courage. Il avait soif de luxe, d'ambition, de richesses ; il voulait à tout prix la satisfaire. Laurent de Milhe prêta une oreille complaisante aux propositions monstrueuses que lui soumit le gentilhomme. Il devint son bras droit, son ombre, se chargea d'organiser un noyau de *hardis coquins* dont il prit le commandement, sous la haute direction du comte. Celui-ci, merveilleusement secondé par les relations qu'il avait conservées, dénonçait à Laurent les occasions qui se présentaient et celui-ci les faisait exécuter par ses complices. Quant au comte, afin de mieux dérouter les soupçons, il ne prenait aucune part active aux expéditions dont il était l'âme et qu'il avait désignées. Il était le premier à raconter les vols audacieux dont s'épouvantait Paris, et commençait presque invariablement son récit par cette formule habile :

“ Vous savez bien, hier, à l'heure même où nous étions chez Mme de X...” Cette combinaison lui fournit les ressources qui manquaient à sa prodigalité. Malheureusement pour lui, toutes ses tentatives n'obtinrent pas le même résultat satisfaisant. En outre, plus se multipliaient les vols, plus la surveillance de la police les rendait difficiles et dangereux. Le gentilhomme aux abois se serait donc trouvé dans un grand embarras s'il n'avait rencontré la marquise de Marle.

La longue retraite au sein de laquelle elle avait vécu pendant son veuvage ne lui avait pas permis de recueillir les bruits qui commençaient à circuler sur le comte de Horn. Séduite par les brillants dehors du bel étranger, la marquise ajouta foi aux habiles mensonges qu'il débitait, et lui avança trente mille livres, qu'il eut soin de se faire offrir et qu'il ne feignit d'accepter qu'à son corps défendant. Dans le principe, l'aventurier ne voyant en elle qu'une veuve jeune, jolie et riche, mit tout en œuvre pour l'épouser ; mais quand il apprit à quelles conditions la marquise possédait sa fortune, il se refroidit subitement, renonça à ses projets de mariage, et se contenta de tenir la jeune femme à sa merci en se retranchant dans les idéalités de l'amour platonique.

#### XIV — UNE JOURNÉE DE COCHE

En attendant l'arrivée du comte, le chevalier d'Espignac et Laurent de Milhe gardaient un silence obstiné. Celui-ci avait à peine relevé la tête en voyant paraître le Gascon ; puis il avait repris le cours de ses réflexions. Pour se donner une contenance, le chevalier s'était approché de la fenêtre, dont il avait soulevé le rideau, et jetait les yeux au dehors.

— Ah ! voilà ce cer comte, s'écria-t-il tout à coup.

Presque aussitôt, le gentilhomme entra. Il avait l'air triste et soucieux ; mais, en apercevant ses deux amis, son visage s'éclaircit sur-le-champ.

— Parbleu ! messieurs, dit-il, je suis enchanté de vous trouver chez moi. Je crois, Dieu me damne ! que sans cela j'allais m'ennuyer. Voyons, que m'apprendrez-vous pour me distraire ?

—Moi, répondit le Gascon en se frottant les mains, zé vous apporte uné bonné nouvelle.

—Laquelle ?

—Lé péti est parti cé matin.

—Pour combien de temps ?

—Pour cinq ou six jours au moins.

—Tu en es sûr ?

—Zé lé crois bien. Zé l'ai moi mème, cé matin, fait monter dans lé cocé de Meaux.

—Alors, il n'y a pas de temps à perdre, fit vivement le gentilhomme. Dès aujourd'hui, je fais le siège en règle de la ravissante grisette, et si le cinquième jour elle n'a capitulé...

—Qué férez-vous ? demanda le chevalier en voyant que le comte s'arrêtait brusquement.

—Je l'enlèverai, morbleu ! répliqua résolument le gentilhomme. Il ne sera pas dit qu'une petite grisette m'aura fait inutilement soupiner pendant plus de dix jours, et tant à ce jeune drôle qui s'avise d'aimer sa cousine...

Le gentilhomme n'acheva point sa phrase.

—Ne m'as-tu pas dit que cet oncle était riche ? demanda-t-il sans transition.

—Oui. Lé péti me l'a affirmé. Pourquoi ?

—Parce que ce diable d'homme pourrait fenverser tous mes projets, et que je ne veux pas lui en laisser le loisir, répondit le comte d'un air distrait.

—Vous avez raison, mon cer ; s'il faut enlever la belle enfant, vous n'aurez qu'un moyen à m'é faire, zé m'en charge.

—Bien, nous recauserons de cela. A ce soir !

—Où vous trouverai-je ?

—Chez Mme Darcy, parbleu !

—C'est bon, on y sera... D'autant plus que cetté veuvé me plaît assez... on ne sait pas. A cé soir !

Le chevalier sortit en se dandinant d'un air vainqueur. Le comte le reconduisit jusqu'à la porte de son appartement, et s'assura même que le Gascon descendait bien l'escalier. Alors il revint sur ses pas et rentra dans le salon, où Laurent était resté. Après en avoir fermé la porte avec soin, il s'approcha de son complice et se croisa les bras devant lui.

—Devine de chez qui je viens ? fit-il à demi-voix.

—Je ne sais... balbutia Laurent, que l'air mystérieux du gentilhomme avait frappé.

—De chez M. le lieutenant général de police.

—A quel propos ? fit le Piémontais en tressaillant.

—A propos du vol d'avant-hier.

—Chez la Gallois ?

—Précisément. Le protecteur de cette fille est le même financier Ledoux qui, j'en suis sûr, est le plus acharné de mes ennemis. Il a groupé assez habilement, j'en suis sûr, certaines circonstances qu'il a communiquées à ce magistrat. De l'interrogé, qu'il m'a fait subir, il résulte clairement, pour moi, qu'il me soupçonne, mais qu'il ne pas encore m'accuser. Donc, tenons-nous sur nos gardes. Qu'as-tu fait des objets ?

—Je les ai démontés et j'ai fondu l'or au creuset.

—Où as-tu déposé ces objets ?

—Sous le carreau de ma chambre.

—Et ce carreau, l'as-tu scellé ?

—De telle sorte qu'à moins de dépaver la pièce entière, on ne peut pas découvrir l'or.

—Bien, fit le comte. Tu dois comprendre, maintenant, que je ne puis rien tenter de ce moment. Je vais être surveillé de trop près. Donc, plus de réunion au cabaret *l'Arbre Sec*. Vous mêmes, vous feriez bien de quitter Paris pendant quelque temps.

—Et où irons nous ?

—A Meaux.

—Pourquoi faire ?

—Je vais te le dire, répondit le gentilhomme en baissant la voix et en se rapprochant de son interlocuteur. Tu sais que je t'ai parlé d'une grisette dont j'étais éperdu amoureux.

—Oui, fit Laurent avec humeur ; mais quel rapport...

—Tu vas voir comment tout s'enchaîne, l'interrompit le comte. Cette grisette a un cousin, et ce cousin a un oncle qui habite Meaux et qui, paraît-il, est fort à son aise. J'ai pensé qu'il y avait là quelque chose à faire, sans danger, loin des yeux gênants de M. le lieutenant de police, et c'est toi que j'ai choisi pour exécuter mon plan.

—Voyons, dit curieusement le Piémontais.

—Il est facile de savoir, en s'informant adroitement, si cet oncle est réellement riche ; et, si les renseignements sont bons, il doit être également facile de tenter un coup hardi. Je te disais dernièrement que je voulais une fortune. Eh bien ! cherche. Il y a peut-être sous ce projet la fortune que nous rêvons.

—Sans doute, approuva Laurent ; mais de l'argent ?

—Je vais t'en donner pour toi et tes hommes, mais à la condition que vous partirez aujourd'hui même.

—A l'instant.

—A la bonne heure ! dit le gentilhomme, qui respirait plus librement. De cette façon, je déjoue la surveillance dont je suis l'objet, et à laquelle tu ne saurais toi-même échapper. Seulement, il faut que tu agisses d'après tes propres inspirations. Je ne puis t'aider en rien dans cette affaire. Je te l'indique, cela doit te suffire. Quant à l'oncle et au neveu... tu en feras ce que bon te semblera. Je ne connais pas l'oncle et n'ai aucun désir que le neveu revienne.

—Ah ! fit Laurent, qui regarda le comte en face comme pour lire au fond de sa pensée.

Celui-ci se détourna sans affectation et alla ouvrir le tiroir d'un meuble dont il avait la clef. Un bruit métallique se fit entendre.

—Voici cent louis, dit-il à Laurent en lui mettant deux rouleaux d'or dans la main. Fais en sorte qu'ils fructifient.

—Ne craignez rien, je m'y employerai, répondit de Milhe.

—Maintenant, bon voyage ! souhaila le comte. Que le coup réussisse ou non, tu viendras m'en instruire.

Laurent sortit aussitôt. En arrivant dans la rue, il jeta négligemment les yeux autour de lui et prit une allure tranquille dans la direction de la rue Saint-Honoré. Ensuite, il gagna les halles et se perdit bientôt dans la foule. Après s'être assuré qu'il n'était pas suivi, il se rendit au cabaret de l'*Arbre Sec*. Le soir à sept heures, suivant les instructions qu'ils avaient reçues, chacun des hommes dont il disposait se dirigeait isolément vers Meaux. Presque à la même heure, le comte et le chevalier entraient dans le magasin de Mme Darcy.

Quant à Urbain, parti depuis le matin, il était arrivé vers trois heures à Lagny. Le conducteur fit halte pour laisser reposer ses chevaux. Urbain calcula qu'il n'arriverait pas à Meaux avant sept ou huit heures du soir, puisqu'il lui restait quatre lieues à parcourir. Il se résigna et attendit patiemment que les chevaux eussent mangé le picotin d'avoine que leur octroyait la libéralité du conducteur. En effet, au bout d'une demi-heure d'arrêt, chacun reprit sa place. Le cocher allait s'ébranler, quand un homme, vêtu d'habits grossiers, le héla d'une voix grêle :

—Eh, là-bas ! cria-t-il, une place pour Meaux, s'il vous plaît, mon ami ?

—Montez, mais dépêchez-vous, fit le conducteur.

Les voyageurs se récrièrent ; la voiture était au complet.

—Bah ! fit le nouveau venu sans y prendre garde, vous me ferez bien une toute petite place.

En disant ces mots, il grimpa, marcha lourdement sur le pied d'Urbain et se laissa tomber littéralement sur ses genoux. Le jeune clerc ne fut pas maître d'un cri de douleur.

—Je vous ai marché sur le pied, dit-il ; excusez-moi, mon petit ami. Je ne suis pourtant pas lourd, je ne pèse que cent trente livres ; mais, vous savez, quand on est pressé, on ne fait rien de bon.

Il examinait Urbain qui, de son côté, regardait sa figure décharnée et ses mains osseuses.

—C'est singulier, fit tout à coup l'inconnu, vous ressemblez à quelqu'un que j'ai déjà vu.

—C'est bien possible, fit Urbain.

—Est-ce que vous habitez Meaux ?

—Non, monsieur, je demeure à Paris.

—Ah ! Qu'est-ce que vous venez faire dans notre pays ?

—Je vais voir un de mes oncles.

—Comment se nomme-t-il votre oncle ?

—François Duret.

—Hein ? fit le voyageur avec vivacité ; comment avez-vous dit ? François Duret ?

—Oui. Est ce que vous le connaissez ? demanda Urbain.

Avant de répondre, le petit homme jeta un regard défiant sur le jeune clerc.

—Oui, dit-il pourtant ; c'est un de mes amis.

—Alors, vous serez assez bon, monsieur, pour me dire où il reste, fit Urbain.

—Oh ! vous n'avez pas besoin de moi. Tout le pays vous dira où demeure François Duret.

—Il est donc bien connu ? interrogea le jeune clerc.

—Dame ! balbutia le voyageur. Vous savez... dans une petite ville...

Il fit une nouvelle pause et examina Urbain avec plus d'attention.

—Comme ça, reprit-il, vous êtes son neveu ?

—Fils de Jacques Duret, son frère aîné, ajouta le clerc.

—Et depuis combien de temps ne l'avez-vous pas vu ?

—Depuis dix ans qu'il a quitté Paris.

—Mais vous avez eu de ses nouvelles ?

—Indirectement, oui, monsieur.

—Par qui ?

—Par le notaire de Meaux avec qui mon patron est en relations d'affaires.

—Qu'est ce qu'il fait, votre patron ?

—Il est procureur à Paris.

—Ah ! ah ! toussa l'inconnu. Et que vous a-t-on dit sur le compte de François Duret ?

—On m'a dit qu'il avait fait de grosses affaires, qu'il possédait le plus beau moulin du pays, qu'il était riche...

—Ah ! fit le voyageur en fronçant les sourcils. A quelle époque vous a-t-on donné ces renseignements ?

—Il y a environ deux ans.

—De sorte que vous venez faire la cour à votre oncle et à son argent ?

—Oh ! non, monsieur, gémit Urbain. Si je n'y avais pas été forcé, je ne l'aurais pas dérangé, le cher homme, puisqu'il lui a plu d'oublier sa sœur, sa nièce Denise et moi-même.

—Alors quel motif vous amène auprès de lui ?

—Quand je vous le dirais, vous n'y pourriez rien, mon bon monsieur. D'ailleurs, c'est à mon oncle seul que je puis m'adresser.

—Dame ! c'est que si vous le voyiez, vous ne le reconnâtriez pas, l'interrompit l'inconnu. Il a rudement changé votre oncle, depuis dix ans ! Autrefois il était gros, gras, bien portant...

—Je me le rappelle bien, fit Urbain.

—Maintenant, il est aussi maigre que moi, poursuivit le nouveau venu. Quant à avoir oublié la famille, ne le croyez pas, il m'en a souvent parlé.

—Vraiment ? dit joyeusement Urbain.

—Oui, il avait même conçu le projet de retourner vivre auprès d'elle à Paris.

—Qu'est ce qui l'en a empêché ? demanda le jeune clerc.

—Ah ! je vais vous dire, balbutia l'inconnu sur les traits duquel se trahissait la honte native du paysan. Votre oncle, voyez-vous... il a été riche, en effet. C'est lors qu'il voulait aller auprès de vous, mais à présent...

—Eh bien ? fit Urbain avec anxiété.

—Il est ruiné, le pauvre cher homme !

—Que dites-vous ?

—De fond en comble, mon petit ami.

—Mais... son moulin ? interrogea Urbain déconcerté.

—Il l'a encore, mais il doit gros dessus, et ne pourra pas le garder longtemps.

—Est-ce possible ! dit le jeune clerc accablé.

—Ah ! ça vous défrise, ça, mon gaillard !

—Un peu, je l'avoue, confessa Urbain ; mais c'est une raison de plus pour que le brave homme vienne demeurer avec nous.

—Hein ! que dites-vous ? s'écria le voyageur stupéfait.

—Sans doute. Si mon oncle a quelquefois pensé à nous, nous avons souvent pensé à lui, car nous l'aimons toujours, l'ingrat. Eh bien ! s'il est ruiné, s'il n'a plus rien nous avons encore quelque chose, nous, et vous connaissez le dicton : " Quand il y en a pour trois, il y en a pour quatre. "

—Vrai ? vous feriez ça ? fit l'inconnu.

—Non seulement je le ferais, mais je suis bien sûr que ma tante Thérèse le ferait également.

—Ah ! oui, la tante Thérèse, la veuve Salpêtre comme l'appelle mon ami François. Elle a donc gagné beaucoup dans son commerce de lingerie ?

—Pas précisément, mais elle vit convenablement du produit de son travail, ainsi que sa fille.

—La petite Denise. Mais, au fait, dit le petit homme en se reprenant, elle doit être grande, la petite Denise ?

—Je le crois bien, elle va se marier.

—Avec vous ?

—Hélas ! non, soupira Urbain. Et maintenant moins que jamais.

Malgré la défiance persistante qu'on lisait sur les traits du voyageur, Urbain crut remarquer que son visage long et maigre dessinait quelque chose comme un sourire. Il est vrai que ce sourire s'effaça presque aussitôt.

—Ainsi, reprit le voyageur, vous aviez l'intention de demander quelque chose à votre oncle ?

—On ne demande qu'à plus riche que soi, répondit tristement Urbain. Si mon oncle avait pu me venir en aide, j'aurais certainement fait appel à son cœur et à sa bourse ; mais, puisqu'il n'est pas en état de le faire, c'est moi qui lui offrirai la mienne.

—C'est bien, cela, mon petit ami, dit l'inconnu avec une expression singulière. Ah ! soupira-t-il, comme on est heureux d'être riche !

## XV — L'ONCLE FRANÇOIS.

Dix ans avant le commencement de ce récit, François Duret avait vendu le fonds de boulangerie qu'il possédait à Paris, et, à l'envers de ceux qui viennent chercher fortune dans la grande ville, il était allé la chercher à Meaux. Grâce aux petites économies qu'il avait péniblement amassées, il acheta au comptant et à un prix très avantageux le plus beau moulin du pays. Celui qui le dirigeait était mort, ses héritiers étaient en discussion, ils avaient hâte de se partager les biens du défunt ; François profita de ces dissensions et l'emporta sur ses concurrents par l'excellente raison qu'il offrait d'acquitter en beaux écus débouchants, le prix qu'il avait fixé.

Une fois installé dans son moulin, il se lia avec les gros fermiers des environs, diminua considérablement les prix jusqu'alors en vigueur, si bien que, deux ans après, ses rivaux durent se contenter de la besogne qu'il ne suffisait pas à faire. En voyant prospérer ses affaires et grossir le magot qu'il destinait à sa vieillesse, il eut regret de laisser cet argent inoccupé. Il acheta sur pied une partie de la récolte de l'année, qu'il vendit en détail avec des bénéfices considérables.

L'année suivante il renouvela l'opération sur une plus grande échelle, et ainsi de suite d'année en année, de sorte qu'il ne tarda pas à devenir le maître du marché. Au bout de cinq ans, il fit un peu de banque, avança aux cultivateurs l'argent dont ils avaient besoin, remboursable en nature et à gros intérêts, vu les chances qu'il courait dans le cas où la récolte serait mauvaise. Ce système d'opérations joint aux achats qu'il faisait personnellement pour ne pas laisser son capital improductif, lui permit de faire à son gré la hausse ou la baisse. Il en profita largement, échangeant contre de luisantes pistoles les grains qu'il avait entassés.

Aussi c'était une vie et un mouvement dans la maison de François ! Les roues pesantes tournaient bruyamment ; le blé, le seigle, l'orge criaient sous la meule impitoyable ; les acheteurs affluaient ; on n'appelait plus François que le " gros meunier ". Pourtant il dépérissait à vue d'œil. La grosse santé qu'il avait apportée de Paris fondait à

sure que s'arrondissait sa fortune. Sa bonne humeur s'envolait peu à peu pour faire place à une inquiétude et à une défiance perpétuelles. Son visage rond s'allongeait, ses joues devenaient maigres et ses doigts crochus, ses yeux se creusaient, sa peau se parquait. Enfin il prétendait que le commerce n'allait pas et que tous les ans, s'il ne gagnait pas d'argent, il avait bien de la peine à joindre les deux bouts.

Tout bas on le traita d'avare et d'accapareur. On prétendait qu'il était riche, que, malgré ses doléances, il avait des sacs de farines pleins de monnaies de toutes sortes. Au bout de huit années de séjour, François Duret passa pour un crésus. On lui attribuait une fortune de fermier général. Le bruit se répandit même qu'il songeait à se retirer et à vendre son moulin. Une foule d'acquéreurs se présenta. Mais le rusé ne voulait pas se passer de son moulin, car il était trop adroit pour laisser voir qu'il voulait se défaire de sa maison. Deux jours se passèrent encore, pendant lesquels François continua son train de vie ordinaire. Enfin, on n'annonçait qu'il eût l'intention de renoncer au commerce.

Au moment où son neveu roulait en coche, Duret était toujours considéré comme un homme très à son aise, et qui, depuis longtemps, s'il l'avait voulu, aurait pu vivre de ses rentes. Cependant, le petit homme que le jeune clerc avait rencontré à Lagny, ne paraissait être fort au courant de la position de François, et l'on a pu voir que, selon elle n'était pas brillante. Après avoir échangé avec Urbain les quelques paroles que sa maladresse avait été le premier sujet, l'inconnu, soit qu'il eut réellement envie de dormir, soit qu'il eût tiré du jeune clerc tout ce qu'il en voulait savoir, ferma les yeux et ne prononça plus une syllabe. Urbain se tourna alors vers lui afin de l'examiner plus attentivement, mais la nuit commençait à tomber, de sorte qu'il ne put satisfaire sa curiosité que d'une manière très imparfaite et n'entrevit que confusément les traits du voyageur. Enfin, la coche entra dans Meaux. Urbain mit pied à terre.

— Pourriez vous me dire où demeure le notaire de la ville ? demanda-t-il au conducteur.

— Sans doute, répondit celui-ci. Vous n'avez qu'à prendre la troisième rue à droite, la seconde à gauche...

— Qu'est ce que c'est ? dit l'inconnu qui intervint aussitôt.

— Rien, répondit Urbain. Je croyais que vous dormiez encore, et je m'informais de la demeure du notaire.

— Pourquoi faire ?

— Pour qu'il me donne l'adresse de mon oncle François.

— C'est juste, fit l'inconnu, en se mordant les lèvres.

Il parut hésiter quelques instants et prendre une résolution soudaine.

— Venez, dit-il, j'y vais précisément chez lui, je vais vous y conduire.

Le jeune clerc passa dans son paquet son bâton qu'il jeta sur son épaule, et se mit en devoir de suivre l'inconnu. Celui-ci prit les devants, lui fit traverser la ville et longea quelque temps les bords de la Marne. Tout à coup, il s'arrêta.

— C'est ici, dit-il. Mais comme je n'aperçois pas de lumière, je crains bien que François ne soit couché. Attendez-moi, je vais passer par le jardin, je vous dirai si votre oncle peut nous recevoir.

A ces mots, il disparut par la petite porte d'un jardin dont on distinguait vaguement les arbres sur la droite du moulin. Urbain n'était qu'à moitié rassuré. Seul, à six heures, dans une ville où il ne connaissait âme qui vive, que deviendrait-il si son oncle refusait de lui donner asile ? Il attendait depuis plus de cinq minutes, et commençait à perdre patience, quand la porte du moulin cria sur ses gonds, et le voyageur parut, suivi d'un valet qui tenait une lanterne à la main.

Il introduisit le jeune clerc dans une pièce où tisonnaient deux bûches à demi consumées.

— François est couché, dit-il. Il est souffrant et n'est pas en état de se lever ; mais j'ai donné ses ordres pour qu'on prépare votre chambre et qu'on nous serve à souper.

— Pauvre homme ! soupira Urbain. C'est le chagrin sans doute...

Au même instant le valet entra, dressa le couvert et se retira. Le menu n'était pas très abondant. Il se composait d'un restant de lapin sauté, d'un morceau de fromage d'une grosse et épaisse miché de pain, dans laquelle Urbain commença par tailler une brèche assez grande. Il avait un appétit d'enfer. Le grand air lui avait creusé le estomac. Son convive mangeait peu. Il le regardait faire avec une expression indéfinissable d'envie et de regret. De temps en temps, il versait dans les deux verres quel-

ques gouttes d'un vin clair et qu'il dégustait lentement, comme si cette méchante piquette avait eu quelque bouquet. Dès qu'il vit Urbain s'arrêter, il alla se placer au coin de la cheminée, et lui fit signe de venir se mettre en face de lui.

—Ah ça ! mon petit ami, dit-il, maintenant que vous voilà installé chez votre oncle et que je lui ai annoncé votre visite, il ne me reste plus qu'à savoir ce qui vous amène.

—Je vous ai répondu déjà que je ne pouvais le confier qu'à lui.

—Comme il vous plaira, mais prenez-y garde ! mon ami ! François n'est pas comme tout le monde ; il a ses manies, et, si vous voulez obtenir quelque chose de lui, il faut les subir. Or, il m'a chargé de m'informer auprès de vous...

—Pardon, interrompit Urbain, mais je vous ferai observer que je n'ai rien à obtenir de mon oncle, puisqu'il n'a rien.

—Rien, n'est pas le mot, corrigea l'inconnu. Vous sentez bien qu'il serait dur d'avoir travaillé pendant dix ans comme un cheval, sans avoir quelques écus de côté. Pour ma part je lui apporte une nouvelle...

—Bonne ? demanda Urbain.

—Pas mauvaise.

—Peut-on la connaître ?

—Oh ! je serai plus franc que vous, mon petit ami, je vous la dirai. J'ai trouvé aujourd'hui acquéreur pour le moulin ; seulement... à un prix peu avantageux...

—C'est donc vous qui faites les affaires de mon oncle ?

—Presque toutes, répondit l'inconnu.

—Le fait est, reprit Urbain ébranlé, que vous paraissez très au courant des habitudes de la maison. Les domestiques vous servent, vous obéissent...

—Oui ; c'est François qui le veut ainsi.

—Vous avez accès auprès de lui, quand moi, son neveu, je me morfonds à la porte...

—Ah ! dame, dit le petit homme avec humilité, je ne crois pas que François prenne jamais un parti sans me consulter.

—Vous supposez donc qu'il vous demanderait avis, s'il pouvait me rendre le service que j'étais venu réclamer de lui ?

—C'est probable.

—Malheureusement, reprit Urbain découragé, il n'est pas à même de le faire. Mais, c'est égal, il a encore quelque autorité sur sa sœur.

—D'abord, il est son aîné, je crois ?

—C'est juste. Ah ! si je pouvais seulement obtenir de lui qu'il prit ma cause en main.

—Pourquoi ne le ferait-il pas, si ce n'est pas d'un sacrifice d'argent qu'il s'agit. Voyons, parlez, dit l'inconnu, qui ne cessait d'examiner attentivement le jeune clerc.

—Au fait, dit Urbain, je n'ai aucune raison pour vous le cacher. Pourquoi voudriez-vous faire du tort à un pauvre diable comme moi ? D'ailleurs, dites bien à mon oncle que cette démarche ne lui coûtera rien.

—Oui, c'est entendu, fit le petit homme en hochant la tête ; expliquez-vous.

—En deux mots, voici le fait, confessa Urbain. Je ne possède absolument que dix mille livres à moi, et j'aime ma cousine Denise, la sœur de mon oncle, de qui je suis aimé. Seulement, ma tante Thérèse, qui est ambitieuse, me la refuse sous prétexte qu'elle ne suis pas assez riche, et veut la donner à Bredouillard, un vieux drapier qui a plus de cinquante ans, mais qui a trente mille livres et en cède, par contrat, la moitié à Denise en l'épousant.

—Je comprends, dit l'inconnu dont le front s'éclaircit.

—Et maintenant que j'ai commencé, continua Urbain, je vous dirai tout. En apprenant que mon oncle était riche, j'avais espéré qu'il consentirait à venir en aide non pas à moi, car je n'ai besoin de rien, mais à ma cousine. S'il avait voulu ou pu lui constituer une dot égale à la mienne, je crois que ma tante se serait adoucie. Cela ne se peut pas, qu'il n'en soit plus question ; mais, ce que l'oncle François est toujours en état de faire, c'est de protéger notre amour et de persuader à sa sœur qu'un vieillard cacochyme et délabré ne convient guère à une fille de dix-huit ans.

—C'est assez raisonnable, approuva le petit homme d'un ton mielleux. Est-ce tout ?

—Absolument.

—Vous ne comptez rien demander de plus à l'oncle François ? interrogea l'inconnu avec un reste de défiance.

— Rien de plus, je vous le jure. Que j'épouse Denise avec qui j'ai été élevé, que jadore, et je serai le plus heureux des hommes.

— Eh bien ! mais je ne vois rien d'impossible à cela. Il ne s'agit plus que de savoir si votre oncle aura assez d'influence sur sa sœur pour la convertir à vos idées.

— Oui ; mais il faudrait, pour cela, qu'il se décidât à faire le voyage de Paris, et j'ai bien peur qu'il ne recule devant ce dérangement. Quant à la dépense, elle serait insignifiante, car je lui céderais ma chambre, il mangerait chez sa sœur et je lui payerais volontiers ses frais de déplacement.

— Alors, mon petit ami, tout cela est très réalisable. Je sais, de bonne part que, tous deux ou trois jours, François a le projet de partir pour Paris et de s'y fixer.

— Que dites vous ! s'écria joyeusement Urbain. Et vous croyez qu'il intercédéra pour moi auprès de sa sœur ?

— Je vous en réponds.

— Mais comment le savez-vous ?

— Comment ! nigaud, depuis deux heures que je te tire les vers du nez, tu ne aperçois pas que c'est moi qui suis l'oncle François ?

— A la bonne heure ! fit Urbain. Je me disais aussi...

— Allons ! viens m'embrasser, mon beau neveu. Ne vois-tu pas que j'ai voulu éprouver ?

Le jeune clerc bondit de son siège et se jeta dans les bras de son oncle.

— Comme vous avez changé ! dit-il involontairement.

— Je te disais bien que tu ne me reconnaîtrais pas, répondit François. J'en ai profité pour savoir si tu étais sage, économe, laborieux... car il faut travailler en ce monde. Regarde moi : voilà dix ans que je pioche comme un nègre, que je me refuse toute jouissance, que je veille nuit et jour sans repos, sans merci ; dix ans que je consume mes forces, que j'use ma vie à un labeur de forçat. J'ai perdu ma santé, ma bonne gaieté d'autrefois, pour dompter la fortune rebelle. On fait courir le bruit que je suis riche, et te l'a dit. Hélas ! s'imaginent ils, ceux-là, que l'argent soit si facile à gagner ! J'ai quelque chose... je ne dis pas non... mais qu'est-ce que semblable misère comparative-ment au mal que je me suis donné ? Cependant, je te remercie, mon petit Urbain ; j'espère pouvoir me passer de tes services et ne pas mettre ton boursicot à contribution. Ne me faut pas des mille et des cents pour vivre, et pourvu que j'aie du pain à gri-gotter...

— Soyez tranquille, mon oncle, dit Urbain en souriant, nous mettrons un peu de confitures dessus ; car si j'épouse Denise, si j'achète la charge de maître Duchemin, votre avenir est assuré.

— Compte sur moi, mon ami. Tout ce qu'il sera humainement possible de tenter auprès de Thérèse, je le tenterai, je te le promets. Quel dommage que je ne puisse pas gôter cette pauvre petite Denise ! Ah ! que ne suis-je aussi riche qu'on le prétend !

## XVI — CE QUE CONTENAIT LE SAC DE FARINE DE L'ONCLE FRANÇOIS.

Urbain regardait attentivement son oncle pendant que celui-ci parlait. Le jeune clerc aurait souhaité trouver un autre homme que celui qu'il avait sous les yeux. Il se rappelait un homme robuste et de bonne humeur, et voilà qu'il retrouvait un petit être débile, sec, dont les yeux gris et mobiles semblaient se cacher sous les épais sourcils qui les recouvraient. Il n'y avait plus de franchise sur cette physionomie astucieuse ; on y lisait, au contraire, une sorte de défiance instinctive contre tous ceux qui l'approchaient.

— Allons nous coucher, dit François. Demain, mon successeur vient prendre possession du moulin ; il faut que je me lève de bonne heure pour le recevoir.

Urbain le suivit docilement et entra dans une vaste chambre froide et nue, dont les tentures de serge verte était couvertes de poussière, et dont les meubles accusaient un long service. François lui promit de venir le réveiller et de lui faire voir la maison dans tous ses détails ; puis il lui souhaita la bonne nuit et se retira.

Quand il se vit seul dans cette immense pièce, Urbain fut saisi d'un frisson involontaire. L'accueil qu'il avait reçu ne le satisfaisait pas ; il s'attendait à plus d'effusion. Il se reprochait maintenant d'avoir quitté Denise pour un si mince résultat que le concours verbal de l'oncle François, dont il n'espérait pas grand'chose. Cependant il ne

pouvait pas, sans faire preuve d'indifférence et de grossièreté, revenir à Paris avant son oncle, puisqu'il n'avait que trois ou quatre jours à attendre.

Le lendemain matin, François vint le réveiller, lui fit parcourir le moulin de la cave au grenier, lui expliqua tout ce qu'il ne comprenait pas, et le présenta à son successeur. Ce jour-là, Urbain ne s'ennuya pas trop. Le mouvement et l'activité dont il était témoin apportèrent quelque distraction à ses pensées. Trois jours se passèrent ainsi, pendant lesquels il fit dans la campagne d'assez longues promenades pour calmer la fièvre d'impatience qui le dévorait.

Le quatrième jour, il n'y tenait plus ; quand son oncle lui annonça qu'ils se mettaient en route le lendemain, Urbain l'embrassa de bon cœur. En effet, le lendemain, après déjeuner, un garçon meunier vint annoncer que le bidet était attelé à la carriole. Le jeune clerc ouvrit de grands yeux.

—Comment ! fit-il, nous allons voyager en voiture ?

—Oui, répondit François avec embarras. Mon bidet est un vieux serviteur que j'aime, et de qui j'aurai de la peine à me séparer... Quant à la carriole, elle a si peu de valeur que je n'en tirerais presque rien...

—Allons ! en route ! l'interrompit Urbain en se levant.

—Attends-moi, je reviens... ou plutôt non, va m'attendre dans la cour... je suis à toi.

Le jeune clerc obéit. Bientôt après il vit arriver son oncle, suivi d'un garçon du moulin qui portait sur les épaules un sac de farine. François fit placer ce sac sur le devant de la voiture.

—Ça ne nous gênera pas, dit-il, nous mettrons nos pieds dessus.

—Ah ça ! fit Urbain, est-ce que vous croyez qu'il n'y a plus de farine à Paris depuis que vous l'avez quitté ?

—Oh ! elle ne vaut pas celle là, répondit François.

Le jeune clerc sourit, mais ne répliqua pas.

Bientôt la carriole s'ébranla et le moulin disparut au tournant de la route. Quand on eut traversé Meaux et que l'on fut en rase campagne, François tira d'une des poches de la voiture une paire de pistolets dont il examina soigneusement l'amorce.

—Sais-tu te servir de ces outils-là ? demanda-t-il à son neveu.

—Dame !... au besoin... je ne m'en ferais pas faute.

—Alors prends les et aie soin de les tenir à ta portée.

—Pourquoi faire ? dit Urbain. Pour un sac de farine que nous emportons, je ne comprends guère l'utilité d'un pareil arsenal.

—Et qui te dit que je n'ai pas sur moi quelque valeur ? dit le meunier d'un ton aigre.

—C'est différent, fit Urbain qui saisit les pistolets.

François tira de la même poche une seconde paire de pistolets et les examina avec la même attention. Ces précautions donnèrent fort à penser à Urbain. Il soupçonna alors que le sac de farine pouvait bien contenir autre chose que de la farine, et que son oncle ne lui avait pas dit toute la vérité. Il ne se permit plus la moindre observation, mais ne perdit pas de vue le meunier, dont le regard inquiet semblait fouiller chaque buisson.

Malheureusement le bidet de l'oncle François était trop chargé pour fournir d'une seule traite les onze lieues qui séparaient Meaux de la capitale. Il fallut s'arrêter à Livry pour laisser souffler la pauvre bête. Ce temps d'arrêt exigea deux heures. Il était six heures et demie, le soleil était couché, le crépuscule commençait à tomber quand on se remit en route. On allait traverser la forêt de Bondy qui possédait alors une détestable renommée. François regarda son neveu, comme pour s'assurer qu'il ne tremblait pas. Au contraire, Urbain souriait. Il remarqua que son oncle était très pâle. Ils étaient en pleine forêt, quand François tira vivement sur les rênes du cheval et l'arrêta court.

—Qu'y a-t-il ? demanda Urbain.

—Là-bas, fit le meunier à voix basse, en travers de la route, ne vois-tu rien ?

—J'aperçois un homme, un voyageur comme nous, sans doute.

—Mais il ne bouge pas ! Il a l'air de s'être planté là pour nous barrer le chemin... si c'était...

François n'acheva pas sa pensée.

—Un voleur ? fit Urbain. Eh bien ! n'avons-nous pas de quoi le recevoir ?

Au même instant, trois hommes surgirent du taillis de chaque côté de la route, et se dirigèrent en courant vers la carriole.

—Ma foi ! je crois que vous avez raison, mon oncle, dit Urbain en souriant. Le meunier que nous ayons à faire est de nous laisser fouiller.

—Tu es fou ! s'écria François.

—Bah ! poursuivit le jeune clerc sur le même ton, je n'ai rien, vous n'avez pas grand'chose, vous me l'avez dit vous-même ; si nous résistons, ces gens-là nous tueront, j'aime mieux vivre, moi, et vous ?

—Malheureux ! mais tu ne sais donc pas ?...

Le meunier s'arrêta brusquement.

—Quoi ? demanda froidement Urbain.

François ne répondit pas. Un combat violent se livrait en lui. Pendant ce temps les six hommes se rapprochaient. Deux d'entre eux avaient à la main un pistolet, et menaçaient en joue les voyageurs. Il n'y avait plus moyen de douter de leurs intentions hostiles.

—Holà ! maître François Duret, ordonna l'un de ces bandits, laissez tomber sur la route le sac de farine que voilà, ou vous êtes mort.

—Ils me connaissent ! Je suis trahi ! gémit François.

—Que signifie cela ? demanda Urbain.

—Cela signifie, traître, dit le meunier en pleurant de rage, que j'ai là dedans six cent mille livres, mais quand je devrais mourir sur la place, ils ne les auront qu'avec ma vie...

—Six cent mille livres !... un instant, l'arrêta Urbain, vous ne m'aviez pas dit ça. Laissez-vous et laissez-moi faire.

François avait perdu la tête. Il obéit passivement.

—Messieurs, dit le jeune clerc aux bandits, approchez, de grâce, et daignez nous venir en aide, car nous avons trop peur pour remuer un pareil fardeau.

En effet, sa voix suppliante tremblait et paraissait sortir à grand'peine de son gosier.

—Que fais-tu ? s'écria François.

—Courage ! fit Urbain à voix basse. Prenez vos pistolets et ne tirons qu'à bout portant.

Rassurés par l'humble attitude des voyageurs, les bandits s'approchèrent sans défiance ; mais au moment où ils se mettaient en devoir d'enlever le fameux sac de farine, Urbain et François firent feu des deux mains et abattirent les quatre hommes qui se trouvaient à leur portée.

Profitant de ce moment de surprise, Urbain prit en main les rênes et le fouet, dont il appliqua huit ou dix coups énergiques au cheval. Celui-ci, effrayé déjà par les détonations, peu habitué en outre à être si vigoureusement attaqué, partit au grand galop en poussant un hennissement de douleur.

—Attention, mon oncle ! baissez vous, recommanda le jeune clerc qui lui donna l'exemple.

Il n'avait pas achevé qu'un coup de feu se fit entendre et le sifflement d'une balle retentit littéralement au-dessus de leur tête. François s'était couché littéralement sur son sac de farine et l'embrassait de toutes ses forces. Quatre ou cinq coups de feu les poursuivirent encore sans les atteindre, et n'eurent d'autre résultat que d'activer l'allure vertigineuse du cheval. En moins de deux minutes les voyageurs étaient à plus de cinq cents pas de leurs agresseurs. Au bout d'un quart d'heure, ils avaient dépassé la forêt et franchi plus d'une lieue. Le village de Pantin dessinait devant eux la silhouette de ses maisons. Alors seulement Urbain permit à la pauvre bête de souffler et lui fit reprendre le pas. Quand le meunier se vit sauvé, il se jeta au cou de son neveu.

—Cher enfant, dit-il avec attendrissement, ton sang-froid nous a préservés de la mort, de la mort, peut-être... je ne l'oublierai pas, je te le jure !

—Ah ! mon oncle, vous avez un moyen bien simple de me témoigner votre reconnaissance, riposta doucement Urbain ; faites que j'épouse Denise.

François protesta, remercia, jura, promit tout ce que voulut son neveu.

—Mon pauvre argent, que j'ai eu tant de mal à gagner ! soupira-t-il. Ah ! si je m'étais perdu, je crois que je serais mort de chagrin, mon pauvre enfant !

Urbain le considéra avec tristesse. Il n'en pouvait plus douter. François était libre. Cette découverte lui fit froid au cœur. Un voile de deuil envahit son esprit et

de sinistres pressentiments l'agitèrent. Il était près de huit heures quand ils entrèrent dans Paris. Urbain essaya de surmonter son abattement.

— Quel bonheur ! disait-il, nous allons trouver ma tante et ma cousine à souper.

En effet, vingt minutes plus tard, la carriole de l'oncle François s'arrêtait devant le magasin de la veuve Salpêtre. Le jeune clerc entra comme un ouragan dans la boutique. Bredouillard y était seul et bayait aux corneilles.

— Ma tante ? Denise ? Où sont-elles ? demanda Urbain.

— Je l'ignore, répondit le drapier. Denise était sortie depuis une heure, quand on est venu prévenir sa mère qu'elle avait été prise d'une indisposition subite et réclamait sa présence. Thérèse m'a fait prier de garder le magasin en attendant son retour, et, sans reproche, voilà plus d'une heure que je suis là.

— C'est singulier, dit Urbain, Denise malade... hors de chez elle... Qu'est-ce que cela veut dire ?

## XVII — PENDANT QU'URBAIN ÉTAIT ABSENT

Les réponses laconiques et obscures de Bredouillard aux questions multipliées d'Urbain lui causèrent une vague inquiétude. Pourtant il s'efforça de la dissimuler.

— C'est bien, monsieur Bredouillard, dit-il d'un air dégagé, vous pouvez vous retirer. Je garderai le magasin jusqu'au retour de ma tante.

Le drapier hésitait. Il regardait avec étonnement le personnage nouveau pour lui qui venait d'entrer sur les pas du jeune clerc.

— C'est vrai, fit-il, vous ne connaissez pas mon oncle François Duret, mais je vous présenterai à lui et j'espère que vous ferez plus ample connaissance une autre fois.

Le drapier salua plus bas que terre. Jugeant que l'oncle François était une puissance à ménager, il lui adressa sa plus gracieuse courbette. Le meunier la lui rendit d'un air distrait. Il ne quittait pas des yeux la porte de la boutique devant laquelle stationnait sa voiture.

— Allons, dit-il vivement dès que Bredouillard se fut éloigné, vite, rentrons ici le sac...

— De farine, acheva Urbain d'un ton de reproche.

— Oui, répondit François, et si tu veux que j'intercède pour toi auprès de Thérèse, ne t'avise pas de lui dire...

— Ne craignez rien, fit le jeune clerc en haussant les épaules, personne ici ne songe à vous dépouiller.

— Tu ne comprends pas, répliqua le meunier avec impatience. Cependant le danger auquel nous venons d'échapper devrait t'ouvrir les yeux. Allons, viens.

A ces mots, il ouvrit la porte et s'approcha de la carriole. Aidé par Urbain, il fit glisser le sac sur le trottoir et le plaça dans le magasin. Le jeune clerc admirait les forces surhumaines déployées par cet homme débile pour remuer son trésor.

— Maintenant, dit François, ce n'est pas fini. Il s'agit de trouver une remise pour ma voiture et une écurie pour mon bidet.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Urbain. Je connais ici près une auberge où je vais les conduire.

— Dépêche-toi, lui recommanda son oncle.

Le jeune clerc prit le cheval par la bride et se dirigea vers l'hôtellerie du *Puits d'Amour*, celle-là même où le chevalier d'Espignac lui avait offert un splendide souper. L'aubergiste appela son valet d'écurie, lui donna ses ordres, puis, voyant qu'Urbain allait se retirer :

— Ne monterez vous pas souhaiter le bonsoir à votre ami, monsieur le chevalier ? demanda-t-il.

Le jeune clerc ne s'en souciait pas, mais il était agité de craintes funestes. Il se souvint qu'au moment de son départ le Gascon se montrait fort empressé auprès de la veuve Salpêtre. Aussi, dans l'espoir d'obtenir quelques éclaircissements, il résolut de voir le chevalier.

— M. d'Espignac est donc chez lui ? dit-il.

— Il vient de rentrer, il y a une demi-heure à peine, répondit maître Lagasse. Contre son habitude, au lieu de s'arrêter ici, il est allé s'enfermer dans sa chambre.

— Il est peut-être couché ?

—Non, car je viens de descendre à l'instant et je l'ai entendu marcher.

—Alors, je monte, dit Urbain.

Il courut vers l'escalier dont il gravit lestement les quelques marches, arriva au premier et frappa légèrement à la porte du Gascon.

—Qui est là ? interrogea une voix tremblante.

—C'est moi, Urbain, répondit le jeune clerc.

—Et qué né voulez vous, mon ami ? demanda le chevalier à travers la porte.

—J'arrive de Meaux à l'instant, je n'ai trouvé chez elle ni ma tante : ni ma cousine, et je venais savoir si vous ne pourriez me donner aucun renseignement sur cette absence singulière.

Aussitôt la clef tourna dans la serrure, la porte s'ouvrit et le chevalier parut sur le seuil.

—Entrez, mon zeune ami, dit le Gascon d'un air mielleux ; zé suis ençanté de vous révoir en bonne santé. Vous avez fait un bon voyazé ?

—Excellent, je vous remercie. Ainsi vous n'avez vu ni Mme Darcy, ni sa fille ?

—Non, mon pétit, répondit le chevalier avec embarras...

Puis, changeant aussitôt de conversation :

—Et votre oncle a-t-il été zentil pour vous ?

—Pas autant que je l'aurais souhaité, mais j'espère que le service que je lui ai rendu le décidera à faire ce que je lui ai demandé.

—Que dites vous ! C'est vous qui lui avez rendu service !

—Sans doute. Nous avons été attaqués par des coquins qui étaient certainement renseignés d'avance sur le compte de mon oncle, sur le voyage qu'il devait faire, et, je le crains, sur le chiffre de la somme qu'il emportait.

—Il avait donc une forté sommé ?

—Sans doute. Six cent mille livres ! répondit étourdiment Urbain.

Il n'avait pas plus tôt prononcé ces quatre mots qu'il les regretta, mais il était trop tard. D'Espignac n'en pouvait croire ses oreilles.

—Six cent mille !... Quelle imprudence ! s'écria-t-il. Et vous avez mis en fuite tous ces bandits !

—J'en ai laissé quatre en assez mauvais état, je suppose, et quant aux trois autres... je me suis bravement sauvé à leur nez et à leur barbe, au grand galop de mon cheval.

—Bravo ! zé vous fais mon compliment, mon cer. Zé vois qué vous êtes décidément un homme de tête et de cœur, car enfin zé n'ai pas oublié qué zé vous dois la vie et z'espère bien quelque zour...

—C'est cela, fit Urbain. Pour aujourd'hui je me sauve. Pourvu que ma tante et Denise soient rentrées...

—C'est probable, toussa le chevalier qui ne fit aucune tentative pour retenir le jeune clerc.

Si Urbain avait été moins préoccupé, il aurait certainement remarqué que le Gascon n'avait pas l'air très rassuré alors qu'il parlementait à travers la porte, qu'il paraissait gêné et contraint tout d'abord et que son visage ne s'était éclairci que peu à peu, à mesure que le jeune amoureux l'interrogeait sur le sort de sa cousine. Mais Urbain n'y prêta aucune attention. Quand il rejoignit son oncle, Thérèse et Denise n'étaient pas encore revenues ! Cette fois il ne chercha pas à dissimuler l'inquiétude qui s'était emparée de lui, et que l'oncle François commençait à partager. Pour y faire diversion, il passa dans l'arrière-boutique qui servait de salle à manger, posa quatre couverts sur la table, et dressa le souper. Dix heures sonnaient au moment où il achevait cette besogne.

—Mettons-nous à table, dit-il à son oncle. On prétend que cela fait arriver plus vite ceux qu'on attend.

François y consentit. Ils prirent place, mais aucun d'eux n'eut le courage de manger.

Onze heures, minuit sonnèrent, personne !

—Décidément, s'écria Urbain, il leur est arrivé quelque chose...

—C'est probable, fit le meunier. Dans tous les cas, il est à peu près certain qu'elles ne rentreront pas avant demain matin.

—J'en ai peur, soupira le jeune clerc. Alors, mon oncle, suivez-moi. Je vais vous mener dans la chambre de Thérèse ; vous vous jetterez sur son lit et prendrez du repos. Moi, je passerai la nuit dans le magasin.

—Non, reparti vivement François, je te tiendrai compagnie ; on est très bien ici...

—Mais, mon oncle, vous seriez cent fois mieux...

—Du tout, du tout, l'interrompit le meunier. Ce n'est pas la première fois que je dors sur une chaise.

Urbain comprit que son oncle ne voulait pas se séparer de son argent. Il prit un siège et feignit de s'endormir ; mais il ne fermait les yeux que pour mieux réfléchir aux motifs plausibles qui pouvaient retenir à cette heure loin de leur demeure sa tante et sa cousine.

Si loin que l'eussent entraîné ses suppositions, le pauvre diable était loin de soupçonner la vérité. Durant les six jours qu'il avait été absent, le comte de Horn n'avait pas perdu son temps.

Dès qu'il eut appris le départ d'Urbain, le gentilhomme se rendit chez la lingère, fit de nombreux achats, se montra galant et empressé auprès de Denise, pendant que le bavard chevalier accaparait l'attention de Thérèse. Cinq jours de suite, le même manège se renouvela. Mme Darcy, elle-même, si flattée qu'elle fût de recevoir la visite quotidienne des deux gentilshommes, comprit qu'elle ne pouvait les tolérer plus longtemps, et décida que le lendemain elle sommerait le comte d'expliquer franchement ses intentions.

Celui-ci n'attendit pas pour le faire que la lingère l'y invitât. Sentant qu'Urbain allait revenir, las de se consumer ridiculement en soupirs inutiles, il profita d'une absence de Thérèse pour se présenter devant Denise. La jeune fille était seule. Elle fit bonne contenance en voyant arriver le gentilhomme, car, elle aussi, était décidée à en finir avec ces assiduités compromettantes.

—Je ne sais, ma toute belle, commença le comte, si vous vous êtes aperçue que je vous aime à l'adoration.

—Je m'en suis parfaitement aperçue, répondit vivement Denise, et je suis bien aise de me trouver seule avec vous pour vous dire que je ne veux pas encourager vos folles espérances.

—Comment, cruelle ! vous voulez me tenir rigueur ? fit le gentilhomme avec feu.

Il voulut prendre la main de Denise et la porter à ses lèvres, mais celle-ci, retranchée derrière son comptoir comme un assiégé derrière un rempart, retira prestement sa main.

—Monsieur le comte, dit-elle, frémissante d'indignation, je ne vous ai jamais donné le droit d'agir ni de me parler sur le ton qu'il vous plaît d'employer. Si ma mère a la faiblesse d'autoriser en quelque sorte les galanteries dont vous me poursuivez, il est de mon devoir de mettre un terme à un état de choses qui ne saurait se prolonger honnêtement.

—Ne croyez-vous donc pas que je vous aime ? se défendit le gentilhomme.

—Je ne le crois ni ne veux le croire. Mais si cela était, le meilleur moyen de me le prouver serait de ne pas m'assaillir de propos et de visites qui ne peuvent que me causer le plus grand tort.

—C'est impossible, mon enfant, vous n'aurez pas la cruauté...

—J'aurai la sagesse de ne pas en écouter davantage, l'interrompit sèchement Denise. Veuillez donc vous retirer, si mieux vous n'aimez que je quitte la place.

—Ainsi vous n'aurez pas pitié de moi, de mon amour ?

—Un mot de plus et je vous laisse.

Joignant l'action à la parole, Denise se dirigea vers l'arrière-boutique.

—Non, vous ne ferez pas cela ! dit le gentilhomme en essayant de tourner le malencontreux obstacle qui le séparait de la jeune fille.

Elle était sur ses gardes. Elle prit la fuite, passa dans la pièce voisine, et referma sur elle la porte, dont le comte entendit grincer le solide verrou. En effet, il s'était élançé, mais il vint se heurter devant cette infranchissable barrière. En vain, dans sa colère, il l'ébranlait de toutes ses forces, la porte résistait. Désappointé, fou de rage, le comte s'élança au dehors en adressant à la jeune fille un geste menaçant. Il rentra chez lui tout d'une haleine, et y trouva le chevalier qui attendait son retour.

—Le croirais-tu, mon ami, cette petite sottie me résiste ! s'écria-t-il en marchant avec agitation.

—C'est impossible ! fit le Gascon.

—Elle s'est enfuie en me fermant la porte au nez !

—Cé n'est pas poli, fit observer d'Espignac.

—Mais j'ai juré que je n'en aurais pas le démenti ! Ce soir même, je veux qu'elle soit dans ma petite maison du faubourg Saint-Antoine.

—Un enlèvement ? interrogea le Gascon.

—Parbleu ! puisqu'il n'y a pas d'autre moyen...

—Mais il faut uné voituré, des chevaux.

—J'en aurai.

—Deux ou trois coquins né féraient pas mal...

—Cherche-les. C'est toi qui les dirigeras.

—Cé n'est pas tout, hasarda le chevalier, il faut dé l'arzent pour payer tout ça.

—En voilà, dit le comte en lui tendant sa bourse. Tu trouveras là cent louis.

—Cé séra à peu près suffisant, jugea le Gascon en glissant dans sa poche la bourse pesante. Dans tous les cas, s'il fallait azouter quelque çosé...

—Hâte-toi ; que tout soit disposé pour sept heures, ordonna brièvement le gentilhomme. Tu feras stationner la voiture à l'angle du Pont-Neuf et du quai de la Mégisserie...

—Bien. Mais la pétite...

—Je me charge de l'y faire venir, sois tranquille.

—Est cé tout ? demanda d'Espignac.

—Oui. Quand cela sera prêt, tu viendras m'avertir. Je te donnerai mes dernières instructions.

—C'est convénu, dit le chevalier. A bientôt.

Le Gascon s'éloigna, le visage rayonnant. Cent louis ! Il avait cent louis dans sa poche ! Depuis si longtemps pareille aubaine ne lui était arrivée. Vers sept heures, au moment où la nuit commençait à tomber, Denise et sa mère étaient tranquillement assises dans le magasin. La jeune fille, sans qu'elle osât l'avouer, comptait impatiemment les jours écoulés depuis le départ d'Urbain, et sentait qu'il ne pouvait tarder.

Pour ne pas alarmer sa mère, elle n'avait pas cru devoir lui raconter l'explication qu'elle avait eue dans la journée avec le jeune comte. Thérèse, pensive et réfléchie, songeait au gentilhomme et se demandait s'il était assez sérieusement épris de sa fille pour l'épouser. A ses yeux cet amour ne pouvait pas avoir une autre issue. Si elle l'avait encouragé, c'était pour atteindre ce but, objet de ses chères ambitions. En ce moment, un laquais entra, portant la livrée de la marquise de Marle.

—Mme la marquise, dit-il, assiste ce soir à une grande soirée. Elle m'a chargé de vous prier de lui apporter sur-le-champ quelques dentelles...

—Il est bien tard, fit observer Thérèse.

—Aussi, reprit le valet, ai-je reçu l'ordre d'accompagner Mlle Denise jusq.'à la voiture...

—Elle est donc près d'ici ?

—Au coin du Pont-Neuf, Mme la marquise est en visite et m'a envoyé chercher votre fille pendant ce temps. Elle m'a également chargé de vous dire que son carrosse ramènerait ici Mlle Denise.

Mme Darcy n'hésita pas. Le motif allégué par le laquais était très vraisemblable ; la livrée qu'il portait ne pouvait inspirer aucun doute. Thérèse se tourna vers sa fille.

—Vite, dit-elle, jette ta mante sur tes épaules et prends ces dentelles.

En disant ces mots, elle tirait de leur casier quatre ou cinq cartons qu'elle remettait à sa fille.

—Suis le laquais de Mme la marquise, poursuivit-elle, et surtout ne t'attarde pas.

—N'ayez pas peur, mère. Avant une heure je serai ici, répondit Denise.

Elle sortit, accompagnée par le valet qui offrit respectueusement de porter les cartons jusqu'à la voiture. Quand on arriva au Pont Neuf, il faisait complètement nuit. Le laquais montra du doigt un carrosse attelé de deux chevaux qui stationnait sur le quai.

—Mme la marquise nous attend, dit-il.

Le cocher était sur son siège et tenait en main les rênes et le fouet, prêt à partir au premier signal. Le valet s'approcha, ouvrit la portière, et, sous prétexte d'aider Denise à monter, il l'enleva de terre et la poussa à l'intérieur. Avant qu'elle eût le temps de jeter un cri, la jeune fille se sentit bâillonnée, tandis qu'on lui prenait les deux mains pour l'empêcher de faire un mouvement. Puis, on ferma brusquement la portière.

—Roulé. Ventre à terré ! dit une voix.

Denise reconnut celle du chevalier d'Espignac. Elle jeta les yeux autour d'elle, et aperçut vaguement la silhouette de trois individus dont elle ne put distinguer les traits. Elle essaya de crier, de se débattre, mais le carrosse s'ébranla au grand trot des chevaux, et le bruit du lourd véhicule, roulant avec fracas sur le pavé, étouffa sa voix, paralysée déjà par le bâillon dont on lui avait couvert la bouche. La jeune fille ne perdit pas la tête et ne s'évanouit pas sottement. Elle jeta un coup d'œil au dehors, et s'assura que la voiture longeait les quais. Autour d'elle, aucun des trois hommes qui la surveillaient ne soufflait mot.

#### XVIII — COMMENT DENISE ÉCHAPPA A SES RAVISSEURS.

La marquise de Marle, on le devine, n'était pour rien dans cette affaire. Quant à la livrée qu'elle avait fournie, le chevalier d'Espignac la lui avait empruntée, en disant qu'il traitait à souper quelques amis, aux yeux desquels il désirait faire figure. De même, le Gascon avait loué le carrosse, les chevaux et les hommes dont il disposait, puis il était allé rejoindre le comte. C'était le gentilhomme qui avait imaginé la ruse au moyen de laquelle il avait attiré Lenise dans le guet apens qu'il lui tendait, lui qui avait inspiré au chevalier l'idée de s'adresser à la marquise pour obtenir d'elle qu'elle lui prêtât sa livrée. Le plan, assez habilement combiné, fut non moins adroitement exécuté.

Quant à la marquise, seule en son hôtel, elle éprouvait depuis quelque temps de longues heures de découragement et d'ennui. Le comte l'avait assurée, il est vrai, qu'il avait expédié un courrier à son frère, mais, l'avait-il fait ? Certes, elle le croyait fermement, et pourtant la froideur polie de son futur mari l'en faisait douter parfois. Elle en était arrivée à considérer presque comme une injure le trop profond respect que lui témoignait le comte. Elle aurait été désolée de s'oublier au point de fouler aux pieds ses devoirs, mais elle aurait voulu s'attribuer les honneurs de la résistance, et ne pas devoir à l'indifférence de celui qu'elle aimait le calme absolu dans lequel il la laissait vivre. Au milieu de ces contradictions où flottaient son cœur et sa pensée, une circonstance bizarre vint attirer son attention.

Depuis quelques jours, alors que seule et désœuvrée, la jeune femme avait jeté les yeux au dehors, il lui avait semblé entrevoir sous ses fenêtres, de l'autre côté du quai, une forme humaine se promener de long en large, s'arrêter, regarder les fenêtres de l'hôtel, et reprendre sa promenade, dès que la marquise soulevait le rideau de sa croisée. Cela l'intriguait trop pour qu'au bout de trois ou quatre jours elle ne cherchât pas à pénétrer ce mystère. En conséquence, vers dix heures, elle sonna sa camériste, fit transporter la lumière dans sa chambre, déclara qu'elle avait quelques objets à ranger, qu'elle se déshabillerait sans le secours de la soubrette, et la congédia. Alors, après avoir eu soin de laisser entre les draperies fermées un intervalle qui livrât passage à la lumière, afin qu'on la crût toujours dans sa chambre, elle revint sur ses pas, rentra dans son boudoir, souleva les rideaux, et, grâce à l'obscurité dans laquelle elle était plongée, put examiner impunément l'infatigable promeneur.

Malheureusement, il faisait complètement nuit. Elle ne put donc pas voir le visage de l'inconnu, mais elle put reconnaître à son allure qu'il était jeune, grand, bien tourné, et portait avec beaucoup d'aisance son costume de gentilhomme. Elle demeura longtemps à son poste d'observation pour s'assurer que c'était bien à elle que s'adressait cette muette contemplation. Elle ne pouvait pas en douter. L'inconnu s'était arrêté et planté droit devant la fenêtre éclairée qu'il ne quittait pas des yeux. Elle rentra dans sa chambre, éteignit la lumière pour faire croire qu'elle était couchée, et revint dans son boudoir, reprendre à la croisée la place qu'elle venait de quitter.

Elle vit distinctement l'inconnu, après quelques minutes d'immobilité absolue, s'éloigner lentement, en se retournant à plusieurs reprises, dans la direction du Pont-Neuf. Le lendemain, la marquise usant du même stratagème, put se convaincre que l'inconnu était à son poste, et recommençait sa même promenade, coupée par les mêmes temps d'arrêt, les mêmes regards. Quel était cet inconnu ? Que faisait-il là ? L'aimait-il ? La marquise aurait bien désiré le savoir, mais comment s'y prendre ?

Soudain elle se rappela ce neveu de feu son mari, dont le baron de Cussac et le financier lui avaient annoncé l'arrivée, qui avait refusé de lui être présenté, et avait osé se vanter qu'il trouverait un moyen de se présenter lui-même. Ce promeneur silencieux

était-il donc ce neveu du marquis, le sien ? La jeune femme se le persuada et se rassura. Si l'on redoute un danger dont on ignore la nature, on se sent plus fort quand ce danger est connu, prévu, et peut être facilement conjuré. Or, elle n'avait jamais vu le neveu de son mari, mais elle savait qu'il habitait la Touraine, qu'il avait environ trente ans, possédait une petite fortune indépendante de quinze à vingt mille livres de revenus, se nommait André, comte de Marle, et représentait seul aujourd'hui la famille de Marle, depuis que la branche aînée s'était éteinte sans postérité en la personne du défunt marquis.

Le lendemain soir, ce ne fut plus qu'avec une curiosité ironique qu'elle observa ce mystérieux adorateur. Au moment où elle quittait la fenêtre, elle aperçut un carrosse traîné par deux chevaux vigoureux dont le cocher pressait l'allure, et qui roulait avec une rapidité vertigineuse. Ce carrosse passa devant elle comme une vision. A l'endroit où demeurait la marquise, le quai se prolonge par une montée assez raide pour rejoindre le niveau beaucoup plus élevé, sur lequel est bâti le pont Marie. C'est pour franchir cette rampe très rapide que le cocher du carrosse activait à coups de fouet les chevaux qu'il conduisait.

Les pauvres bêtes faisaient des efforts désespérés. L'une d'elles s'abattit, et, en essayant de se relever, s'embarassa les jambes dans les traits qu'elle brisa, puis retomba lourdement sur le pavé. A dater de cette chute, non seulement le carrosse s'arrêta, mais, entraîné par la rapidité de la pente sur laquelle il se trouvait, il recula peu à peu, mal retenu par le second cheval de l'attelage, qui s'abattit à son tour. Le cocher mit pied à terre, et vint chercher du secours auprès des hommes qui avaient pris place à l'intérieur de la voiture. Les deux hommes descendirent, tandis que le chevalier d'Espignac maintenait entre les siennes les mains de Denise bâillonnée. La jeune fille n'opposait pas la moindre résistance. A voir son immobilité, on l'aurait crue endormie, évanouie ou morte.

— Elle ne demandait qu'à se faire enlever, z'en étais sûr, murmurait le chevalier.

Il se penchait à la portière pour regarder si ses hommes avançaient en besogne, quand une brusque secousse le rejeta sur les coussins du carrosse. En même temps, avant qu'il fût en état de s'y opposer, Denise sauta légèrement à terre, arracha le bâillon qui l'étouffait et prit la fuite. Elle n'avait pas fait cinquante pas que le Gascon et ses deux hommes se précipitèrent sur ses traces. La jeune fille les vit accourir, et essaya de les gagner de vitesse, mais elle était hors d'haleine et à moitié suffoquée par le bâillon dont elle venait de se débarrasser. Elle s'aperçut que ses ennemis étaient sur le point de l'atteindre.

— Au secours ! cria-t-elle de toutes ses forces, au secours !

Le quai était silencieux et désert. En vain Denise jeta autour d'elle un regard désespéré, elle ne vit personne, mais elle entendit résonner à ses oreilles les pas de ceux qui la poursuivaient. Elle était arrivée sur le pont Marie. Elle reprit sa course folle, mais sentit que ses forces allaient l'abandonner. Une fois au milieu du pont, elle se retourna pour voir quelle distance la séparait du chevalier et de son acolyte. Ils n'étaient plus qu'à cinq ou six pas. Déjà ils étendaient la main sur elle pour la saisir.

La jeune fille, sous l'empire d'une terreur soudaine, rassembla son courage, escada le parapet du pont, et s'élança dans le vide. Au moment où le Gascon et ses complices atteignaient l'endroit où elle s'était précipitée, le bruit d'un corps tombant dans la Seine parvint jusqu'à eux. Cependant, aux cris poussés par la jeune fille, quelques voisins étaient accourus et se dirigeaient de ce côté. A leur tête se trouvait un homme de taille élevée, richement vêtu, portant l'épée et paraissant appartenir à l'aristocratie.

— Venez ! cria-t-il. Sus à ces larrons d'honneur !

Il n'avait rien perdu des détails de l'accident survenu au carrosse, ni de la poursuite dont la jeune fille avait été l'objet. Il arriva presque en même temps que les ravisseurs sur le pont, vit Denise enjamber le parapet, et se débarrassa lestement de son habit et de sa veste, qu'il tendit à l'un des bourgeois qui le suivait.

— Assurez-vous de ces coquins, ordonna-t-il.

En entendant ces paroles, ceux qu'il désignait ainsi ne jugèrent pas prudent d'attendre plus longtemps.

— Sauvé qui peut ! cria le chevalier.

Et, prêchant d'exemple, il se mit à ouvrir démesurément le compas de ses longues

jambes maigres. La rapidité avec laquelle il s'enfuit prouva qu'il serait bientôt à l'abri de toute atteinte. En effet, il disparut vivement dans l'épaisseur des ténèbres qui enveloppaient l'île Saint-Louis. Ses deux complices l'avaient imité, et, quoiqu'ils fussent moins ingambes, échappèrent rapidement au sort qui leur aurait été réservé s'ils s'étaient laissé prendre. D'ailleurs, les bourgeois s'intéressaient beaucoup plus au drame qui s'agitait sous leurs yeux.

En effet, le gentilhomme s'était jeté à l'eau pour tenter de sauver la jeune fille. Quelques curieux zélés étaient descendus sur les rives du fleuve, et encourageaient de la voix le hardi nageur ; les autres, nonchalamment appuyés sur le garde-fou du pont, assistaient froidement à cette lutte de la vie contre la mort, dont le hasard leur procurait les émotions. Ce qui augmentait encore l'horreur de ce drame lugubre, c'était l'obscurité complète qui l'enveloppait. Au milieu du silence religieux qui s'était établi, on entendait distinctement le bruit que faisait l'inconnu, qui plongeait dans le fleuve pour lui disputer sa proie. De temps à autre, on apercevait vaguement le sillage que son bras musculeux traçait dans les flots bouillonnants. Tout à coup sa voix perça le calme de la nuit, voix entrecoupée qui semblait n'avoir rien d'humain et sortir des profondeurs d'un abîme.

—Par ici ! cria-t-il ; je la tiens !

En un clin d'œil, les quelques bourgeois qui étaient restés sur le pont allèrent rejoindre sur la berge ceux qui les y avaient devancés. Ce fut tout à coup un empressement indicible. On aurait juré que chacun voulait prendre sa part du sauvetage, maintenant qu'il était terminé. Emporté par le courant, chargé de son précieux fardeau, l'inconnu nageait vigoureusement vers le rivage ; mais il ne réussit à l'atteindre que deux ou trois cents pas plus loin. Cinquante mains se tendirent vers lui pour l'aider à sortir du fleuve. Il se dressa, reprit haleine un instant, et, chargeant sur ses deux bras le corps inanimé de la jeune fille, il remonta sur le quai. Là, il s'orienta, et apercevait devant lui un hôtel dont le premier étage était éclairé, il se dirigea rapidement de ce côté.

—Eh ! monseigneur, vous oubliez vos habits, cria l'honnête bourgeois auquel il les avait confiés.

—Suis-moi et apporte-les, répondit-il brièvement.

En même temps, il souleva le marteau de la porte cochère ; mais, avant même qu'il l'eût laissé retomber, la porte s'ouvrait devant lui. La marquise de Marle, dont l'attention avait été attirée par les cris qu'elle avait confusément entendus, avait envoyé son laquais aux informations. Celui-ci avait tout vu et était rentré à l'hôtel.

—C'est une jeune fille qui vient de se jeter à l'eau, dit-il. Un homme s'est précipité à son secours, il la ramène.

—Vite ! ordonna la marquise, bassinez un lit, faites chauffer du linge.

Elle était descendue et venait mettre son hôtel à la disposition de la jeune fille et de son sauveur, quand celui-ci se présenta, portant le corps inerte de la pauvre enfant.

—Denise ! s'écria la marquise qui reconnut aussitôt la fille de Mme Darcy. Est-elle donc morte ?

## XIX — PAR QUI DENISE AVAIT ÉTÉ SAUVÉE

La stupéfaction de la marquise ne saurait se décrire. Elle fut si bouleversée en présence de ce cadavre, qu'elle ne jeta même pas les yeux sur celui qui l'apportait. Cependant, elle lui servit de guide et le conduisit dans la chambre qu'elle avait fait préparer. L'inconnu déposa Denise sur le lit et se retira. Alors seulement la marquise songea que cet homme avait peut-être besoin lui-même de secours. Elle sortit sur ses pas et l'arrêta au moment où il allait quitter l'hôtel.

—Pardon, monsieur, dit-elle rapidement, mais je ne souffrirai pas que vous sortiez de chez moi en cet état.

—Je vous remercie de votre sollicitude, madame ; mais je n'ai besoin de rien, je vous assure.

—Comment ! vous êtes ruisselant, monsieur. Il est impossible qu'en plein mois de mars je vous laisse partir ainsi, et vous exposer au froid de la nuit.

—Je vous proteste, madame...

—Rien, je n'écoute rien ! l'interrompit vivement la jeune femme. Vous ne me ferez pas l'injure de me refuser, ne fût ce que pour une heure, l'hospitalité que je vous offre.

—Vous insistez avec tant de grâce, madame, qu'il serait malhonnête à moi de ne pas accepter. Je vous prierai donc de me prêter un de vos laquais, afin que je l'envoie prévenir mon valet de chambre qu'il m'apporte des vêtements de rechange.

—Mon domestique va venir, monsieur ; mais en attendant, ayez la bonté de me suivre.

L'inconnu s'inclina respectueusement. La marquise, qui avait pris les devants, ne vit pas la lueur passagère qui brilla dans les yeux du gentilhomme. Elle monta au premier étage, ouvrit une porte et entra. Puis s'effaçant gracieusement :

—Venez, monsieur, dit-elle.

L'inconnu pénétra dans le boudoir et aperçut un gentilhomme qui se leva en l'apercevant, et le salua d'une légère inclinaison de tête. La jeune femme s'avança, et, montrant de la main ce gentilhomme, elle le présenta à l'inconnu :

—M. le comte de Horn, un de mes amis, dit-elle.

Alors, elle se tourna vers l'inconnu qu'elle désigna d'un geste semblable pour le présenter à son tour.

—Monsieur ?... fit-elle en l'interrogeant de la voix et du regard.

—Le vicomte Robert de Rancey, répondit l'inconnu, qui rendit au comte le salut sommaire qu'il en avait reçu.

—Que se passe-t-il donc ? demanda celui-ci d'un ton de suprême indifférence.

—Je ne le connais pas encore, répondit la jeune femme ; mais j'espère que, tout à l'heure, M. de Rancey voudra bien nous donner quelques détails. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce courageux gentilhomme vient de sauver une jeune fille qui s'était jetée à l'eau.

—Vraiment ? fit le comte avec la même nonchalance.

—Oui, mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette enfant est la fille de ma sœur.

—Ah ! s'écria le comte qui devint pâle et maîtrisa difficilement l'émotion qu'il ressentait.

—Permettez-moi donc, messieurs, de vous laisser ensemble un instant pour aller s'informer de cette chère Denise.

—C'est elle ! murmura le comte qui se prit à tousser bruyamment et qui porta son couchoir à ses lèvres pour cacher son trouble.

La marquise sortit aussitôt et ne remarqua ni la pâleur ni l'embarras du comte. Quant à M. de Rancey, il avait cessé de deviser avec le jeune gentilhomme. Ses regards sérieux, sévères, presque haineux, semblaient vouloir fouiller dans le cœur et l'esprit de celui en face de qui le hasard l'avait jeté. Il saisit au passage les impressions qui s'étaient effritées sur la figure du comte, mais ne sourcilla pas. Lorsque la marquise eut disparu, il reprit son sourire aimable, s'approcha du feu et ne put réprimer un frisson nerveux.

—Vous avez froid ? demanda le comte ?

—Un peu, répondit M. de Rancey.

Au même instant parut le laquais de la marquise.

—Courez rue Saint-Antoine, numéro 17, dit le vicomte au laquais, et priez mon valet de chambre de m'apporter ceans de quoi m'habiller de la tête aux pieds. Le laquais s'inclina et sortit. Les deux gentilhommes restèrent seuls. Pour se donner une contenance, M. de Rancey se tournait et se retournait devant le feu. Le comte avait repris sur son fauteuil sa pose nonchalante. Dix minutes s'écoulèrent sans qu'ils échangeassent une parole. Tous les deux, ils se considéraient à la dérobée avec une défiance instinctive. Enfin, la marquise revint.

—Ce n'est rien, dit elle. Grâce aux frictions énergiques et aux soins de mes femmes, Denise a repris connaissance. Elle a manifesté en m'apercevant une grande surprise, et m'a pris la main en pleurant à chaudes larmes. Elle a demandé sa mère que je viens d'envoyer chercher.

—Souffrez donc que je vous laisse, chère marquise, dit le comte, car je me fais un peu l'effet d'une cinquième roue à un carrosse.

—Comment ! se récria la jeune femme, n'êtes-vous pas désireux de savoir pourquoi cette pauvre enfant s'est jetée à l'eau ? Monsieur de Rancey voudrait-il bien nous le dire ?

—Je ne vous apprendrai pas grand'chose, madame, répondit le vicomte. D'après ce que j'ai vu, on enlevait cette jeune fille en carrosse, quand un des chevaux s'est

abattu. Elle a profité de ce moment de désordre pour s'enfuir. Ses ravisseurs se sont mis à sa poursuite ; ils allaient l'atteindre, quand, pour leur échapper plus sûrement, elle s'est précipitée dans la Seine.

— Vous étiez donc là ! demanda vivement la marquise.

— Je passais, madame, et, comme je volais au secours de cette jeune fille, j'ai aperçu sur le quai un de mes amis, dont j'ai réclamé l'assistance ; mais je ne sais ce qu'il est devenu, car je ne l'ai pas revu.

— Y a-t-il indiscretion à vous demander son nom ?

— Aucune, madame ; c'est le comte André de Marle.

— Ah ! et vous dites qu'il se trouvait sur le quai ?

— Oui, madame, et même, mais ce doit être une erreur, j'ai cru comprendre qu'il ne se souciait pas d'être reconnu, puisqu'il n'a pas répondu à mon appel.

— Voyez-vous quelquefois le comte de Marle ?

— Souvent, madame ; nos terres se touchent.

— Et depuis qu'il est à Paris, le voyez-vous aussi ?

— Plus rarement, madame.

— Savez-vous pourquoi il est venu ?

— Il me l'a dit, mais je ne crois pas que cela puisse vous intéresser beaucoup.

— Plus que vous ne le pensez peut être, monsieur de Rancey.

— Alors je puis vous le répéter, car le comte n'a pas exigé de moi le secret. Le marquis son oncle est mort, paraît-il, et a laissé sa fortune à sa veuve, à la condition qu'elle ne se remarierait pas. Si elle désobéissait à cette volonté expresse, cette fortune reviendrait directement au comte de Marle. Or, comme on lui a dit que la marquise était fort belle, il s'est mis en tête de l'épouser, et d'annuler de cette façon la clause prohibitive de son oncle, tout en faisant rentrer dans la famille les biens qui en sont sortis.

— Et le comte a-t-il vu la marquise ?

— Oui, madame. Il paraît même qu'on ne lui a pas menti, car il m'a affirmé que cette femme était réellement fort belle.

— Est-il reçu chez elle ?

— Je ne le crois pas.

— Et moi je vous le certifie, reprit la jeune femme.

— Vous connaissez donc la marquise, madame ?

— Je la connais si bien, que je suis la marquise elle-même.

— Oh ! pardon, s'écria M. de Rancey confus, en mettant un genou en terre ; je ne savais pas...

— Ne vous repentez de rien, monsieur. Seulement, si vous voyez le comte, dites-lui que je l'attends de pied ferme.

— Je n'y manquerai pas d'une syllabe, madame la marquise.

En ce moment on frappa à la porte. C'était le laquais de la jeune femme, qui venait annoncer au vicomte que son valet de chambre lui apportait d'autres vêtements.

— Conduisez M. de Rancey dans la chambre qu'on lui a préparée, ordonna la marquise.

Le gentilhomme salua et disparut. La jeune femme demeura pensive. Pendant cette conversation rapide, elle avait examiné avec soin le sauveur de Denise, et, sous ses habits mouillés, sous la chemise de fine batiste que l'eau plaquait sur la torse du vicomte, elle avait admiré une grande force musculaire, jointes à une rare élégance de formes. Elle avait lu une énergie peu commune sur cette tête virile, encadrée de longs cheveux bouclés.

— Il est fort bien ce gentilhomme, dit-elle à haute voix en s'adressant au comte.

— Oui, répondit-il négligemment, il n'est pas mal.

— Le connaissez-vous ?

— Pas le moins du monde.

— Alors je ne saurais trop vous engager à vous lier avec lui.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est certainement un grand cœur.

— Peuh ! fit dédaigneusement le comte.

— Croyez-vous donc qu'il y ait beaucoup d'hommes capables de se dévouer ainsi pour un de leurs semblables ?

— Je ne dis pas cela... assurément... mais l'occasion...

—On dirait que vous cherchez à dissimuler son mérite ?

—A Dieu ne plaise ! Admettons que ce soit un héros et n'en parlons plus, fit le comte d'une voix aigre.

La jeune femme allait répliquer, quand on vint la prévenir que la mère de Denise venait d'arriver.

—Attendez-moi, dit elle ; je vous apporterai, je l'espère, le fin mot de cet incroyable événement.

Le comte, demeuré seul, frappa du pied avec colère.

—Les maladroits ! murmura t il, dans quel embarras ils me mettent ! Allons, il faut essayer d'audace.

Mais, à présent qu'il n'avait plus besoin de composer son visage, il était soucieux et abattu. Tout semblait se conjurer contre lui. Denise allait évidemment parler et le compromettre auprès de la marquise. Et puis, quel était ce vicomte de Rancey ? Et le comte de Marle ? Il importait peu au gentilhomme qu'ils voulussent ou non épouser la marquise, mais ce qui lui importait davantage, c'était de ne pas être démasqué avant d'avoir tiré de la jolie veuve tout ce qu'il pouvait en tirer. La marquise était descendue auprès de Denise. Sa mère était à son chevet. Elle ignoait encore ce qui venait de se passer ; mais la pâleur de Denise, ses cheveux humides lui faisait pressentir quelque terrible catastrophe. Le premier mot de la jeune fille fut pour son sauveur. Elle informa de lui, voulut connaître son nom, et, apprenant qu'il était encore dans l'hôtel, le manda qu'on le priât de descendre auprès d'elle.

Le vicomte de Rancey venait précisément d'achever sa toilette, lorsque le domestique lui fit part du désir manifesté par la jeune fille. Il s'y rendit aussitôt. Quand il entra dans la chambre, la marquise s'étonna de la transformation qu'il avait subie. Correct, élégant, mis avec un goût exquis, le gentilhomme s'avancait modestement, presque comme un coupable, au-devant des remerciements qui l'attendaient.

—Monsieur, lui dit Denise avec chaleur, je suis vraiment confuse de la peine que vous m'avez donnée, et je ne sais en quels termes vous exprimer toute ma reconnaissance...

—Il suffit, ma chère enfant, l'arrêta le gentilhomme. Je ne regretterai jamais d'être dévoué pour une fille capable de sacrifier sa vie à son honneur. Elles ne sont pas si communes aujourd'hui qu'on ne les encourage et qu'on ne les honore.

En même temps, il salua et se dirigea vers la porte.

—Un mot encore, monsieur de Rancey, dit la marquise. Il ne faut pas se révolter contre les décrets de la Providence. Elle vous a conduit chez moi, je souhaite qu'elle vous y ramène.

—Il suffit pour cela, madame, que ma présence ne vous soit pas importune...

—Un homme comme vous, vicomte, sera toujours le bienvenu.

—Je vous rends grâce, madame la marquise, et j'ose espérer que vous me permettrez, sachant à présent qui vous êtes, de plaider la cause de mon ami, le comte de Marle, et de vous le présenter...

—Tout excepté cela, répliqua vivement la jeune femme.

—Le comte joue réellement de malheur, madame. Je le comprends maintenant et que jamais, répondit galamment le gentilhomme.

Il déposa sur la main de la marquise un baiser respectueux et prit congé.

—Ah ! le brave homme ! s'écria Thérèse enthousiasmée. Je l'aurais volontiers embrassé si j'avais osé. Mais qu'a-t il donc fait ? qu'est il arrivé, poursuivit-elle en interrogeant sa fille.

—Voyons, fit la marquise, est-il vrai, ma chère Denise, qu'on ait tenté de vous enlever ?

—C'est vrai, répondit la jeune fille.

—Savez-vous qui ?

—Je le sais.

—Son nom ! s'écria impétueusement Thérèse.

—Ne le devinez-vous pas, mère ? fit Denise sur un ton de reproche.

—Que dis-tu ? Est-ce que ce serait...

Elle n'osa pas achever ; mais voyant que sa fille baissait affirmativement la tête :

—Le comte ! rugit-elle. Il a eu l'audace...

—Quel comte ? demanda la marquise interdite.

—M. de Horn, poursuivit Thérèse. Et moi qui le croyais si parfait gentilhomme, et que je recevais si bien... Ah ! mais il me le payera... je lui ferai voir qui je suis...

Tout à coup elle s'arrêta et s'élança pour soutenir la marquise, dont les yeux voilés et la pâleur subite la frappèrent. Il était temps. La jeune femme chancelait. Elle serait tombée à la renverse sans ce secours opportun.

—M. de Horn !... répéta-t-elle d'une voix éteinte.

Tout à coup, elle se redressa.

—Non, c'est impossible ! fit-elle avec force. Ce n'est pas lui...

—Je le jure sur mon salut ! protesta Denise.

Alors elle raconta le piège qu'on lui avait tendu, comment elle y avait échappé. Thérèse frémissait d'indignation. Malgré tout, la marquise, accablée, refusait de croire à semblable monstruosité.

—Eh bien ! dit-elle résolument, je veux le confondre devant vous ; car il est cet hypocrite. Et pendant qu'il accomplissait contre vous cette violence, il me tenait à moi des propos... Oh ! si cela est vrai, c'est infâme !

—Vous en doutez, madame ? fit Thérèse avec pitié en lui prenant la main. Avez-vous deviné, vous l'aimez...

—Un tel misérable ! s'écria la marquise avec horreur. Jamais !

Et, de ses deux mains, elle se voila le visage.

—Remettez-vous, poursuivit Mme Darcy avec bonté. Peut-être, en effet, Denise s'est-elle trompée...

—Moi !... se défendit la jeune fille.

Thérèse lui lança un regard d'intelligence et lui montra la marquise haletante et moitié évanouie.

## XX — LES RESSOURCES D'UN HYPOCRITE

La chambre où se trouvait Denise était située au rez-de-chaussée, dans l'aile latérale du bâtiment qui s'éclairait sur la cour de l'hôtel. La marquise en sortit très agitée, le cœur gravit, avec une rapidité fiévreuse, les marches de l'escalier conduisant au premier étage. Arrivée sur le palier, au moment où elle allait ouvrir la porte du boudoir, elle s'arrêta et porta la main à son cœur, comme pour en étouffer les battements. Ce qu'elle venait d'apprendre l'avait bouleversée et indignée, au point qu'elle n'avait pas eu la force de cacher, aux yeux de Thérèse, les sentiments dont elle était animée. Mais, au présent, elle hésitait à confondre le coupable. Elle leva les yeux au ciel en une muette prière pour lui demander du courage et entra.

Le comte était paresseusement étendu au coin du feu. En apercevant la jeune femme, en voyant son visage troublé, en lisant dans ses regards le courroux qui les avait fait briller, il devina que Denise avait parlé. Néanmoins il se leva, dessina son habituel gracieux sourire et voulut prendre la main de la marquise, mais que celle-ci retira vivement d'un air de dignité blessée.

—Qu'avez-vous donc, grand Dieu ! fit-il doucement. Vous voilà tout émue.

—Ne savez-vous pas pourquoi, monsieur le comte ? demanda-t-elle, les dents serrées.

—Pas encore, marquise. De quoi m'accuse-t-on ?

—Vous comprenez donc qu'on vous accuse, monsieur de Horn ?

—Comme c'est difficile à deviner ! fit le gentilhomme d'un ton léger. Vous quittez il y a un quart d'heure, heureuse et souriante ; je voulais partir, vous me retenez et voilà que je vous vois revenir le front sombre, la lèvre crispée, me foudroyant du regard.

—Trêve d'hypocrisie ! l'interrompit la jeune femme d'une voix vibrante. Celle que vous accusez ne saurait être soupçonnée, car pour vous échapper elle a failli mourir.

—Pour m'échapper ? interrogea le gentilhomme avec une feinte ignorance. Devez-vous parler ?

—De Denise, vous le savez bien, vous qui, depuis quelques jours, avez été si pressé auprès d'elle.

—Je ne me suis montré envers cette petite que tout juste ce qu'un galant homme est auprès d'une jolie fille. Est-ce que, par hasard, elle en profiterait pour me mentir sur le dos cette histoire d'enlèvement dont M. de Rancey nous a touché quelques mots ?

—Certainement. Elle l'affirme avec une sincérité...

—Oh ! c'est trop fort ! ricana le comte. En vérité, c'est à mourir de rire.

—Comment ! vous osez nier...

—Energiquement, reprit le gentilhomme toujours souriant. Ces grisettes ont une imagination... c'est admirable ! Mais sur quelle base fonde-t-elle cette accusation ?

—Elle prétend avoir parfaitement reconnu la voix et l'accent de votre inséparable, chevalier d'Espignac..

—Que dites-vous ? fit le comte qui se frappa le front comme s'il avait été subitement illuminé. Le chevalier ? Ah ! Je comprends à présent pourquoi ce drôle m'emmène tous les jours chez la lingère.

A ces mots, il se prit à rire de si bon cœur que la marquise perdit contenance...

—Expliquez-vous, monsieur, dit-elle, car votre hilarité est d'une inconvenance...

—Vous avez raison, madame, mais je vous jure qu'à ma place vous feriez comme moi. Vous sentez bien que je ne puis prendre au sérieux ce diable de Gascon, ni lui demander raison de se servir de moi comme bouclier.

—Prétendriez-vous donc que le chevalier aurait enlevé pour son compte la fille de la lingère ?

—Parbleu ! cela saute aux yeux. Croyez-vous, si j'avais fait enlever Denise, que j'aurais resté tranquillement ici pendant toute la soirée ?

—Pourquoi non ? L'heure n'est pas si avancée...

—Je vois que je ne vous ai pas encore persuadée, repartit le comte. Mais que voulez-vous si je vous prouvais que, loin de songer à cette enfant, je reçois ce soir plus de mes amis ?

—Chez vous ? interrogea la marquise ébranlée.

—Oui, chez moi. Admettez-vous que l'on puisse amener dans mon appartement, plein Paris, et par violence, une jeune fille qui n'y viendrait pas de son plein gré ?

—En effet, ce serait assez difficile...

—Remarquez, en outre, que le carrosse n'en prenait pas le chemin, puisqu'il se dirigeait vers la Bastille.

—C'est vrai, fit la jeune femme étonnée. Et vous m'assurez que ce soir vous avez rendez-vous chez vous ?

—Sur mon honneur de gentilhomme, je vous le jure ! dit impudemment le comte. Reste, il vous est facile de vous en assurer. Désirez-vous que, sous un prétexte quelconque, j'envoie chez moi un de vos laquais ? Vous l'interrogerez à son retour et vous saurez...

—Fi ! s'écria la marquise. Invoquer le témoignage d'un de mes domestiques ? Je ne crois, comte ; mais c'est égal, je doute encore, car vos assiduités chez Mme Darcy...

—Voilà qui milite en faveur de l'habileté du chevalier, repartit le comte visiblement soulagé.

—Comment cela ?

—Vous souvient-il de ce certain soir où le Gascon s'est présenté ici en si piteux état ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! c'est ce soir-là qu'il a rencontré Denise pour la première fois, c'est le lendemain qu'il m'y a conduit. Je ne m'expliquais pas alors quel était son but, mais je comprends aujourd'hui qu'il a fort adroitement tiré parti de mon amitié, de mon rang, de ma fortune, puisque je suis assez malheureux pour que vous doutiez de moi.

En disant ces mots, le gentilhomme feignit d'essuyer une larme. La marquise n'y eut rien à répondre.

—Non, je vous crois, j'ai besoin de vous croire, dit-elle en lui tendant la main.

—Oh ! merci, chère âme ! s'écria le comte en se jetant à ses genoux et en embrassant avec effusion la main qu'on lui abandonnait.

Thérèse ne s'était pas trompée en disant que la pauvre femme ne connaîtrait pas le comte.

—Maintenant, dit le gentilhomme, souffrez que je me retire. Je ne suis resté que quelques instants auprès de vous. Je ne le regrette pas, assurément, mais je me dois à mes invités.

—C'est juste, approuva la marquise. Allez, comte ; cette fois je ne vous retiens plus.

Il se leva triomphant, envoya un baiser à la jeune femme et disparut. Le lendemain de la porte cochère, en se refermant, annonça qu'il avait quitté l'hôtel.

—Ouf ! murmura-t-il en respirant l'air du dehors, cela n'a pas été sans peine ! Ah ! maintenant je pourrai jeter le masque et rencontrer la fortune !

Il avait regagné son appartement où il savait bien ne devoir trouver personne quand son valet de chambre lui annonça que le chevalier d'Espignac venait d'arriver et l'attendait. Il ouvrit la porte de son boudoir et marcha droit au Gascon.

—Maudit maladroit ! s'écria-t-il en lui secouant le bras avec force, est-ce ainsi que tu exécutes mes ordres ?

—Eh ! ce n'est pas ma faute ! s'excusa d'Espignac.

—Je le sais bien ; mais ne pouvais-tu mieux prendre tes précautions ?

—Comment ! vous le savez ? fit le chevalier stupéfait.

—Sans doute, répondit le comte qui lui raconta les événements dont l'hôtel de marquise avait été témoin.

—Allons, nous sommes perdus ! soupira le Gascon.

—Heureusement que j'ai pu réparer tes bévues et te faire les honneurs de cet événement, dit le gentilhomme.

—A moi ? sourit d'Espignac en se rengorgeant.

—Parbleu ! ne fallait-il pas qu'il y eût un coupable ?

—Vous avez raison, mon cher ami. Ainsi...

—Ainsi, du côté de la marquise, tout est sauvé, fit le comte avec complaisance.

—Tant mieux, répliqua le Gascon, car du côté de Denise tout est perdu.

—Que veux-tu dire ?

—Voilà ce que je venais vous apprendre. Le petit Urbain est de retour depuis une heure. Il vient de venir chez moi...

—Eh ! que m'importe ?

—Prenez garde, mon cher. Ce garçon là est terrible.

Le comte sourit dédaigneusement.

—Vous ne me croyez pas ? demanda d'Espignac. Si je vous disais cependant qu'en revenant à Paris avec mon oncle, il a été attaqué par sept coquins...

—Sept ? cria le gentilhomme dont le sourire railleur se figea sur les lèvres.

—Ni plus ni moins, c'est lui qui me l'a conté.

—Et qu'en a-t-il fait ?

—Il en a tué ou blessé quatre, et a laissé les trois autres sur la route, stupéfaits de son audace.

—Il était donc armé ?

—Dame ! quand on emporte six cent mille livres dans sa voiture, vous voyez que ce n'est pas une trop mauvaise précaution, car sans cela...

—Ah çà ! tu es fou ? demanda le comte qui pâlisait à vue d'œil. Tu parles six cent mille...

—Ma foi ! c'est le petit qui m'en a dit. Vous comprenez bien que l'oncle va doter Denise et la marier à son neveu. Il ne peut pas lui refuser ça après le service que le céroubin lui a rendu.

—Peut-être, l'interrompit le gentilhomme.

—Comment ! fit le chevalier, n'est-ce pas tout naturel ?

—Pas tant que tu le penses, reprit le comte ; car, en vérité, je crois que je serais éperdument amoureux de cette petite, et je ne répondrais pas que demain je n'irais chez sa mère lui avouer franchement que c'est bien moi qui ai tenté d'enlever Denise et lui offrir la réparation qu'elle exigera.

—Mais elle voudra que vous épousiez sa fille.

—C'est bien possible.

—Et vous l'épouserez ?

—Je me sens capable de faire cette folie. Et alors persistes-tu à croire qu'on sera une obscure grisette à un gentilhomme comme moi ?

—Cé n'est pas probable, en effet, répondit le Gascon qui se demandait si le comte parlait sérieusement.

—Oui, murmurait le gentilhomme, plus j'y songe, et plus je suis d'avis qu'il faut faire une fin... Eh bien ! du moins, je ferai une fin selon mon cœur.

—Je comprends ce qui vous tente, hasarda le chevalier, c'est les écus de l'oncle.

—Tu te trompes, mon cher. Je suis de force à épouser Denise sans dot, et à refuser même celle qu'on voudrait lui donner. Ah ! tu ne sais pas ce que c'est que l'amour, toi !

Le Gascon interrogeait du regard le gentilhomme. Son visage épanoui, l'appare

acécité dont ses traits étaient empreints, l'onctuosité avec laquelle il avait prononcé cette dernière phrase, ne parvenaient pas à convaincre le chevalier. Il s'en alla com-  
têtement dérouter.

## XXI — QUI COMBLE LES VŒUX DE LA VEUVE SALPÊTRE.

Le lendemain matin, Thérèse et sa fille, après avoir chaleureusement remercié la marquise des soins qu'elles en avaient reçus, prirent congé d'elle et regagnèrent leur domicile. Denise était tout à fait remise de l'accident auquel elle avait failli succomber. L'oncle François et Urbain étaient toujours là. Ils n'avaient échangé que quelques mots depuis la veille. Tout d'abord, la veuve Salpêtre n'aperçut que son filleul. Elle ouvrit les bras et l'embrassa avec effusion.

— Enfin ! soupira-t-elle, te voilà de retour !

Elle avait prononcé ces quelques mots avec une satisfaction réelle. Quoiqu'elle eût qu'une confiance médiocre dans le courage du jeune clerc, elle se sentait plus forte depuis qu'il était là. A son tour, Denise se jeta dans les bras d'Urbain. La pauvre enfant était si heureuse, que, songeant aux dangers qu'elle avait courus, elle ne put contenir ses larmes à l'idée qu'un abîme aurait pu la séparer à jamais de celui qu'elle aimait. Le jeune clerc ne s'expliquait pas trop l'émotion de sa cousine, bien qu'il fut très ému lui-même. Il est vrai qu'en la voyant revenir avec sa mère, il s'était complètement rassuré. Pendant ce temps, François était silencieusement demeuré à l'écart. Enfin Thérèse l'aperçut, s'approcha de lui, et le regarda avec une attention soutenue. Elle se souvient que le meunier avait considérablement changé.

— Oh ! c'est singulier ! fit-elle sans le quitter des yeux. Est ce que je rêve... Cette ressemblance...

François souriait cette fois d'un sourire réjoui.

— Mais parlez donc ! reprit la veuve Salpêtre en frappant du pied. Qui êtes-vous ?

— Décidément, dit le meunier, personne ne me reconnaîtra si je ne me nomme pas.

— François ! mon frère ! c'est toi ! s'écria la lingère.

— A la bonne heure ! fit gaiement le paysan. Tu ne m'as pas tout à fait oublié,

Il la prit dans ses bras et déposa sur ses joues deux gros baisers retentissants.

— Et ma nièce ? Et Denise ? dit-il ensuite.

La jeune fille, un instant indécise, s'élança vers lui, pressée doucement par Urbain.

— C'est votre oncle, lui glissa-t-il à l'oreille.

— Est-elle grande ! est-elle belle ! murmurait François qui lui avait pris les deux mains et ne se lassait pas de l'admirer.

— Ah ça ! dit Thérèse, comment se fait-il que je te trouve ici, frère ? Depuis quand es-tu à Paris ?

— Depuis hier soir.

— Qu'est ce que cela signifie ?

— Je te conterai cela. Pour le moment soyons tout à la joie de nous revoir... Tu ne viens habiter Paris ?

— Tu renonces donc aux affaires ?

— Oui. Les affaires m'ont trop maltraité ; je ne veux plus m'en occuper.

— Et... ce qu'on m'a dit est-il vrai ? demanda Thérèse.

— Quoi donc ?

— Que tu avais fait fortune, que tu étais riche ?

— Oh ! dit François en baissant les yeux, des cancons de province... J'ai quelque chose sans doute, mais... ce n'est guère...

En disant ces mots, il jetait sur Urbain un regard suppliant. Celui-ci, tout à la fois de revoir sa cousine, n'entendait pas ou faisait semblant de ne pas entendre. François se hâta de détourner la conversation.

— Mais vous, interrogea-t-il, d'où venez-vous toutes deux ? Savez-vous que nous vous attendons toute la nuit ?

— Ah ! oui, répondit Thérèse d'un ton dégagé. La marquise de Marle, une de mes parentes, a eu besoin de nous hier soir pour lui confectionner une robe de bal, et... comme nous n'avons terminé cette besogne qu'à une heure assez avancée, elle a exigé que nous couchions chez elle.

—C'est tout simple, reprit François. Que nous disait donc hier soir cet imbécil ?

—Quel imbécile ? demanda la lingère.

—Un horrible vieux qui gardait le magasin en votre absence.

—Ah ! Bredouillard... balbutia Thérèse.

—C'est cela. Eh bien ! il nous disait que Denise était indisposée et t'avait fait appeler.

—Il ne sait ce qu'il dit, ou plutôt le domestique qui est venu me chercher de la part de la marquise s'était mal expliqué, car Denise ne s'est jamais mieux portée. Regarde la plutôt.

—En effet, dit l'oncle François, elle est rouge comme une pomme d'api.

Denise était plus que rouge, elle était pourpre. Cependant elle sut gré à sa mère du mensonge qu'elle avait forgé.

—Maintenant, reprit Thérèse, nous allons déjeuner ; Urbain ira ensuite chez maître Duchemin ; toi François, tu resteras avec nous et nous causerons.

Denise fut enchantée de trouver un prétexte pour se retirer. Elle passa dans la première-boutique, dressa le couvert et l'on se mit à table. Quand le déjeuner fut terminé, Urbain se rendit à son étude, et les deux femmes restèrent seules avec l'oncle François. La conversation roula d'abord sur les souvenirs du passé, qu'on exhuma l'un après l'autre avec des soupirs de regret. Thérèse fut sur le point de confesser à son frère le véritable motif qui l'avait retenue dehors pendant douze heures ; mais, comprenant combien elle avait été légère, et ne voulant pas s'attirer des reproches mérités, elle garda le silence. Quant à François, il allait aborder la grande question, ainsi qu'il l'avait promis à Urbain, lorsque tout à coup la porte du magasin s'ouvrit. Thérèse et Denise tressaillèrent et devinrent pâles. C'était le comte de Horn qui s'avançait.

—Vous ici, monsieur ! fit la veuve Salpêtre d'un ton courroucé. Je ne vous aurais pas cru cette audace.

—De grâce, madame, permettez-moi de parler.

—Laissez-nous, ma fille, ordonna Thérèse avec dignité.

Denise passa dans la pièce voisine, sans répondre au profond salut que lui adressait le gentilhomme. François le considérait d'un air étonné. Il remarqua que ce visiteur inattendu était mis avec recherche, mais que sa sœur et sa nièce ne le recevaient pas avec tout le respect qui lui semblait dû.

—Madame, commença le comte, je ne viens point ici avec les intentions blessantes que vous me supposez. Il n'y a dans ma démarche aucune forfanterie, mais seulement le désir sincère de réparer la faute grave que j'ai commise.

Il fit une pause. Du coin de l'œil, il observa le personnage inconnu qui se trouvait là.

—Cela doit être l'oncle, pensa-t-il. Je ne pouvais pas mieux tomber. Je ferai d'une pierre deux coups.

La veuve Salpêtre parut visiblement surprise de l'attitude du gentilhomme.

—Il est vrai, madame, reprit-il, que je suis grandement coupable. L'amour que j'éprouvais pour votre fille m'a fait perdre la raison. Si Denise se fut montrée plus humaine, je n'aurais pas cédé à la violence de ma passion. Ses rigueurs, sa cruauté m'ont poussé à cet enlèvement dont je l'ai rendue victime hier soir...

—Un enlèvement ? Denise ?... Que veut dire ceci ? demanda François qui se leva brusquement.

—Pardon, monsieur, dit fièrement le gentilhomme, à quel titre m'interrogez-vous ?

—Je suis le frère de Mme Darcy, l'oncle de Denise, et j'ai bien le droit, je pense.

—Excusez-moi, monsieur, répondit le comte. Je n'avais pas l'honneur de vous connaître ; mais je suis heureux que vous soyez témoin de la réparation que je viens d'offrir.

—Un mot encore, demanda François. Denise a donc été enlevée par vous hier soir ?

—Vous ne le saviez pas ?

—Non, dit François en fronçant ses épais sourcils. On me l'avait caché. Mais maintenant m'explique à présent, ajouta-t-il avec amertume, pourquoi je l'attendais en vain...

—Oh ! ne vous égarez pas, monsieur, se récria le gentilhomme, cette tentative n'a eu aucune suite. Denise est sortie pure du piège que je lui tendais.

—Il importe peu, monsieur, répliqua sévèrement François. Le mal n'en est pas moins fait et la réputation de ma nièce...

—Je l'ai si bien compris, poursuit le comte, que j'ai résolu de réparer mes torts.

—Mais le seul moyen honnête de réhabiliter Denise serait de l'épouser...

—Aussi moi, Charles-Louis Raoul, comte de Horn, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Denise Darcy.

—Vous ! s'écrièrent à la fois Thérèse et François stupéfaits.

—Moi, répéta le comte en s'inclinant.

La veuve Salpêtre demeura quelques instants foudroyée. Tout à coup, son visage •  
 yonna d'une joie ineffable.

—Ma fille comtesse ! murmura t-elle. Mon plus beau rêve réalisé ! Oh ! c'est trop  
 bonheur ;

Mais aussitôt son visage se rembrunit.

—Votre demande a lieu de m'étonner, reprit-elle froidement. Vos relations avec  
 le marquis de Marle...

—Sont de pure amitié ! je vous le jure ! répliqua le comte.

—Pourtant, le trouble qu'elle a laissé paraître hier, en apprenant que vous étiez  
 l'auteur de cet enlèvement...

—Est tout naturel, dit le gentilhomme qui avait réponse à tout, et réservait pour la  
 ses arguments les plus décisifs.

—Expliquez-vous, monsieur, fit Thérèse déjà plus qu'à moitié gagnée.

—Je connais depuis près de sept mois la marquise, dit le comte. Je confesse même  
 que des amis communs nous poussaient l'un vers l'autre. Malheureusement, si j'avais  
 pour elle beaucoup d'amitié, je ne ressentais aucun amour, je vous l'atteste. Cepen-  
 tant, peut être me serais-je décidé à l'épouser, bien que ce mariage lui fit perdre la for-  
 tune que lui a léguée son mari, si je n'avais pas rencontré Denise.

Thérèse et François l'écoutaient avidement.

—J'ai essayé, reprit le comte, de lutter contre cet amour naissant, mais je n'en ai  
 eu le courage. Vous comprenez dès lors qu'entre épouser la marquise ruinée que je  
 aime pas, ou Denise qui n'a rien, mais que j'adore, je ne saurais hésiter. Le nom ?  
 objectera-t-on. A cela, je répondrai que ce n'est pas l'homme qui porte le nom de la  
 femme, et que Denise fera une fort jolie comtesse. Quant à la fortune, je m'en soucie  
 peu, Dieu merci ! je suis assez riche de mes deniers personnels pour ne pas souhaiter  
 davantage. Et, maintenant que je me suis expliqué franchement, loyalement, j'attends  
 votre réponse.

Thérèse regarda son frère, comme pour solliciter son avis. François la rassura du  
 geste, se leva et salua gravement le gentilhomme.

—Monsieur le comte, dit-il, je reconnais dans vos paroles une noblesse et un désin-  
 teressement qui me touchent. Il est certain qu'à fortune, ou plutôt à pauvreté égale,  
 la marquise devait l'emporter sur ma nièce à tous les titres. Il faut que vous aimiez  
 sincèrement Denise pour lui faire le sacrifice de votre rang et d'une amitié comme celle  
 de la marquise.

—Ce n'est pas un sacrifice, monsieur, protesta le comte avec chaleur ; mon cœur  
 obéit, je lui obéis.

—Je le crois, répondit François. Mais pour user envers vous de toute ma franchise,  
 je vous cacherai pas que j'avais conçu pour Denise d'autres idées...

—Que dites-vous ! s'écria douloureusement le gentilhomme.

—Oui, reprit François, j'avais songé pour elle à un avenir moins brillant, mais plus  
 sûr peut-être. Sans la violence dont elle a été l'objet, j'aurais suivi ma pensée, et  
 qu'elle ne fût pas absolument d'accord avec celle de ma sœur, je crois que j'aurais  
 réussi à rallier Thérèse à mes idées. Malheureusement, la tentative dont Denise a été  
 victime exige une réparation que le mariage seul peut lui donner...

—Ah ! monsieur, fit le comte en portant la main à son cœur, je l'aimerai tant qu'elle  
 m'en pardonnera.

—Je le désire, continua François. Vous pouvez juger, d'après ce que je viens de  
 vous dire, que cette union n'est pas celle que nous aurions souhaitée. J'espère que  
 Denise fera comme nous et oubliera celui qu'elle avait choisi. Seulement, ajouta-t-il,  
 l'honnêteté exige que la position soit bien tranchée : Denise n'a pas de dot...

—Que m'importe ! fit le gentilhomme.

—Et ce que sa mère et moi lui laisserons... le plus tard possible, est si peu de  
 chose...

—Que je désire qu'il n'en soit même pas question, l'interrompit le comte.

—Alors, reprit François, si ma sœur donne son consentement...

—Oh ! je le donne des deux mains ! s'écria Mme Darcy. Quand on répare si noblement ses torts...

—Je n'ai pas fini, l'interrompit sévèrement son frère. Il faut que Denise consente également.

—Oh ! je saurai bien l'y contraindre, fit la lingère.

—Voilà ce que je ne veux pas, dit François.

—Ni moi, ajouta le comte. Il suffit que Mme Darcy et vous, monsieur, m'ayez accepté pour que je m'estime le plus honoré des hommes. Mais je n'ai pas achevé tout ce que j'avais à vous dire.

—Quoi donc encore ? demanda l'oncle François, dont le visage s'assombrit.

—Mon nom a dû vous apprendre que je n'appartiens pas à la noblesse française. Je suis d'une famille princière, originaire du Piémont. Vous sentez bien qu'en arrivant à Paris, où je n'étais pas connu, je n'ai pas manqué d'apporter tous les titres et parchemins constatant mon identité. Ces papiers, je voulais vous prier de les venir voir, afin que de part ni d'autre il n'y eût la moindre surprise.

—Très volontiers, accepta François à qui ce nouveau gendre plaisait beaucoup plus qu'Urbain depuis qu'il ne demandait pas de dot.

Le comte salua profondément, et sortit du magasin, donnant familièrement le bras au meunier, que cette condescendance flattait infiniment.

## XXII — L'AMOUR, L'AVARICE ET L'AMBITION

Quelques heures avant la démarche que le comte de Horn venait de faire, Laurent de Milhe s'était présenté chez lui.

—Déjà de retour ! fit le gentilhomme en l'apercevant.

—Oui, depuis cette nuit, après avoir manqué le plus beau coup de filet qui se soit jamais présenté, répondit Laurent avec humeur.

—Ainsi, c'était toi ? demanda le comte.

—Comment ! vous savez donc...

—Je sais que l'oncle d'Urbain a été attaqué, qu'il s'est défendu et qu'il a tué trois ou quatre de nos hommes. Est ce exact ?

—Parfaitement. J'avais pris à Meaux, chez le notaire, sous prétexte que j'avais une grosse affaire à traiter avec François Duret, tous les renseignements imaginables. Je savais qu'il était avare, et qu'il avait la manie de cacher dans la farine les écus qu'il avait amassés ; enfin on m'avait assuré qu'il possédait trois ou quatre cent mille livres d'or ou papier. J'étais donc résolu à tenter contre le moulin un coup hardi, quand j'appris que ce vieux ladre devait partir dans trois jours pour Paris où il allait demeurer. Que faire ? Si j'avais connu l'endroit où il cachait son trésor, je n'aurais pas attendu, mais je ne pouvais pas espérer le découvrir en si peu de temps. D'ailleurs, il était certain que l'avare ne se séparerait pas de ses écus et les emporterait avec lui, engrais du prix de son moulin qu'il venait de vendre au comptant. Le plus sage était donc de se poster sur la route, dans un endroit bien isolé, où ses cris ne pourraient pas, comme à Meaux, réveiller une ville entière.

—C'est juste, approuva le comte.

—Parbleu ! reprit Laurent. Mes renseignements étaient exacts, mes dispositions bien prises. Justement la forêt de Bondy se trouvait là sur le chemin comme à miracle. Je pris les devants, je cachai mes hommes dans le taillis, et j'attendis. En effet, je vis arriver le petit homme dans sa carriole, en compagnie de son neveu. Un gros sac de farine était devant eux ; je leur donnai l'ordre de s'arrêter et de jeter le sac à terre. J'étais décidé à tout s'ils avaient fait mine de se défendre, car je n'avais pas oublié que vous m'aviez dit à l'endroit du neveu ; mais, au contraire, ils affectèrent une grande frayeur, que connaissant leurs habitudes pacifiques, nous fîmes tous dupes de leur feinte soumission. C'est alors qu'au moment où mes hommes s'approchaient avec défiance pour enlever le fameux sac, les traîtres en tuèrent quatre à bout portant et profitèrent de notre surprise pour prendre la fuite. Ce fut en vain que nous fîmes feu sur eux des six coups de pistolet qui nous restaient, en moins d'une minute, ils étaient hors de portée... Ah ! si jamais ce rusé diable me tombe sous la main ! Que voulez-vous ?

est à recommencer... Cet homme est à Paris, il ne sera pas difficile de le retrouver, et alors...

—Je t'ai dit, interrompit le comte, qu'il nous était momentanément impossible de rien tenter à Paris.

—Comment ! c'est sérieux ? Vous renoncez à ces quatre cent mille livres ?

—Six cents, corrigea le gentilhomme, chiffre exact.

—Six cent mille ? Ah ça ! vous connaissez donc tout ?

—Ne faut-il pas que je le sache, puisque tu ne t'y entends pas plus à enlever une fortune que ce damné Gascon à enlever une femme.

—Vous avez donc échoué aussi de ce côté ?

—Oui, mais j'ai trouvé le moyen de réparer vos deux sottises à la fois.

—En quoi faisant ?

—En épousant Denise.

—Allons donc ! ce n'est pas possible !

—Que veux-tu ! cette petite me plaît, fit le comte en souriant.

Laurent le considérait avec étonnement.

—Tu ne comprends donc rien ? demanda le gentilhomme sur un ton de profonde pitié.

—Quoi ? dit le piémontais avec curiosité.

—Ce François Duret est l'oncle de Denise, n'est-ce pas ?

—Oui. Eh bien ?...

—Dès lors, et tout naturellement, elle hérite de son oncle si celui-ci vient à mourir...

—Sans doute, mais sait-on quand le vieil avare mourra ?

—C'est précisément parce qu'on ne le sait pas que le bonhomme peut trépasser un moment à l'autre.

—Assurément, mais...

—Il ne s'agit donc que de l'y aider prudemment...

—f'y suis ! fit Laurent, mais le lieutenant de police...

—Bon ! rien ne presse, dit le comte. Avec ce qui me reste et les diamants que tu possèdes, nous pouvons attendre patiemment l'occasion favorable... Maintenant, un mot encore. Ces quatre hommes sont ils tués ou blessés ?

—Tués, répondit de Milhe. Un seul vivait encore, mais, pour lui épargner une trop longue agonie, son camarade l'a achevé d'un coup de poignard.

—Fort bien. Et les deux autres ?

—Sont revenus à Paris avec moi et toujours aux ordres du comte de Trebelli.

—De mieux en mieux. A tout hasard, trouve toi ici ce soir, je te donnerai des nouvelles de mon mariage.

Laurent s'éloigna doucement en jetant sur le comte un regard d'admiration. Le plan du gentilhomme était fort habilement dressé. L'avarice de François et la vanité de Thérèse le secondèrent merveilleusement. Le seul obstacle qui se dressât maintenant devant le comte, c'était Urbain ; mais il ne s'y arrêta pas. Quant à Thérèse, elle était émeurée littéralement étourdie sous le poids de son bonheur. Mais quand elle eut vu le gentilhomme s'éloigner au bras de François, elle n'y put tenir et courut ouvrir la porte par laquelle Denise s'était éloignée.

—Denise ! Denise ! cria-t-elle.

La jeune fille accourut et ne fut pas médiocrement étonnée de lire sur la figure de sa mère la joie qui s'y reflétait. Thérèse la prit dans ses bras et l'embrassa vingt fois, entre chacun des baisers dont elle couvrait les joues de son enfant, des phrases écousues, des exclamations bruyantes, s'échappaient de ses lèvres.

—Comprends-tu, ma fille ! ... Quel bonheur ! ... Tu seras comtesse... et riche ! ... Je ne sais pas ?... Ah ! c'est vrai... C'est égal, ris donc ! ne vois-tu pas combien je suis heureuse ?... Mais ris donc ?

Denise ne riait pas. A travers ces mots sans suite qui frappaient son oreille, elle sentait une partie de la vérité. Elle pressentait le malheur dont elle était menacée. Thérèse comprit ce qui se passait dans l'esprit de sa fille, et se calma.

—Non, reprit elle avec une tranquillité relative, je ne suis pas folle. Le comte vient nous demander ta main avec un désintéressement et un repentir que je n'aurais pas entendus de lui. Comme moi, ton oncle pense que cet hymen est nécessaire à ta réputation.

—Comment ! fit Denise indignée, moi qui ai voulu me tuer pour échapper au déshonneur ! En quoi donc suis-je compromise ? Qui m'accuse ? Les témoins ne me manqueront pas pour prouver que je suis restée pure et que je mérite l'estime de tous. Dieu merci ! je puis marcher le front haut.

—En vérité ! fit sa mère, je m'étonne que tu ne saisisse pas mieux la situation délicate où tu es placée. Il n'est pas besoin que le déshonneur d'une femme soit la faute du quartier pour qu'elle accepte sa réhabilitation ; il suffit qu'un soupçon puisse s'élever contre elle.

—Ces soupçons, je les brave, je n'y ai jamais donné prise, répliqua fièrement la jeune fille.

—Je le reconnais, mais on peut cependant te les jeter à la face...

—A qui la faute ? Est-ce moi qui ai encouragé les assiduités de ce gentilhomme ? Ne l'ai-je pas toujours évité ?

—Je te rends cette justice, mon enfant. C'est moi qui suis coupable ; mais ne fais pas sentir trop durement l'imprudence que j'ai commise. Tu sais bien que je t'aime que je ne veux que ton bonheur... Tu en doutes ?

—Non, répondit Denise, je vous aime et je vous respecte aussi, chère mère ; mais n'exigez pas de moi l'impossible.

—Que dis-tu ! Épouser le comte est ce donc l'impossible ? N'est-il pas beau, jeune riche, élégant ?

—Je ne le nie pas.

—Ne porte-t-il pas un beau nom ?

—Tout cela est vrai, mère. Envers tout autre je me résignerais peut-être, mais en présence de cet homme tout mon être se révolte.

—Pourquoi ?

—Le sais-je ! fit Denise. Ce sentiment que j'éprouve, je ne le raisonne pas. Si n'était que de l'antipathie, je la surmonterais, mais c'est l'horreur...

—Ah ça ! mais... c'est de l'entêtement ! dit la veuve Salpêtre que l'impatience commençait à gagner.

—Non, c'est une répulsion que rien ne saurait vaincre.

—Pas même mes désirs, ma volonté ? fit Thérèse en s'efforçant de contenir sa colère.

—Pas même cela, répondit Denise avec fermeté.

—Alors c'est une rébellion ouverte. Tu as résisté à la persuasion, à la prière, résisteras à mes ordres ?

—J'espère encore que vous m'éviterez cette douleur ; car, je vous le jure, j'aimerais mieux vivre seule, méprisée, avilie, que de poser ma main dans la sienne.

—C'est ton dernier mot ? demanda Thérèse l'œil en feu, les mains crispées.

—Le dernier, répondit Denise en courbant humblement la tête.

Cette fois, Thérèse perdit patience. Incapable de trouver un mot qui exprimât nettement sa colère, elle leva la main sur sa fille. Denise vit le geste, mais ne chercha point à se soustraire au châtiment qui la menaçait. Cette résignation désarma Thérèse. Elle étendit le bras dans la direction de la porte voisine, et, du geste, ordonna à sa fille de sortir.

Denise obéit, mais au moment où elle allait franchir la porte, ses forces l'abandonnèrent. Un déluge de larmes s'échappa de ses yeux, tandis que sa poitrine se soulevait en sanglots. Sa mère fut sur le point de s'élançer, mais elle se raidit contre ce mouvement involontaire et frappa le comptoir de son poing fermé. Quand s'apaisa l'immense courroux qui fermentait en elle, la pauvre femme laissa tomber sa tête et ses bras avec découragement. Comment faire ? L'oncle François n'avait-il pas déclaré lui-même qu'il exigeait que Denise consentît également à ce mariage ? Cependant, elle ne perdit pas tout espoir, et, quand son frère rentra, elle entreprit sur-le-champ de le convertir à ses projets. Il était précisément en excellentes dispositions. L'honneur que le comte lui avait fait en se promenant au grand jour avec lui à travers la cité populeuse l'avait positivement grisé.

—Ah ! fit-il en entrant, quel charmant garçon que ce comte ! Quelle simplicité, quelle noblesse ! quel cœur d'or !

—Vraiment ? sourit Thérèse qui jugea prudent de profiter de cet enthousiasme.

—Et noble ! poursuivit François, comme le roi, ma chère. J'ai vu tous ses parents sur leurs chemins. Une famille princière, alliée à toutes les maisons royales d'Europe ! Au revoir, pourvu que Denise consente...

—Voilà, fit Thérèse, il faut qu'elle consente.

—Elle ne veut donc pas ?

—Non.

—Tu le lui as demandé ?

—Il n'y a qu'un instant.

—Diable ! murmura François, c'est contrariant.

—D'autant plus que cette pauvre enfant n'agit que d'après les conseils d'Urbain, répondit Thérèse. Tu comprends, frère : j'ai élevé ces deux enfants-là près de moi, ils ont grandi ensemble, ne se sont jamais quittés, et je trouvais cela très naturel. Je les considérais comme frère et sœur et ne m'imaginai pas que jamais la pensée leur viendrait de se marier.

—Oui, mais elle leur est venue, soupira François.

—Parbleu, elle leur est venue comme elle viendrait à tous les enfants placés dans la même situation. Mais ce n'est pas de l'amour. C'est l'habitude de vivre ensemble et d'être un peu de plus. Qu'on les sépare pendant quelques jours et je gage qu'ils n'y pensent plus.

—C'est possible ; mais comment les séparer ? Tu ne songes pas, je l'espère, à renvoyer ton neveu ?

—Le ciel m'en préserve ! D'ailleurs, on peut essayer d'un autre moyen. Urbain est assez raisonnable pour son âge. Il suffirait, j'en suis sûr, de le sermonner, de lui faire montrer que l'avenir et le bonheur de Denise dépendent de ce mariage, pour le décider à rendre à sa cousine la parole qu'ils ont échangée. Malheureusement, ce mauvais garnement-là se défiera de moi et ne me prêtera qu'une oreille fort prévenue...

—Qu'à cela ne tienne, l'interrompit François ; je me charge de lui parler.

—Bien ; mais il serait important de le faire dans le sens que nous venons d'indi-

—C'est convenu. Ce soir, après souper, Denise et toi vous nous laisserez seuls et je confesserai mon Urbain.

Thérèse était ravie. Elle avait obtenu de son frère ce qu'elle voulait, et, à vrai dire, elle s'en étonnait un peu. Elle aurait été moins surprise si elle avait pu lire dans le cœur de François. En effet, celui-ci avait saisi avidement cette occasion de marier Denise sans bourse délier, tandis qu'il aurait été forcé de la doter par reconnaissance si Thérèse avait donné sa fille à Urbain. Or, la reconnaissance pécuniaire était lourde sur le cœur de l'avare. La demande du comte était pour lui une occasion toute trouvée de se faire affranchir, et les motifs qu'il alléguerait pour justifier sa conduite étaient trop honorables pour qu'il ne s'empresât pas de les faire valoir. Car ce n'était pas seulement l'honneur de Denise qui était en jeu, c'était celui de sa famille, celui d'Urbain lui-même. Sur ces entrefaites, la porte s'ouvrit et Thérèse ne put réprimer une exclamation de surprise en reconnaissant le vicomte de Rancey.

—Excusez moi, madame, dit-il ; mais je me suis informé de vous aujourd'hui chez la marquise. Elle m'a donné votre adresse et m'a prié de lui apporter ce soir des nouvelles de votre fille.

—De grâce, asseyez-vous, monseigneur ; je vais faire appeler Denise.

—Je vous en supplie, ne la dérangez pas, répliqua le gentilhomme. La pauvre enfant se croirait obligée de me renouveler ses remerciements ; ces souvenirs lui seraient pénibles et je préfère les lui laisser oublier.

—Ne le croyez pas, monseigneur, notre reconnaissance survivra aux souvenirs que vous évoquez ; car, à dater d'aujourd'hui, ils cessent de nous être douloureux.

—Que voulez-vous dire ? interrogea le gentilhomme.

—Tout à l'heure, ici même, en présence de mon frère que voici. M. le comte de Rancey est venu faire amende honorable et m'a demandé la main de ma fille.

—Ah !... fit le vicomte qui tressaillit.

—Qu'avez-vous ? demanda Thérèse. On dirait que cette nouvelle vous surprend ?

—Elle me réjouit plus qu'elle ne m'étonne, répondit le gentilhomme ; car je ne suppose pas que vous vous soyez engagés à la légère...

—J'ai tenu en main tous ses titres, répondit François.

—Allons ! je vous fais mon compliment, fit le vicomte avec une contrainte évidente. Aussitôt, il se leva malgré les instances de Thérèse.

—Je ne veux pas être importun, dit-il. La marquise m'attend et je ne saurais lui

porter trop tôt les nouvelles qu'elle m'a prié de prendre. Veuillez présenter mes amitiés à Mlle Denise et lui transmettre les vœux ardents que je forme pour son bonheur.

En disant ces mots, il salua gracieusement et disparut. Cette visite fut pour l'oncle François un sujet de questions inépuisables. Thérèse fut bien forcée, cette fois, de lui apprendre toute la vérité.

—Tu as été bien imprudente, lui dit gravement son frère. Si Dieu n'avait pas permis que tout le mal fût réparé, tu aurais eu un compte terrible à lui rendre, ma pauvre sœur !

Celle-ci ne répliqua pas. Elle sentait bien que François avait raison. En ce moment arriva Urbain. Son visage rayonnait. Pourtant, l'épanouissement qui se lisait sur ses traits disparut, quand il vit la figure sérieuse de son oncle et l'embarras de sa tante. Le souper fut silencieux, presque glacial. Thérèse prétexta une grande fatigue et entraîna Denise.

L'oncle François aborda la question délicate. Il donna à Urbain tous les détails de l'enlèvement dont Denise avait été victime. Celui-ci l'écoutait, livide, les dents serrées, mais calme en apparence, jusqu'à ce que son oncle prononçât le nom du comte de Horn. François voulut alors débiter les excellentes raisons qu'il avait préparées ; mais le jeune clerc se leva.

—C'est inutile, dit-il ; demain, le comte sera mort.

—Allons donc ! ricana François. On ne tue pas un homme pour cela. D'ailleurs la réparation qu'il offre...

—N'insistez pas, mon oncle, l'arrêta Urbain ; je vous ai dit que je tuerais ce homme, je le tuerais.

—Mais tu es fou !

—C'est possible, mais il mourra, répéta Urbain qui se précipita au dehors.

### XXIII — OU LE VICOMTE CONTINUE SON ROLE DE SAUVETEUR.

En sortant du magasin de la lingère, le vicomte de Rancey se dirigea en toute hâte vers l'hôtel de la marquise de Marle. Il pressait le pas. Ses traits exprimaient une joie mal contenue et ses yeux brillaient d'un éclat victorieux. Il s'était, en effet, présenté chez la jeune femme dans la journée, pour s'informer de Denise dont il avait entendu prononcer le nom, mais dont il ignorait l'adresse. Il croyait la retrouver à l'hôtel. La marquise le reçut avec une extrême affabilité, et, comme il faisait mine de se retirer, manifestait la crainte de se montrer indiscret, la jeune femme le retint doucement.

—Non seulement, lui dit-elle, vous n'êtes pas indiscret, mais je vous serai obligé d'aller prendre des nouvelles de cette pauvre enfant et de me les apporter.

Le gentilhomme n'eut pas la force de résister à une si aimable invitation. Il promit à la marquise de s'acquitter le jour même de sa commission, et, après une visite qu'il eut soin de ne pas prolonger, il sortit. Il habitait, rue Saint-Antoine, un appartement assez modeste. On sentait que ce n'était pas le logis d'un gentilhomme séjournant ordinairement à Paris. Il y manquait ces mille riens, ces superfluités coûteuses qui remplissent un appartement beaucoup plus que les meubles dont il est garni.

Du reste, les quelques mots qu'il avait prononcés dans sa courte conversation la veille avec la marquise semblaient indiquer qu'il résidait généralement en province. Il avait dit que ses terres touchaient celles du comte de Marle, donc il habitait la Touraine. Il venait de rentrer quand son valet de chambre lui annonça la visite du baron de Cussac, qu'il introduisit presque aussitôt.

—Eh bien ! monsieur le comte ? demanda le vieux gentilhomme en arrivant.

—Silence ! fit M. de Rancey qui tressaillit et jeta les yeux autour de lui avec effroi.

—Bon ! ne craignez rien, dit le baron en souriant. Je puis bien sans inconvénient vous donner ce titre qui est le vôtre, puisque votre valet de chambre est dans la confidence.

—Sans doute, mais quelqu'un pourrait nous surprendre et me faire perdre tous les sacrifices de mon incognito.

—Vous avez donc du nouveau ? interrogea curieusement le baron.

—C'est fait, mon cher, j'ai pénétré dans la place.

—Chez la marquise !

—Depuis hier soir.

—Sous votre nom véritable ?

—Non, sous celui que j'ai choisi.

—Mais de quelle façon ?

—Ah ! mon ami, c'est tout un roman, répondit le vicomte. Une jeune fille qui se baigne à l'eau, que je sauve et que je porte chez Mme de Marle...

—Comment ! vous avez risqué votre vie ! s'écria le baron.

—Il fallait bien risquer quelque chose.

—Quelque chose... oui, mais la vie... Corbleu ! je crois que j'y aurais regardé à deux fois.

—Eh ! que voulez-vous ! fit M. de Rancey, avais-je le choix des moyens ? Si j'étais allé chez la marquise et si je lui avais dit : "Madame, je suis le comte André de Marle ; vous êtes jolie, je vous aime ; voulez-vous accepter ma main ?" il est probable que la marquise m'aurait répondu : "Mon cher neveu, retournez en Touraine ; je n'ai que faire de votre main."

—C'est d'autant plus probable, approuva le baron, qu'elle me l'a dit, et que, justement, elle est bien décidée à tenir sa parole.

—Vous voyez bien que, d'une manière ou d'une autre, il fallait que j'arrivasse jusqu'à mon adorable tante par un chemin détourné. Le hasard m'a singulièrement servi. Il est vrai que je le méritais bien, car depuis huit jours que je montais ma faction devant l'hôtel...

—Et si la marquise vous avait reconnu ?

—C'est impossible. Elle m'a vu, j'en suis certain ; elle a remarqué ma présence et m'a épié à travers ses fenêtres, mais elle n'a point aperçu mon visage ; j'y ai pris garde. D'ailleurs, afin de dérouter ses soupçons, car elle en avait, j'ai eu soin de lui dire que je n'étais croisé avec le comte de Marle, et que celui-ci avait eu l'air de ne pas me reconnaître.

—Ainsi elle est persuadée que cet adorateur mystérieux, qui se morfond inutilement, est le comte de Marle.

—Vous l'avez dit.

—Et pendant ce temps-là vous êtes reçu chez elle ? fit le baron en riant.

—Et invité à y retourner, ajouta le vicomte. Oh ! mon sauvetage m'a fait le plus grand bien.

—Et que comptez-vous faire ?

—Commencer dès ce soir à détruire le prestige qui soutient le comte de Horn devant les yeux de ma tante.

—A merveille, je serai là, je vous seconderai.

—Je le veux bien, à la condition que nous serons étrangers l'un à l'autre. Seule, la comtesse de Fargy me reconnaîtra.

—Elle y sera ? Fort bien, répondit le baron. Maintenant une simple observation.

—Dites.

—Si vous êtes chez la marquise et qu'elle ne voie pas son promeneur ordinaire sur son balcon, ne craignez-vous pas qu'elle évente votre ruse ?

—J'y ai pourvu, dit le vicomte.

—Ah ! comment !

—Ne trouvez-vous pas que mon valet de chambre est à peu près de ma taille ?

—Bon ! je comprends...

—C'est lui qui montera sa faction à ma place ; vous chargez-vous de le faire remarquer à la marquise ?

—De mieux en mieux ! approuva le baron. Allons, puisque le ciel vous favorise, ne craignez pas de ne pas savoir saurais aller contre ses desseins. Définitivement, je renonce à la main de la marquise, car, je vous l'avoue en toute sincérité, je me sens capable de tout pour délivrer cette pauvre chère jeune femme des filets où l'a prise ce maudit piémontais.

—Nous y parviendrons, je l'espère, dit le vicomte. Pour ma part, je n'avais entrepris d'abord cette petite croisade contre le comte que par pitié pour une femme qui porte le même nom que le mien ; mais, à présent que je l'ai vue, je me sens positivement épris, et je veux continuer sur elle le rôle de sauveteur que la Providence m'a attribué.

—Au fait, vous ne m'avez pas encore conté cette histoire, ne puis-je pas l'appren-

—Je vais vous la dire, mon cher, mais il est convenu que ce soir vous n'en saurez pas le premier mot.

—C'est entendu.

Le vicomte raconta alors à M. de Cussac les événements qui s'étaient accomplis la veille...

—C'est curieux, fit le baron.

—D'autant plus, ajouta le vicomte, que si je suis bon physionomiste, notre gentilhomme piémontais n'est pas étranger à cette affaire.

—Vraiment ?

—Oui, je l'ai vu pâlir, rougir, perdre contenance... tout cela n'est pas naturel. Et je gagerais que, si ce n'est pas le comte lui-même qui faisait enlever cette jeune fille, il connaît au moins les ravisseurs.

—Il faudrait faire en sorte de s'en assurer.

—J'y tâcherai, je vous le promets.

—Ainsi, à ce soir ? dit le baron.

—A ce soir, s'engagea le vicomte.

C'est à la suite de cette conversation que le vicomte de Rancey, ou plutôt le comte de Marle, s'était rendu chez la lingère. La nouvelle que lui apprit Thérèse servait si directement ses projets, qu'il ne pût dissimuler l'émotion qui s'empara de lui. C'était une arme puissante pour l'aider à démasquer M. de Horn auprès de la marquise. Quand il se présenta le soir, vers huit heures, les meilleurs amis de la jeune femme y étaient réunis : Mme de Fargy, le baron de Cussac, le financier Ledoux et le comte de Horn. On était en train de comploter pour le lendemain une petite réunion d'intimes et la marquise y invitait naturellement ceux qui l'entouraient. L'arrivée du vicomte nécessita une présentation qu'abrégea singulièrement Mme de Fargy.

—Comment, vicomte ! fit-elle. Vous connaissez donc la marquise ! Vous ne m'aviez pas dit.

—Et vous, chère dame, vous connaissez donc M. de Rancey ? demanda la marquise enchantée.

—Depuis des années, ma chère, mais comment...

—Ce sauveur dont je vous parlais tout à l'heure... vous souvenez-vous ? dit la jeune femme.

—Parfaitement. C'est donc le vicomte ?

—Lui-même.

—Quel hasard étrange !

—Alors, monsieur de Rancey, reprit la marquise en s'adressant au gentilhomme vous êtes dès à présent de mes amis, puisque vous êtes celui de Mme Fargy, et j'en compte sur vous pour notre soirée de demain.

—Très volontiers, madame, accepta le vicomte.

—Quant à vous, monsieur de Horn, continua la jeune femme en se tournant vers lui, je n'ai pas besoin de vous faire une invitation personnelle.

—Avec d'autant plus de raison que je ne pourrais pas y faire honneur, chère marquise, répondit le comte.

—Pourquoi donc ? interrogea la jeune femme.

—Parce que je suis forcé de quitter Paris demain matin.

—Pour longtemps ?

—Un mois peut-être.

—Quel motif si grave ?...

—J'avais chargé d'une mission importante un de mes amis, Laurent de Milhaud, répondit le comte en regardant fixement la jeune femme. Or, j'ai reçu de lui une lettre dans laquelle il m'informe qu'il est blessé, et hors d'état de continuer sa route. Aussi comme j'ai à cœur que le message que je lui avais confié obtienne une prompte solution j'ai résolu d'aller le porter moi-même.

—Ah ! balbutia la marquise incapable de cacher son trouble... c'est différent...

Puis elle ajouta d'une voix plus affirmée :

—Vous avez raison, il faut en finir.

Ils échangèrent un regard d'intelligence, qui n'échappa à aucun de ceux qui trouvaient là. Mais M. de Rancey s'approcha du comte et le salua avec une politesse un peu affectée.

—Comment ! vous fuyez Paris ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur, répondit le comte.

—Mais non point demain, n'est-ce pas ?

—Pourquoi non ? fit M. de Horn avec hauteur.

—Vous le savez bien, répliqua M. de Rancey, dont les yeux ne quittaient pas son interlocuteur.

—Je ne vous comprends pas, dit le comte sans se déconcerter.

—Je vois ce que c'est, continua M. de Rancey sur le ton d'exquise politesse qu'il avait pris, vous voulez vous entourer de mystère et dérober votre bonheur à tous les yeux.

—Que voulez-vous dire ? interrogea le gentilhomme piémontais, qui soutenait affrontément les regards du vicomte.

—Vous avez tort, mon cher monsieur, poursuivit M. de Rancey. Aimer n'est point une chose dont on doive se défendre, surtout quand l'élue de votre cœur est jeune et belle...

Cette fois, le comte devint pâle et ses traits se contractèrent. La marquise s'en aperçut et prêta l'oreille.

—Laissez moi au contraire vous féliciter de l'indépendance dont vous faites preuve, poursuivit impitoyablement M. de Rancey. Tudieu ! Cela ne se voit pas tous les jours. Un gentilhomme qui épouse une grisette !

—Pardon, l'interrompt le comte, d'une voix que la rage faisait trembler, mais un mot de plus, et je...

—Pourquoi donc ? intervint la marquise qui avait été frappée du changement survenu dans les traits du gentilhomme. Parlez, dit-elle, en encourageant M. de Rancey de la voix et du geste.

—Eh quoi ! Vous ne le savez donc pas, madame ? répondit celui-ci. M. de Horn fait preuve aujourd'hui même d'une noblesse de sentiments à laquelle on ne saurait écarter trop d'éloges.

—Vraiment ! fit la jeune femme avec amertume.

Le comte tremblait de colère et roulait des yeux menaçants. La marquise qui s'en était aperçue et qui soupçonnait quelque horrible trahison, ne cessait de l'observer et conservait un calme, au fond duquel perçaient clairement beaucoup de dépit et d'amertume.

—Certainement, reprit M. de Rancey, qui semblait faire exprès de prolonger cette situation. Vous savez bien, cette jeune fille enlevée que j'ai sauvée...

—Oui. Eh bien ? fit la marquise avec anxiété.

—Eh bien ! c'est M. de Horn qui l'avait fait enlever pendant qu'il était tranquillement ici...

—Monsieur, éclata le comte, je vous défends...

—Et moi, dit la marquise, je vous ordonne d'achever.

—Parbleu ! monsieur le comte, je ne m'attendais pas à me trouver en si fâcheuse position, dit en riant M. de Rancey. Mais, puisque vous êtes gentilhomme, vous comprendrez que je ne puisse pas hésiter entre vous être agréable, ou désobéir à Mme la marquise, et j'espère que vous m'excuserez. D'ailleurs, votre rôle est si honorable que m'émouvoir de vous voir en un tel courroux. Je m'en rapporte à ceux qui m'écoutent. Est-il rien de plus grand, de plus noble, de plus désintéressé, que de rendre l'honneur à une jeune fille qu'on a compromise, et de lui donner son nom ?

Un sourire railleur accueillit cette question bizarre à laquelle personne ne répon-

—Vous mentez ! s'écria le comte exaspéré.

M. de Rancey tressaillit et son visage se décomposa. Mais le feu qui brillait dans ses regards s'éteignit comme par enchantement. Il reprit son sang froid, et de ce ton courtois outré, qu'il avait affecté :

—Ce n'est pas moi qui mens, répondit-il ; c'est votre future belle-mère.

—C'est trop d'insolence ! rugit le comte qui voulut se jeter sur le gentilhomme.

—Vous oubliez étrangement chez qui vous êtes, monsieur de Horn, dit la marquise l'arrêtant d'un geste impérieux.

Puis s'adressant au vicomte :

—Vous dites donc, monsieur de Rancey...

—Je dis que Mme Thérèse Darcy vient de me faire part du mariage de sa fille Denise avec M. le comte de Horn.

Le gentilhomme piémontais jeta les yeux autour de lui avec une effrayante expression de haine. Mais, quand il lut sur le visage de ceux qui assistaient à cette scène le mépris qui s'y reflétait, il comprit qu'il était perdu sans ressources, et s'élança hors du salon.

—Ah ! nous nous reverrons ! fit-il en menaçant de son poing fermé l'impassible vicomte.

—Ah ça ! qu'ai-je donc fait ? interrogea celui-ci de l'air le plus étonné qu'il sut prendre.

La marquise l'examina pendant quelques secondes, comme si elle avait douté de la feinte naïveté du gentilhomme ; mais celui-ci avait si franchement l'air inquiet et interdit, que la jeune femme crut sincèrement à son ignorance.

—Vous venez peut-être de me rendre le plus signalé service que je fusse en droit d'attendre, dit elle amèrement.

—Il serait possible ! s'écria le vicomte en souriant. Décidément, je suis un enfant gâté du hasard.

La marquise ne répondit pas. Elle était silencieuse et absorbée. M. de Rancey adressa un coup d'œil significatif à Mme de Fargy, au baron et au financier, qui l'encouragèrent du regard. Un silence pénible suivit cette scène inattendue. Le baron de Cussac, après avoir parcouru le salon en fredonnant un air à la mode, s'approcha de la fenêtre, dont il souleva les rideaux.

—Tiens ! fit-il tout à coup.

—Quoi donc ? interrogea le financier.

—Un homme qui se promène en face de l'hôtel. Prenez garde, monsieur de Rancey ; peut-être est ce le comte qui vous attend pour vous provoquer ?

—Non, dit vivement la marquise ; je sais ce que c'est.

—Quoi donc ? fit curieusement Mme de Fargy.

—Figurez vous, répondit la jeune femme, que le comte de Marle s'est mis en tête de pénétrer ici malgré moi. Or, je m'imagine que c'est lui qui, depuis huit jours, monte régulièrement sa faction sous mes fenêtres.

—Vraiment ? dit Mme de Fargy.

—Venez donc voir, monsieur de Rancey, appela la marquise, vous qui connaissez le comte.

Le gentilhomme s'approcha et jeta les yeux sur le quai.

—En effet, dit-il, je crois bien que c'est lui. C'est donc pour cela que je l'ai rencontré hier soir au même endroit.

—Eh bien ! fit résolument la jeune femme, veuillez vous en assurer, et, si c'est le comte, amenez le moi ; j'éprouve le besoin de me distraire un peu.

M. de Rancey s'inclina et obéit. Cinq minutes après il revint donnant la main à un individu ayant le costume et l'allure d'un gentilhomme.

—Monsieur le comte de Marle, dit-il en le présentant à la marquise et à ses amis.

#### XXIV — LES DEUX <sup>CH.</sup> PATRIOTES

Le baron de Cussac qui, seul, était dans la confidence de la ruse employée par M. de Rancey, ne put retenir une envie de rire qu'il dissimula de son mieux dans le fond du chapeau qu'il tenait à la main. Quant à Mme de Fargy et au financier, ils supposèrent à l'instant que cet incident avait été prévu et préparé par le vicomte, dont l'imperturbable sérieux les rassurait. Ils prêtèrent donc la plus grande attention à ce qui allait se passer, sans se douter qu'ils assistaient à la partie comique du complot que leur amitié avait organisé. En effet, Firmin, le valet de chambre de M. de Rancey, entra dans le salon de la marquise absolument comme s'il avait été chez lui.

—Ah ça ! mon cher neveu, fit la marquise, êtes vous fou de vous morfondre à ma porte depuis huit grands jours ? Avez vous donc craint que l'entrée de mon hôtel ne vous fût interdite ? N'êtes-vous pas de la famille ?

—Sans doute, belle dame... balbutia le prétendu comte, mais, sans renoncer positivement à me présenter chez vous, j'avais conçu d'autres projets...

—Oui, je sais, sourit la jolie veuve, vous vouliez me surprendre, on m'avait prévenue.

—Ah ! dit Firmin. Quelque jaloux...

—Mais non, c'est le baron de Cussac en personne qui m'en avait informée, et vous ne l'accuserez pas de jalousie, lui qui sacrifiait des droits acquis à ceux que vous prétendez faire valoir.

—Ce cher baron, je reconnais bien là son cœur

—Aussi, reprit la jeune femme, pour vous éviter de monter plus longtemps une action inutile, j'ai prié votre ami, M. de Rancey, d'aller vous chercher et de vous amener céans.

—Je vous en sais gré, madame, mais j'attendais une occasion moins vulgaire...

—Elle s'est offerte à vous hier soir, pourquoi n'en avoir pas profité ?

—A moi ? hier ? une occasion ? laquelle ?

—Cette jeune fille qui s'est jetée à l'eau, sous mes fenêtres...

—Ah ! oui, je sais. Eh bien ?

—M. de Rancey vous avait reconnu, il vous a appelé à son aide, ne vous en souvenez-vous pas ?

—C'est bien possible... je ne l'ai pas entendu.

—Il fallait y courir, vous jeter à l'eau aussi...

—J'y ai bien pensé, mais, en mars, l'eau est si froide...

—Je comprends, dit la marquise que cette réponse fit rire aux éclats. Pourtant, c'est un bon moyen, vous le voyez, puisque M. de Rancey en a profité, lui qui n'en avait pas besoin.

—Je ne vous dis pas non, chère dame, mais j'en cherchais un moins humide...

—Et moins dangereux, n'est-ce pas ?

—Pourquoi moins dangereux ? Me croyez-vous incapable d'une action d'éclat ? Parlez, madame la marquise, ordonnez, disposez de moi, et quoi que vous m'ordonniez d'entreprendre...

—Je vous crois, mon cher neveu, ricana la jeune femme, mais je ne veux pas vous mettre à l'épreuve...

—Vous avez tort, belle dame. Quand on vous a vue on se sent capable de tout pour vous mériter.

—Je n'en doute pas, monsieur le comte. Aussi voilà huit jours que je tremble pour votre santé. Vous promener ainsi tous les soirs, au bord de la Seine, par le froid, le brouillard, la pluie, le vent ! c'est de quoi s'enrhumer pour la vie, sinon attraper une bonne fluxion de poitrine qui vous emporte en quelques heures. Oh ! je ne suis pas insensible, je vous l'assure, à de telles marques d'amitié, et je ne réponds pas qu'au bout d'un an ou deux d'une pareille constance, je ne me rende à vos désirs, à moins que...

La jolie veuve s'arrêta, comme si elle craignait d'achever sa pensée ; mais son œil moqueur et sa bouche rieuse raillaient impitoyablement celui qui l'écoutait.

—A moins que ?... interrogea l'infortuné.

—Je n'épouse avant cette époque un gentilhomme moins constant, mais aussi moins prudent que vous...

—Palsambleu ! s'écria le prétendu comte en se cabrant avec aplomb, et en posant fièrement la main sur la garde de son épée. Qu'il y vienne, l'audacieux qui oserait se placer entre vous et moi !

—Que feriez-vous ? demanda la jeune femme en simulant une extrême frayeur.

—Je le tuerais, madame.

—Mais alors, fit observer la marquise que réjouissaient les forfanteries du prétendu gentilhomme, votre obstination me forcera à vous fermer cette porte que ma pitié venait de vous ouvrir...

—Soit ! répondit-il en enfonçant son chapeau sur sa tête d'un furieux coup de poing, je saurai bien y rentrer.

—Sans ma permission ? demanda la jeune femme incapable de garder plus longtemps son sérieux.

—Sans votre permission, dit Firmin en se dirigeant vers la porte, qu'il ouvrit et ferma avec une extrême violence.

La jolie veuve ne put calmer de longtemps l'hilarité qui suivit la sortie de son neveu. Ses nerfs étaient irrités. Elle avait plus envie de pleurer que de rire, mais elle se contenait.

— En vérité ! dit-elle, c'est un plaisant original que M. le comte de Marle. '

— Il est certain, répliqua M. de Rancey, que je ne l'ai jamais vu en pareil état.

— Est-il toujours aussi ridicule ?

— Non, madame, ne le croyez pas.

— En êtes-vous sûr ?

— Nul mieux que moi ne peut vous le certifier, répondit M. de Rancey, je le vois tous les jours.

— Eh bien ! je vous plains, dit sérieusement la jeune femme. Cet homme est laid, bête, commun et vaniteux, j'en répons. J'espère, du reste, qu'il se gardera bien de se représenter ici, sinon j'y mettrais bon ordre. Quant à vous, mes amis, à demain, si vous le voulez bien. Je me sens aujourd'hui un peu fatiguée ; veuillez m'excuser.

— Faites donc, chère belle, dit Mme de Fargy. Dix heures d'ici ! il est temps de se retirer. A demain, ajouta-t-elle en souriant, et ne rêvez pas de ce pourfendeur d'amants.

M. de Rancey lui offrit la main et la reconduisit à son carrosse, suivi du baron et du financier. La porte s'était à peine refermée sur eux que la marquise éclata en sanglots. Mais la réaction se fit. Elle essuya vivement ses yeux rougis, et se redressa frémissante, indignée.

— Le misérable ! fit-elle avec mépris. Comment Dieu a-t-il permis que mon cœur s'égarât à ce point !...

Tout à coup elle tressaillit.

— Et lui ? reprit elle. Osera-t-il venir demain ?...

Elle n'acheva pas. Elle se détourna avec dégoût. La pauvre jeune femme ne se doutait pas des horribles surprises que lui apporterait ce lendemain. On devine qu'elle songeait au comte de Horn, et que sa droiture se révoltait contre la scélératesse de celui qui n'avait du gentilhomme que le nom et les allures. Celui-ci, à la suite de l'échec irréparable qu'il venait de subir, rentra chez lui dans un état d'exaspération facile à concevoir. Il avait déjà essuyé plus d'un affront depuis qu'il menait à Paris son existence d'aventurier, mais aucun de ceux qu'il avait reçus ne l'avait si mortellement atteint.

— Monseigneur, lui dit son valet de chambre en l'apercevant, un jeune homme s'est présenté ici à trois reprises en votre absence.

— Quel est ce jeune homme ?

— Je ne le connais pas. Il m'a dit se nommer Urbain Duret.

— Ah ! fit le gentilhomme avec dédain. Que me voulait-il ?

— Pas grand'chose de bon, j'en ai peur.

— Enfin que t'a-t-il dit ?

— Comme je lui affirmais pour la troisième fois que vous n'étiez pas rentré, il a prétendu, je vous demande pardon, monseigneur, de vous répéter ses paroles, que vous étiez un lâche et que vous vous cachiez. Aussi, comme il voulait pénétrer de force dans votre appartement, j'ai offert, pour éviter un scandale, de le lui faire visiter afin de lui prouver que je disais la vérité.

— Maladroit ! ne pouvais-tu jeter tout bonnement cet intrus à la porte.

— J'en avais bien envie, monseigneur, mais je suis sûr qu'il ne se serait pas laissé faire. Si vous aviez vu de quels yeux il me regardait... un moment j'ai cru qu'il était fou.

Le comte haussa les épaules avec mépris.

— Est ce tout ? demanda-t-il.

— Non, monseigneur. Il a dit qu'il reviendrait.

— Comment ! il oserait... Eh bien ! s'il revient, tu le feras entrer. Je me charge de le recevoir, moi.

A ces mots, le gentilhomme passa dans le salon où l'attendaient Laurent de Milhe et le chevalier, et jeta avec colère son chapeau sur un fauteuil.

— Ah ! vous voilà, vous autres ! fit-il avec humeur.

— Qu'avez vous, mon cher ami ? demanda le chevalier. Ze vous vois tout bouleversé !

— On le serait à moins, répondit le gentilhomme. Bafoué ! chassé comme un laquais par ce vicomte ! et devant elle !

— Quel vicomté ? Devant qui ?

— Cette homme que le hasard a jeté sur le chemin de Denise pour la sauver, sur le mien pour me perdre... Ah ! je le retrouverai, le misérable ! Son triomphe lui coûtera cher

—Mais enfin qu'a-t-il fait ? interrogea Laurent.

—Ce qu'il a fait ! s'écria le comte avec rage. Il a annoncé devant moi à la marquise mon mariage avec Denise.

—C'est donc convenu ? fit le Gascon.

—Si bien qu'afin de m'en occuper tout à mon aise, je prenais congé de la marquise pour un mois, quand cet enragé vicomte lui a tout appris.

—De sorte que cette fois, de ce côté-là, tout est bien perdu ? demanda Laurent.

—Sans doute, mais je m'en soucie peu, pourvu que...

Le gentilhomme n'acheva point sa phrase. Il jeta sur le chevalier un regard défiant.

—Ah ça ! lui dit-il, sera-t-il éternellement bon à rien ?

—Pourquoi ? se récria d'Espignac.

—Ecoute, reprit le comte en le menaçant du doigt, si tu ne me débarrasses pas dès demain des clabauderies du petit procureur, qui se permet de venir faire esclandre chez moi, je te défends de jamais franchir le seuil de cette porte.

—Quoi ! le petit drôle s'est permis...

—Tu m'as entendu ? trouve un moyen de mettre ce robin à la raison, sinon je ne te revois de ma vie. Il est temps enfin que tu me serves à quelque chose, et comme je ne saurais, sans me couvrir de ridicule, me battre avec un tel rival, c'est toi que je charge de m'en délivrer.

—Mais, mon cher ami...

—Rien, je ne veux rien entendre. Maintenant que tu es prévenu, laisse-moi, et souviens-toi que je tiendrai ma promesse.

A ces mots, il prit le chevalier par le bras et le poussa jusqu'à la porte, qu'il ouvrit et referma sur lui sans s'arrêter à ses protestations. Dès que le Gascon se fut éloigné, le visage du comte changea d'expression et devint sérieux. Il s'approcha vivement de Laurent.

—Je t'ai dit ce matin, fit-il à voix basse, que l'oncle de Denise pouvait mourir d'un jour à l'autre, n'est-ce pas ?

—Je ne l'ai pas oublié, dit le piémontais avec un sourire cruel.

—Eh bien ! les événements me débordent et me forcent de hâter ce moment fatal. C'est demain qu'il faut que cet homme meure.

—Demain ! répéta Laurent qui tressaillit.

—Tu vas en juger, poursuivit le comte. L'avare meunier est venu chez moi aujourd'hui et m'a demandé si je ne pourrais pas lui changer contre de l'or une somme de trois cent mille livres qu'il possède en billets de la nouvelle banque. Tu conçois que je me suis bien gardé de lui dire que je n'étais pas en état de le faire.

—Je le crois bien ! approuva de Milhe.

—Je lui ai donc donné pour demain rendez-vous à dix heures dans le cabaret de la rue de Venise, à côté de la rue Quincampoix. C'est là qu'il faut le tuer et s'emparer de ses valeurs qu'il apportera.

—Mais nous serons poursuivis et découverts, fit observer Laurent. Mme Darcy, la fille, son neveu, sauront que leur frère et oncle est allé à ce rendez-vous ?

—Erreur, mon cher ! c'est ici que le hasard nous sert merveilleusement. François, en me proposant cette affaire, m'a recommandé de n'en rien dire à personne, pas même à sa sœur. Le vieil avare ne veut pas qu'on le croie riche et se cache même de sa famille. Donc personne que lui et nous n'aura connaissance de ce rendez-vous et de la somme dont il sera nanti. C'est cent cinquante mille livres que nous gagnons.

—Comment cela ?

—Certainement. Puisque l'oncle de Denise a six cent mille livres, sa nièce n'hériterait que de trois cent mille livres, si le meunier venait à mourir, car le neveu hériterait de l'autre moitié. Déduis maintenant de ce chiffre rondelet trois cent mille livres dont nous nous emparerons, et il ne reste plus que les trois cent autres mille livres à partager entre Denise et Urbain, soit cent cinquante mille livres chacun.

—C'est juste, fit Laurent.

—C'est donc quatre cent cinquante mille livres que nous recueillerons pour notre part à dater de demain, c'est-à-dire la fortune que nous ambitionnons et que nous pourrions nous en vain depuis si longtemps.

—En effet, c'est un coup de maître, dit le piémontais dont les yeux brillaient de convoitise.

—Sans compter, reprit le gentilhomme, que si nous réussissons, rien ne nous empêche plus tard d'hériter du neveu de la même manière que nous aurons hérité de l'oncle.

—Alors qu'avez-vous décidé ? demanda Laurent.

—Demain, dans la matinée, tu te rendras à ce cabaret et tu y retiendras un cabinet. Tu prendras avec toi un des deux coquins qui ont survécu au désastre de la forêt de Bondy, et vous viendrez me chercher ici vers neuf heures et demie ; je serai prêt. Sur tout pas d'armes à feu ! Le poignard fait moins de bruit et est plus sûr.

—C'est convenu, fit de Milhe avec le plus grand sang-froid.

—Sur ce, ami Laurent, bonne nuit ! souhaita le comte.

Les deux compatriotes se quittèrent après avoir échangé une dernière poignée de main.

## XXV — QUELLES CIRCONSTANCES FIRENT CHANGER D'IDÉE LE JEUNE CLERC

Le lendemain matin, Urbain, triste et découragé, arpentait fiévreusement l'étroite chambre qu'il habitait. Malgré l'inutilité de ses démarches de la veille, il n'avait cependant pas renoncé à provoquer le comte.

—Oh ! je le trouverai, ce comte maudit ! murmura-t-il. Je le forcerai bien à se battre ! Je le tuerai ou il me tuera !... Que m'importe de vivre à présent ?... Neuf heures... il est neuf heures !... C'est trop tôt... Bah ! quel souci ai-je à prendre des convenances ? Je m'installerais chez lui, j'attendrais qu'il sorte, et quand nous serons face à face, il faudra bien...

Il prit son chapeau qu'il agita d'un air menaçant, sortit et se dirigea vers la rue de la Monnaie. Le grand air calma son exaltation et lui permit de réfléchir à la violence qu'il allait commettre. Il résolut en conséquence, non plus de monter chez le gentilhomme, mais de l'attendre dans la rue, d'épier sa sortie, d'aller à lui, de le provoquer, et, au besoin, de le souffleter en présence de ses amis et des passants. Quant aux résultats que pouvait entraîner ce scandale, il ne les calcula même pas.

Si lentement qu'il eût marché, il n'était guère que neuf heures vingt minutes quand il arriva devant la maison, où demeurait le gentilhomme. Alors, pendant que M. Duchemin l'attendait en maugréant, Urbain se posta sous une porte cochère et devisagea avec soin tous ceux qui entraient ou sortaient de la maison dont il avait fait l'objet de son active surveillance. Tout à coup il tressaillit. Il venait d'y voir entrer deux hommes dont la figure ne lui était pas inconnue. Quels étaient ces hommes ? Où il avait-il vu ? Il ne se rappela pas tout d'abord, et, pendant un bon quart d'heure, creusa la tête et fit inutilement appel à ses souvenirs.

Sa stupéfaction redoubla lorsqu'il vit le comte franchir la porte, en compagnie de ces deux individus. Déjà il se dirigeait précipitamment vers lui, décidé à mettre son projet à exécution, quand il s'arrêta en poussant une exclamation de surprise. Le mémoire lui était revenue. Il venait de reconnaître les deux compagnons du gentilhomme. C'étaient deux des coquins qui l'avaient attaqué l'avant-veille dans la forêt de Bondy ! Il les examina attentivement comme pour dissiper ses doutes, car il se refusait à croire à une telle rencontre ; mais plus il les regardait, plus il acquiesçait à la certitude de ne pas se tromper. Assurément, si le comte et ses deux amis avaient été moins absorbés dans la conversation qu'ils soutenaient à voix basse, ils auraient remarqué la maladroite insistance d'Urbain. Fort heureusement pour lui, celui-ci comprit à temps sa témérité et se rejeta vivement en arrière. Il avait changé d'idée et avait entrepris de suivre ces trois hommes à distance.

Quelles relations pouvaient exister entre le gentilhomme et ces deux misérables ? Les soupçons qu'avait conçus le jeune clerc lors du vol de la Gallois étaient-ils donc fondés ? Le jeune et brillant grand seigneur n'était-il pas autre chose qu'un chef de bandits ? Où allaient-ils ainsi ? S'agissait-il encore de quelque sinistre projet ? Urbain l'ignorait, mais son parti était bien pris. Il voulait savoir où se rendaient les trois complices, s'enquérir main forte et les faire arrêter.

Il réussit à les suivre sans se faire remarquer et finalement vit le comte pénétrer dans un cabaret, toujours accompagné des deux aventuriers.

Il parut étrange à Urbain qu'à pareille heure un gentilhomme s'égarât dans un bouge si mal hanté d'ordinaire. Aussi n'hésita-t-il pas un instant. Il savait qu'un po-

de gardes du roi, commandé par un capitaine, avait été établi rue Quincampoix depuis que cet endroit était devenu le temple de la spéculation ; il s'y rendit aussitôt et demanda à parler au capitaine. Il était dix heures moins un quart. L'officier, voyant qu'il avait affaire à un petit bourgeois, le toisa d'un air dédaigneux.

—Que viens-tu faire ici, jeune drôle ? demanda-t-il.

—Capitaine, je viens vous avertir que je suis sur la piste de deux coquins qui ont tenté de m'arrêter, il y a deux jours, sur la route de Meaux, et que le hasard vient de me faire rencontrer. Ces hommes sont maintenant dans un cabaret de la rue de Venise ; si vous voulez donner à une douzaine de vos soldats l'ordre de me suivre, je me charge de les conduire.

—Mon petit ami, répondit l'officier, ce que vous me demandez là est tout bonnement impossible. Je n'ai le droit d'intervenir qu'en cas de rixe, de dispute, de flagrant délit ; mais je ne puis arrêter le plus grand brigand de la terre, s'il ne fait momentanément d'autre mal que d'aller déjeuner avec des amis dans un cabaret, sans un ordre formel de mon colonel ou de monsieur le lieutenant général de police.

—Et si ces hommes s'en vont avant que vous ayez obtenu cet ordre, se récria Urbain, vous laisserez donc échapper l'occasion de vous en emparer ?

—Ce n'est pas mon affaire, répliqua le capitaine avec indifférence.

Urbain était très agité. Il demanda où il pourrait trouver le lieutenant de police. et s'élança en courant dans la direction que le capitaine lui avait indiquée. Arrivé à la porte de l'hôtel, il s'adressa au suisse.

—Ayez la bonté de prévenir M. le lieutenant de police qu'il s'agit d'une affaire urgente.

Le suisse hésita un instant et toisa le jeune clerc de la tête aux pieds ; mais Urbain avait si ému, si bouleversé, que le suisse se décida. Deux minutes après, il redescendit en compagnie d'un laquais qui avait reçu l'ordre d'introduire le visiteur.

—Monseigneur, dit précipitamment Urbain au magistrat dès qu'il fut en sa présence, je sors du poste voisin que j'allais requérir ; mais l'officier m'a affirmé ne pouvoir bouger sans un ordre de vous.

—De quoi s'agit-il ? demanda le lieutenant de police.

Le jeune clerc raconta l'attaque dont son oncle et lui avaient été victimes l'avant-veille, et déclara qu'il venait de rencontrer deux de ses agresseurs en compagnie d'un gentilhomme très connu.

—Savez-vous le nom de ce gentilhomme ? dit le magistrat.

—Oui, monseigneur ; c'est le comte de Horn.

—Ah ! fit brusquement le lieutenant de police. Vous avez donc conçu quelque soupçon sur le comte ?

—Non, monsieur... C'est-à-dire... je ne sais pas trop... mais j'ai idée que ces gens ne se trouvent pas ensemble pour la première fois.

—Vous paraissez avoir une arrière-pensée ? Parlez sans crainte, mon ami, je vous écoute.

—Eh bien !... dit Urbain avec effort, j'étais chez Mlle Gallois le jour où elle a raconté le vol de ses diamants, et j'avais trouvé dans son récit certaines coïncidences...

—Je les connais, interrompit le magistrat. Est-ce tout ?

—Oui, monseigneur, répondit le jeune clerc un peu surpris.

—Ainsi, le comte ne faisait pas partie de ceux qui vous ont attaqué ?

—Non, monseigneur.

—Et vous affirmiez reconnaître les deux autres ?

—Mon oncle François Duret vous l'affirmera comme moi, si vous voulez l'envoyer chercher.

—Nous invoquerons plus tard son témoignage. Pour le moment, songeons au plus pressé.

A ces mots, le lieutenant de police prit ses tablettes, y traça quelques mots à la plume, déchira le feuillet et le tendit au jeune clerc.

—Remettez ce papier au capitaine, dit-il brièvement, et venez m'instruire du résultat de vos démarches. Je vous attends ici. Allez ?

Urbain, toujours courant, se rendit au poste, jeta les yeux sur l'écrit que lui avait remis le magistrat et y lut ces lignes :

“Envoyez un sergent et douze hommes. Faites cerner la maison et arrêtez les personnes que le porteur du présent vous désignera.”

Il donna cet ordre au capitaine qui, tout à coup, changea de ton.

—Je ferai mieux, dit-il, j'irai moi-même.

Il fit prendre les armes à une quinzaine de soldats qu'il emmena, et confia le poste au commandement d'un sergent.

—Montre-nous le chemin, mon ami, dit-il au jeune clerc.

Celui-ci ne se fit pas prier. Il ne craignait qu'une chose, c'était de ne plus retrouver au cabaret ceux qu'il y venait chercher ; car les allées et venues que le rigorisme de l'officier avait nécessitées venaient de prendre une grande demi-heure. Enfin, il arriva devant le cabaret. Le capitaine fit placer ses hommes sans bruit tout autour de la maison, et pénétra avec Urbain dans la salle basse.

—Vous avez ici trois hommes arrivés il y a une demi-heure à peine ? dit-il au cabaretier.

—J'en ai même plus de trois, répondit celui-ci avec un gros rire.

Urbain fit un portrait sommaire des trois personnages. Le cabaretier, de son côté en apercevant les soldats, sentit que ce n'était pas le moment de plaisanter.

—Oui, capitaine, avoua-t-il, ces trois messieurs sont là haut, dans un cabinet en société d'un quatrième individu qui les y a rejoints il y a dix minutes.

—Il suffit, dit l'officier en faisant signe à six de ses soldats de le suivre.

Alors, il s'engagea avec eux dans l'étroit escalier qui conduisait à l'étage supérieur. Urbain les y avait devancés.

## XXVI — LE CABARET DE LA RUE DE VENISE

Pour quiconque a vu la rue de Venise, le drame dont elle va être témoin n'a rien d'in vraisemblable. C'est une rue étroite, sombre, dont les maisons rapprochées semblent se menacer. Elle part de la rue Saint-Martin et aboutit à la rue Quincampoix.

Vers le milieu de cette ruelle puante, se trouvait une espèce de cabaret borgne, jusque-là délaissé ou fréquenté par une plèbe immonde, qui profita comme les autres de l'excellente aubaine que lui rapportait sa contiguïté avec le foyer principal de l'agiotage. C'était dans ce bouge un bruit et un tapage assourdissant, causé par les libations copieuses, les allées et venues de gens qui traitaient leurs affaires sur le coin d'une table, entre un coup de poing et une poignée de main. Quiconque avait fréquenté ce quartier, connaissait au moins de vue ce cabaret, et pouvait même s'être trouvé dans la nécessité d'entrer pour régulariser une transaction. Le comte de Horn et Laurent de Milhe n'ignoraient aucune de ces particularités. Lorsque le gentilhomme y avait donné rendez-vous au meunier, peut-être avait-il songé aux avantages qui résulteraient pour lui de ce caractère effrayant. Quant à la façon dont il avait tendu le piège à François, l'avarice du meunier y avait singulièrement aidé.

On se rappelle que le comte s'était flatté devant le paysan de posséder une grande fortune. Quand il amena chez lui l'oncle François, sous prétexte de lui faire voir ses titres et ses parchemins, il eut soin d'ouvrir, comme par mégarde, le tiroir où reposaient les quelques mille livres en or que lui avait prêtées la marquise. Cette habile mise en scène produisit sur le paysan l'effet que le tentateur attendait.

—Est-ce que vous avez beaucoup d'or ? demanda François.

—Que trop ! répondit dédaigneusement le comte.

—Comment ! fit le meunier stupéfait.

—Sans doute, dit négligemment le gentilhomme, c'est lourd, embarrassant, incommode à porter ; aussi je n'attends que l'occasion de l'échanger contre des billets.

—Est-ce réellement votre intention ?

—A ce point que je payerais volontiers une prime de dix pour cent, si je pouvais m'en procurer.

—Ils sont donc bien rares ?

—Pas précisément, mais il faut s'aboucher avec des gens que l'on ne connaît et dont la société n'a rien de bien séduisant.

—Ah ! dit François, poursuivi par son idée fixe, de quelle somme pourriez-vous disposer ?

—De quatre cent mille livres environ, répondit le comte avec un aplomb impénétrable.

—De sorte que si quelqu'un vous proposait de vous céder pour trois cent mille livres de billets...

—J'accepterais, si c'était un ami et qu'il m'évitât des démarches désagréables, mais je ne connais personne en ce moment qui possède cette somme.

—Si cependant quelqu'un que vous connaissez la possédait, insinua le meunier, lui compteriez-vous sérieusement la prime dont vous parliez tout à l'heure ?

—Sans doute.

—Justement, avança François, j'ai un ami qui pourrait disposer d'une somme égale, qui m'a chargé de négocier pour lui cette affaire...

—Avez-vous les valeurs sur vous ? demanda le gentilhomme.

—Non, répondit le meunier d'un ton défiant, mais dans une heure, si vous voulez, j'ai pu puis vous compter cette somme et emporter votre argent avec ma carriole et mon argent.

—Corbleu ! vous y allez ! fit le comte. Croyez vous que j'aie quatre cent mille livres en or dans ce taudis ?

—Où donc est-il ?

—Il est chez mon ambassadeur. Là, du moins, il est en sûreté, tandis qu'ici...

—C'est vrai, approuva François. Bref, quand seriez-vous en mesure de me les compter ?

—Demain, si vous le voulez.

—A quelle heure ?

—A dix heures.

—Bien. A dix heures, je serai ici.

—Non, pas ici, répliqua vivement le comte.

—Pourquoi ?

—Parce que c'est trop loin de l'ambassade ; mais je connais un endroit qui en est très proche, où je suis allé quelquefois, où vont les grands seigneurs de France, si laid que ce soit ce cabaret.

—C'est donc un cabaret ?

—Oui.

—Et où est-il situé ?

—Rue de Venise.

—Soit. Demain, à dix heures, j'y serai, dit le meunier.

—A demain donc, décida le comte en reconduisant François.

—Surtout, recommanda François, ne parlez à qui que ce soit de cette affaire.

—Pour quel motif ?

—Parce que, répliqua le paysan avec bonhomie, on essaierait peut-être de me le dérober ; or, j'ai votre parole, je la garde.

—Soyez tranquille, fit le gentilhomme à qui cette recommandation convenait on ne s'en souciait pas.

Sur ces paroles l'avare s'éloigna. Il se garda bien d'ouvrir la bouche à sa sœur sur la spéculation qu'il allait faire. Le lendemain matin, d'après les instructions que lui avait données le comte, Laurent de Milhe se présenta vers huit heures au cabaret de la rue de Venise.

—Mon brave homme, dit-il au maître de la maison, n'avez-vous point ici un cabinet dans lequel on puisse traiter à l'abri des importuns une négociation de grande importance ?

—Si vraiment, répondit le cabaretier flairant quelque bonne aubaine ; mais si vous voulez exclusivement pour vous, ce sera un peu cher, je vous en prévient...

—Combien ? fit brièvement le piémontais.

—Dix louis l'heure, monseigneur. La première heure payable d'avance...

—Voici les dix louis, l'interrompit Laurent. Montrez-moi ce cabinet.

Le cabaretier fit signe au généreux client de le suivre, gravit le premier étage, ouvrit une porte étroite, solide comme une porte de prison, et montra une pièce longue et basse de huit pieds environ, au milieu de laquelle se montrait une table de chêne et deux bancs. Ce réduit, sombre et nu, était pas éclairé par une fenêtre qui donnait sur la rue de Venise.

—Bien, fit Laurent. Je serai ici à dix heures moins un quart avec deux amis.

—Le cabaretier s'inclina sans mot dire. En effet, une heure et demie plus tard, le

piémontais arrivait, accompagné du comte et du troisième complice qu'ils avaient choisi. Ils se firent servir du meilleur vin et attendirent. Pendant ce temps, le gentilhomme se leva, jeta les yeux sur la pièce où il se trouvait, sonda les murs pour juger de son épaisseur, fit un signe de tête approbatif, et reprit place devant la table. Au moment où dix heures sonnaient, François, exact comme une horloge, entra dans le cabinet.

—Tiens ! vous n'êtes pas seul ! dit-il en apercevant Laurent et son compagnon qu'il ne reconnut pas.

—Non, répondit délibérément le comte. J'ai amené deux amis pour aller chercher les sacs et compter l'argent.

—C'est juste, fit l'avare en s'avancant.

—Asseyez-vous, reprit le comte. J'ai donné mes ordres ; dans un instant le fourgon sera ici. Et vous, avez-vous les billets ?

—Ils sont là, dit le meunier en montrant la poche de côté de son habit.

—Je vois que vous êtes de parole, fit le gentilhomme. En attendant, buvons. Il versa une large rasade à François, qui ne se fit point prier pour l'ingurgiter d'un seul trait. Il en fut ainsi de la seconde et de la troisième ; mais à la quatrième, il arrêta le bras du comte.

—Non pas, dit-il vivement. Quand je traite une affaire, j'aime à y voir clair.

Le gentilhomme et ses complices échangèrent un regard où perçaient le désappointement et le dépit. Sans doute il entra dans leur plan de griser le paysan, afin d'en avoir plus facilement raison. Le refus nettement formulé par François et la façon résolue dont il avait repoussé son verre plein, déjouèrent leur projet.

—Alors, pour tuer le temps, proposa Laurent, montrez-nous vos billets. Nous allons compter, ce sera toujours ça de fait.

—Que non, riposta l'avare en clignant de l'œil. Comptant, comptant ; donnant, donnant, c'est ma devise.

—Mais songez que nous perdons du temps, fit observer le comte.

—Bah ! rien ne presse, dit le meunier.

Il se fit un long silence. François ne cessait d'observer ceux que le gentilhomme avait honorés du titre d'amis. Comme Urbain, il lui semblait avoir déjà vu leur figure. Tout à coup il se frappa le front et se dressa sur ses pieds. Son visage avait une singulière expression de défiance et de terreur.

—Qu'avez-vous ? interrogea le comte.

—Rien... balbutia François, mais votre or n'arrive pas vite, j'allais voir si...

Ses regards effarés ne quittaient plus Laurent et son compagnon. Il se dirigea vers la porte, mais le piémontais l'arrêta.

—L'or va venir, dit-il en lui barrant le chemin.

—Laissez-moi, se défendit l'avare, je veux sortir...

Mais Laurent le ramena de force auprès de la table. Il comprit qu'il était reconnu et ses yeux brillèrent d'une résolution farouche. Le comte l'avait également deviné lisant sur les yeux du meunier la frayeur qui s'y reflétait.

—C'est un guet apens ! cria François. Laissez-moi, vous dis-je, ou j'appelle à mon secours.

Le gentilhomme sentit qu'il était temps d'en finir. Il tira son poignard, et, pendant que Laurent maintenait encore le meunier, il frappa la victime entre les deux épaules. François se retourna instinctivement pour se mettre en défense et voulut crier, mais fut atteint une seconde et une troisième fois avant d'avoir pu faire un mouvement, pousser un cri. En un clin d'œil, il fut renversé sur la table, et le comte fouilla vivement dans sa poche. Il en retira le portefeuille du meunier et se prépara à fuir avec ses complices, quand la porte du cabinet s'ouvrit et se referma presque aussitôt. Les imprudents avaient laissé sur la porte la clef du cabinet, Urbain l'y avait trouvée. D'un coup d'œil il avait embrassé l'horrible scène qui avait frappé ses regards et avait vivement refermé la porte à double tour.

—Au secours ! au voleur ! à l'assassin ! cria-t-il de toutes les forces de ses poulx.

Les prisonniers essayèrent inutilement d'enfoncer la porte. Vains efforts ! ils étaient perdus sans ressources ! Leur main crispée serrait avec l'énergie du désespoir la porte de fortune qu'ils allaient perdre... En effet, le pas des soldats, le bruit de leurs fusils, les murmures de la foule, remplissaient l'escalier et montaient jusqu'à eux.

## XXVII — LE SUPPLICE.

L'arrivée des soldats, les cris d'Urbain avaient répandu l'alarme au sein de cette foule dont les poches étaient pour ainsi dire bourrées de valeurs. Il y eut une panique générale qui suspendit momentanément toute transaction. Tous ceux qui se trouvaient dans le cabaret se ruèrent en masse vers l'escalier d'où partaient ces cris sinistres. Conduits par leur capitaine, les soldats accouraient à l'aide d'Urbain qui, du doigt, leur indiquait le cabinet.

— Ici, dit-il, venez !

En même temps, il ouvrit la porte et un spectacle terrible frappa ses regards. Sur la table, François gisait étendu sans mouvement. Le sang qui s'épanchait de ses blessures coulait en un mince ruisseau, tombait goutte à goutte sur le carreau humide de cette pièce et formait une mare rougeâtre d'où s'exhalait une odeur âcre et fétide. Au moment où il ouvrait la porte, un homme s'élança hors du cabinet en criant :

— Arrêtez les ! arrêtez-les ! ils se sauvent par la fenêtre !

Cet homme fendit la foule, descendit l'escalier, traversa le cabaret, toujours criant, et gagna la rue, dans laquelle il disparut rapidement. Personne n'eut l'idée de l'arrêter. Lui-même, personne n'eut la présence d'esprit de se dire que celui qui criait si fort était nécessairement un des trois assassins, puisque nul n'avait pénétré dans le cabinet depuis que le crime avait été découvert. Cette ruse grossière le sauva. Cependant il disait la vérité. Quand Urbain et l'officier jetèrent les yeux dans la pièce, elle était vide ! Ils se précipitèrent vers la fenêtre et comprirent ce qui s'était passé en voyant pendre au dehors une de ces cordes à nœuds telles qu'en emploient les badigeonneurs. En effet, surpris par Urbain, enfermés à clef, se voyant perdus sans ressources, le comte et Laurent ne virent de salut possible que dans une évasion par la croisée. Précisément des ouvriers étaient en train de recrépir la façade de la maison, et la corde dont ils se servaient pour monter et descendre pendait justement devant eux. Le premier, le comte se jeta sur cette corde, puis vint le tour de Laurent. Leur troisième complice était les suivre, quand le jeune clerc ouvrit la porte. C'était ce troisième coupable qui venait de s'échapper.

Le capitaine et Urbain se penchèrent au devant pour s'assurer que les soldats n'avaient pas laissé fuir les assassins, et redescendirent précipitamment. Leurs précautions étaient bien prises, et l'officier avait eu une heureuse idée en faisant cerner la maison. Le comte et Laurent de Milhe avaient à peine touché terre que les soldats se ruèrent sur eux et les arrêtèrent. Urbain et l'officier arrivèrent presque à ce moment. Le capitaine donna immédiatement l'ordre d'emmener les prisonniers ; mais Urbain s'y opposa.

— Fouillez ces hommes, dit-il. C'est mon oncle qu'ils ont tué. Ils ne peuvent avoir assassiné que pour le voler.

L'officier fit signe à son sergent de vérifier cette assertion. Le sergent s'approcha et trouva en effet dans la poche du comte un énorme portefeuille bourré de papiers, qu'il remit au capitaine. On fit rentrer les prisonniers dans le cabinet d'où ils s'étaient échappés, en présence de la victime, et un des soldats se rendit à l'hôtel de Sérigny pour prévenir le lieutenant de police. Dix minutes après le magistrat arrivait. Pendant ce temps, Urbain s'était précipité au secours de son oncle, dont il avait soulevé la tête sanglante. Il essuyait avec de l'eau froide les tempes et le visage de François. Le contact de l'eau fit reprendre connaissance au blessé. Il rouvrit les yeux et promena autour de lui un regard atone.

— Mon argent ! fit l'avare d'une voix faible ; où est mon argent ?

— Le capitaine lui montra le portefeuille qu'on avait trouvé sur le comte.

— C'est à moi, reprit l'avare qui voulut étendre la main pour s'en emparer.

— Ce portefeuille vous appartient ? interrogea le lieutenant de police.

— Oui... il y a dedans trois cent mille livres en billets... rendez-le moi...

De nouveau François fit un mouvement pour le saisir, mais son bras retomba inerte sur la table.

— Ainsi c'est pour vous voler que ces messieurs ont tenté de vous assassiner ? demanda le magistrat.

— Oui... comme il y a deux jours... sur la route de Meaux... répondit le meunier d'une voix éteinte.

Sur l'ordre du lieutenant de police, Urbain ouvrit le portefeuille, en retira les billets et les compta lentement devant les deux criminels, que l'aspect de cette fortune à jamais perdue faisait écumer de rage.

—C'est exact, dit le lieutenant de police. Voici votre portefeuille, ajouta-t-il en le remettant au paysan.

Puis il se tourna vers les soldats :

—Allons, vous autres ! ordonna-t-il, emmenez les prisonniers.

Les soldats garrottèrent les mains d' comte et de Laurent, et les entraînent.

—Où voulez-vous qu'on vous transporte ? demanda le magistrat à François.

—Chez ma sœur, rue Saint Honoré, répondit le meunier. Du reste, mon neveu que voici m'y conduira.

Il avait enfin reconnu Urbain.

—Ah ! mon garçon, soupira-t-il, si tu étais arrivé deux minutes plus tôt...

—Pauvre oncle ! gémit Urbain. Rassurez-vous, nous vous sauverons.

François voulut répondre, mais il n'en eut pas la force. Il hocha négativement la tête et un sourire amer crispa sa lèvre décolorée.

—Un chirurgien ! dit-il. J'étouffe...

Et il retomba inanimé dans les bras d'Urbain. Ce cri suprême du mourant par courut comme une traînée de poudre cette foule composée des éléments les plus divers.

—Un chirurgien ! un chirurgien !

Un homme, vêtu de noir, sortit des rangs, pénétra dans le cabaret et monta dans le cabinet qu'on lui désigna. Il avait posé provisoirement un premier appareil, quand quatre soldats revinrent avec un brancard, sur lequel on déposa le blessé. Un quart d'heure après, le lugubre cortège arrivait chez la lingère épouvantée. François fut installé dans la chambre de sa sœur, sur son propre lit, et livré aux soins des médecins. Leur avis unanime fut que le meunier ne survivrait pas à ses blessures et mourrait dans les vingt-quatre heures. Quelques précautions qu'eût prises Urbain pour raconter à sa marraine l'attentat dont son frère avait été victime, celle-ci faillit devenir folle en apprenant les noms des criminels. Denise et son cousin la calmèrent à grand'peine, à force de tendresse et de baisers.

—Non, dit Thérèse d'une voix entrecoupée de sanglots, c'est moi, c'est ma folie ambition qui l'a tué.

Et, comme Denise essayait de la consoler :

—Non, reprenait-elle, vous ne pouvez pas m'aimer, me pardonner... c'est moi qui suis cause de tout ce que vous avez souffert... Ah ! l'horreur que ma fille éprouva pour ce misérable était un avertissement du ciel. J'aurais dû l'écouter, mais la vanité étouffait en moi jusqu'au sentiment maternel. Dieu m'a punie, Dieu est juste !

Les médecins ordonnèrent à Urbain et à Denise de l'entraîner, dans l'intérêt même du malade. Grâce aux soins dont il l'était l'objet, François éprouva du soulagement, et fit venir auprès de lui Thérèse et Denise. Quant à Urbain, il n'avait pas quitté le chevet de son oncle. Lorsqu'il vit sa sœur et ses neveux réunis devant lui, son regard voilé s'attendrit.

—Mon pauvre argent !... murmura-t-il. Tout ce que j'aimais sur terre... six cent mille livres... il faut tout quitter !... Oui, vous serez riches, heureux, et moi...

Il s'arrêta, épuisé, et demanda à boire.

—Urbain, dit-il, tout ce que je possède est à toi seul, entends-tu ? à la condition que tu épouseras Denise... je le veux... jure le-moi.

Urbain prit dans la sienne la main de sa cousine.

—Nous vous le jurons ! dit-il solennellement.

—Thérèse, reprit François, nous avons été aveugles... nous sommes allés chercher bien loin le bonheur que nous avons sous la main... Dieu nous pardonne ! Cette phrase réveilla tous les remords de Thérèse. Elle avait compris que son frère ne léguait toute sa fortune à Urbain que parce qu'il se défiait, au moment suprême, des ambitions qu'ils avaient causé sa perte. La pauvre femme n'avait plus assez de larmes pour expier son égarement. Elle saisit la main de François qu'elle embrassa longuement, pendant que Denise et Urbain, pieusement agenouillés, prononçaient une dernière prière. Tout à coup, Thérèse se recula avec effroi. Il lui sembla que la main de son frère se raidit et devenait froide entre ses doigts. Elle jeta un grand cri, et tomba sur le parquet. François Duret était mort !

Le bruit de cet incroyable attentat commis au grand jour, en plein Paris, presque au milieu de la foule, se répandit avec une inconcevable rapidité. Le régent, qui en fut informé, donna l'ordre que les coupables fussent jugés immédiatement. Sans égard pour leur naissance, le comte de Horn et Laurent de Milhe furent soumis à la question et confessèrent leurs crimes. Par une singulière fatalité, le matin même de ce jour, le duc d'Orléans avait donné audience à un envoyé du prince de Horn. Ce dernier, instruit des débordements de son frère cadet, avait expédié à Paris un gentilhomme chargé de payer ses dettes et de le ramener en Piémont. L'audience obtenue par ce gentilhomme n'avait d'autre but que de solliciter du régent la permission d'enlever le comte, à ce de vive force. Cette autorisation lui avait été accordée. Il se disposait à l'exécuter quand lui parvint la nouvelle de ce crime incroyable.

La marquise de Marle fut peut-être la dernière à le reconnaître, mais ses amis, appelés par Mme de Fargy, craignant que la jeune femme n'en fût instruite trop brusquement, se décidèrent à lui révéler la vérité. Malgré tous les ménagements qu'ils employèrent, ce coup inattendu atteignit cruellement la marquise. Elle ne pouvait pas croire qu'un homme qui avait vécu dans son intimité, à qui elle avait offert sa main, fût devenu un assassin. Fort heureusement, si elle était faible et bonne, elle avait l'âme trop haut placée pour que nul sentiment de pitié survécût à l'horreur que lui inspirait un semblable attentat. Elle courba son front humilié, pleura dans les bras de Mme de Fargy, mais, presque aussitôt, le mépris tua la douleur qu'elle ressentait. Elle essuya ses larmes brûlantes qui sillonnaient sa joue.

— Je vous en prie, mes amis, ne me quittez pas ! supplia-t-elle.

La famille du comte de Horn s'agita fort pour obtenir du régent la grâce de l'assassin. Elle fit valoir auprès de lui les alliances illustres qui le recommandaient à son indulgence ; mais le duc d'Orléans se montra inflexible.

L'instruction nécessitée par cette affaire ne demandait pas de longues formalités. Non seulement les coupables avaient confessé leur crime, mais ils en avaient avoué d'autres et avaient nommé des complices. Aussi, le 26 mars, quatre jours après l'attentat, M. Guéret, curé de Saint Paul, le même qui, plus tard, devait confesser le meurtre de Damiens, vint faire visite aux prisonniers et leur déclara que la dernière heure avait sonné.

— Quel supplice m'affligera-t-on ? interrogea le comte avec anxiété.

— La roue, monseigneur.

De pâle qu'il était, le gentilhomme devint livide en apprenant cette nouvelle.

— J'avais espéré, dit-il, que, en considération de mon rang, on m'accorderait la faveur d'être décapité...

— Monseigneur, balbutia le curé, c'est la volonté de...

— J'ai mérité la roue, interrompit le comte. Puisse ce supplice infamant m'obtenir auprès de Dieu le pardon de mon crime !

Puis il ajouta au bout d'un court silence :

— Souffre-t-on beaucoup, quand on est roué !

Le confesseur ne dit mot. Il n'était pas en état de répondre à une pareille question. Il était trois heures et demie. On venait chercher les condamnés pour les conduire en place de Grève. Ils traversèrent une multitude silencieuse. On savait qu'un arrêt, signé de cinquante huit noms les plus illustres de la noblesse française, avait été adressé au régent. On disait même qu'on avait comploté de délivrer par la force le coupable, et l'on s'attendait à une grâce ou à une émeute. Mais toutes les tentatives furent vaines, tous les coups de mains projetés avortèrent. Les criminels furent attachés sur l'instrument du supplice.

Touchard-Lafosse prétend que le jeune comte, alors que ses membres déchirés et sanglants palpitaient encore sur le redoutable instrument, demanda pardon à Laurent de Milhe de l'avoir entraîné dans sa chute ; mais il paraît avéré que le comte fut étranqué par le bourreau avant de subir le supplice de la roue.

Sanson affirme que dans ses *Mémoires*, page 195, tome II, que la marquise de Marle et le marquis de Créquy vinrent trouver son aïeul pour le supplier d'épargner au condamné les tortures d'une horrible agonie. Il affirme que Charles Sanson se rendit à leurs désirs, et glissa lui-même au cou du patient "la fine corde qui servait aux exécutions du *retentum*," tandis qu'il passait à son aide, Gros, la barre pesante destinée à rompre les articulations des membres.

Après l'exécution un grand bruit se fit entendre à l'entrée de la place de Grève, et deux carrosses, avec un appareil d'une pompe extraordinaire, débouchèrent à la fois pour se ranger près de l'échafaud.

“ C'était le marquis de Créquy. Il fit ouvrir les portières de sa voiture et descendit sur la place en uniforme de colonel général et inspecteur général des armées du roi, les insignes de la Toison-d'Or, les grandes croix de Saint-Louis et Saint-Jean de Jérusalem sur la poitrine. Malgré la profonde douleur qui était empreinte sur ses traits, il traversa la place d'un pas ferme et sans encombre ; la foule s'écarta avec respect devant ce grand personnage qui était un filleul de Louis XIV. ”

Après s'être assuré que le gentilhomme avait bien été étranglé, le marquis donna l'ordre qu'on transportât le corps du comte dans un des carrosses qu'il avait amenés et voulut absolument, comme protestation contre la cruauté de la sentence, tenir lui-même une des jambes qui n'adhérait plus au corps que par quelques lanières de peau sanglante. Alors, le lugubre cortège s'ébranla et la dépouille fut portée jusqu'à l'hôtel de la comtesse de Montmorency Logny, née de Horn, où elle fut mise dans un cercueil et déposée dans une chambre ardente. Elle y demeura quarante huit heures, entourée d'un clergé nombreux qui chantait l'office des morts.

### XXVIII — CE QU'IL ADVINT DES PERSONNAGES DE CE RÉCIT

En dehors des protestations des membres de la famille du supplicié, et du retentissement qu'ils y donnèrent, le régent reçut des félicitations unanimes pour l'énergie qu'il avait déployée en cette occasion. La réputation du comte de Horn était détestable dans le monde auquel il appartenait par son nom et par sa naissance. Pas une voix ne s'éleva pour le plaindre. Force fut bien à la marquise de Marle de se rendre à l'évidence. Ce qu'on n'osait pas lui dire autrefois, ce que ses amis seuls avaient eu le courage de lui faire pressentir, au moment où elle recevait chez elle l'indigne gentilhomme, chacun le lui répéta du jour où le crime par lui commis devint la fable de Paris.

La jeune femme ne pouvait plus douter. N'était-elle pas dupe elle-même des perfidies du comte ? n'avait-il pas indignement abusé de sa bonne foi ? Ce qui dessilla surtout les yeux de la marquise, ce ne fut pas le regret banal de perdre les quarante mille livres qu'elle s'était laissée extorquer, ce fut la certitude que le comte avait joué auprès d'elle une ignoble comédie. En effet, ce Laurent de Milhe, dont le gentilhomme lui avait annoncé le départ et la maladie, n'avait jamais quitté Paris, puisqu'il partageait avec son compatriote la honte du forfait et l'infamie du supplice.

Cette révélation fut un coup de foudre pour la jolie veuve. Elle sentit que dans sa position, avec sa fortune, sa jeunesse, sa beauté, il lui était impossible de vivre seule sans s'exposer à succomber aux dangers dont un bonheur providentiel l'avait préservée. Mais à qui confierait elle le soin de sauvegarder son honneur ? Elle n'ignorait pas que les assiduités du comte avaient légèrement compromis sa réputation. Elle ne s'était pas cachée des préférences qu'elle lui accordait, puisqu'elle était résolue à les sanctionner par le mariage. Aujourd'hui, elle était sur le point de payer chèrement son imprudence. Quelle main d'honnête homme se tendrait vers elle pour la relever aux yeux du monde ? Le baron de Cussac ? Le financier Ledoux : Ils étaient bien vieux ! D'ailleurs, consentiraient-ils maintenant à lui donner leur nom ? N'avaient-ils pas renoncé à toute prétention en faveur de ce personnage ridicule, qu'elle avait entrevu une fois et qui se nommait le comte de Marle ?

La jeune femme était triste et abattue. Outre qu'aucun de ces trois personnages ne lui convenait, elle ne pouvait s'empêcher de songer à ce vicomte de Rancey, qui lui était apparu pour la première fois sous des auspices si favorables, et dont elle ne pouvait méconnaître ni le courage ni l'élégance. Celui-là seul aurait pu la décider et lui faire oublier les douloureuses épreuves qu'elle avait traversées. Il était venu régulièrement chez elle, depuis le jour où le hasard l'y avait fait entrer. L'aimait-il ? Elle ne savait que penser, car le vicomte n'était jamais sorti des bornes de la plus respectueuse politesse. Pourtant, la marquise avait remarqué le dédain affecté par lequel il traitait le comte de Horn ; elle se souvenait qu'en sa présence, M. de Rancey avait, le premier, osé dénasquer l'impudent aventurier. Elle avait surpris les regards haineux que les deux gentilshommes avaient échangés. De tout cela que conclure ? Fort heureusement, pendant le procès du comte, et depuis son exécution, les amis de la jeune femme

se montraient fort empressés. Mme de Fargy, surtout, évitait autant que possible de la laisser seule. Huit jours s'étaient passés. Le souvenir de ce drame sanglant commençait à s'effacer. La marquise était devenue plus calme. Cependant elle n'était pas encore sortie et ne recevait que ses intimes. Parmi ceux là, le vicomte de Rancey avait conquis une large place. Mais, chose étrange ! à mesure qu'il était accueilli avec plus d'affabilité, il semblait plus timide et plus embarrassé.

La jeune femme, que cette singularité avait frappée, n'osa pas lui en faire directement l'observation, mais la communiqua à Mme de Fargy. Le lendemain, quand ses amis furent réunis, le vicomte de Rancey s'approcha de la jolie veuve.

— Madame, dit-il, notre amie commune, Mme de Fargy, a commis l'indiscrétion de me transmettre l'observation que vous lui avez faite hier à mon égard. Je la remercie d'autant plus, que, depuis plusieurs jours, j'ai sur le cœur un secret qui me pèse et que je veux vous révéler.

A ces mots il se leva et s'inclina profondément.

— Madame, reprit-il, vous avez devant vous quatre coupables, et je suis de tous le plus impardonnable, car je joue auprès de vous un rôle qui répugne à ma loyauté.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? fit la jeune femme que cette exorde surprit au delà de toute expression.

— Je veux dire, madame la marquise, que nous nous étions ligués tous les quatre, pour vous défendre contre un ennemi de qui nous n'avons plus rien à craindre. Nous n'espérons pas que la fatalité nous seconderait d'une manière si terrible. Mais aujourd'hui que notre but a été atteint, nous n'avons plus aucune raison de vous cacher les motifs qui nous ont guidés. Nous avons pensé que l'état de veuve, et de jolie veuve, est quelque peu dangereux par le temps qui court ; nous avons pensé qu'il serait injuste de vous faire perdre la fortune que vous a légué le marquis, et pour concilier ces exigences, nous avons songé à vous faire épouser le comte de Marle.

— Comment ! se récria la jeune femme, mais à quel titre faisiez-vous partie des conjurés, monsieur ?

— C'est ce qu'il me reste à me faire pardonner, poursuivit M. de Rancey. Si le comte de Marle se fût présenté chez vous, vous lui auriez certainement fait bon accueil, parce que vous êtes d'un trop grand monde pour agir envers qui que ce soit d'une autre façon ; mais, prévenue comme vous l'étiez contre lui, nous avons pensé encore qu'il n'aurait aucune chance de succès, et ne parviendrait pas à vous sauver du danger qui vous menaçait. Il importait de ne pas éveiller votre défiance, il fallait que le comte de Marle pénétrât chez vous, à votre insu. C'est à quoi se sont prêtés traitreusement ceux que je désigne à votre vengeance, madame la marquise. Le comte est devant vous, à vos pieds, et sollicite son pardon.

En disant ces mots, M. de Rancey mit un genou en terre.

— Prononcez-vous, madame, continua-t-il, car le comte est plus coupable que vous ne croyez. Ce qu'il avait accepté d'abord, comme une sorte de compromis entre vos intérêts et les siens, il le désire maintenant de toutes les forces de son âme. Enfin, crime inqualifiable ! madame, depuis qu'il vous a vue, le comte vous aime...

— Ainsi, demanda la jeune femme, le sauveur de Denise, c'est vous, monsieur le comte ?

— C'est moi, confessa-t-il sans se relever.

— Mais cet homme qui se promenait chaque soir ?...

— Encore moi, madame.

— Mais, reprit la jeune femme à peine convaincue, ce personnage que vous êtes allé chercher, que vous m'avez amené et présenté...

— Était un personnage imaginaire, destiné à détruire les soupçons que vous auriez pu concevoir sur mon individualité.

— Mais quel est-il ? insista la marquise.

— Firmin, mon valet de chambre, que j'avais affublé de ma défroque.

— Oh ! fit la jeune femme d'un ton de reproche.

— Maintenant, madame, dit le comte, j'attends mon arrêt. Je suis prêt, si je vous en déplaît, à retourner dans mes terres et à m'exiler pour jamais. Que si des souvenirs trop récents vous empêchent de vous prononcer, laissez-moi espérer que le temps les effacera, et permettez-moi de les chasser. Parlez, madame, faut-il partir ? faut-il rester ?

La jeune femme hésita. Elle jeta tour à tour les yeux sur le comte, qui gardait son

humble posture, et sur ses amis qui la suppliaient du regard. Enfin elle fit un violent effort.

—Restez, monsieur le comte, dit-elle en lui tendant la main. Nous partirons ensemble pour la Touraine.

Six mois après, Urbain épousait Denise. Il avait fait quitter à sa tante et à sa cousine le magasin de lingerie qu'elles tenaient et les avait installées auprès de lui. Quelques jours après la mort de François, le jeune clerc était allé rendre au comte de Marle, en compagnie de Denise et de sa mère, la visite qui lui était due, et, comme le gentilhomme protestait que dans aucun cas il n'aurait permis que le comte de Horn épousât la jolie grisette, Urbain le remercia de l'intérêt qu'il témoignait à sa famille.

—Oh ! nous ne sommes pas quittes encore, répliqua le comte en souriant. Si j'ai sauvé Denise et si je vous ai indirectement obligé, votre énergie et votre intelligence m'ont à leur tour rendu un service que je prétends reconnaître. La marquise m'a dit que vous étiez riche et instruit : je prétends que ces deux qualités vous soient utiles à quelque chose. Renoncez à exercer le métier de procureur, je me charge de vous en trouver un plus relevé, plus honorable, et tout aussi approprié aux études spéciales que vous avez faites.

—Lequel ? demanda Urbain avec une curiosité mêlée d'étonnement.

—Donnez-moi carte blanche. Vous ne le saurez que si je réussis.

—Très volontiers, fit le jeune clerc.

En effet, le comte, qui avait fait part à ses amis du projet qu'il avait conçu, s'employa si bien et fut si chaudement secondé par la marquise et le baron de Cussac, qu'un mois après les événements que nous avons racontés, Urbain Duret fut nommé conseiller au Parlement, et paya deux cent mille livres la charge pour laquelle le comte de Marle s'était porté caution. Tout à fait remise de sa terreur, Thérèse le regardait avec orgueil donner le bras à sa fille.

—C'est égal, disait-elle en souriant, le voilà noble à présent, monsieur le conseiller. La douleur passe, la vanité reste.

FIN

Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS à la première page de ce volume.

Demandez notre catalogue DE ROMANS ET DE MUSIQUE envoyé gratis sur demande.



# PRIMES ! PRIMES !

**Ce Coupon est toujours Bon**

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERE et FILS,**" par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**L'AMOUR VAINQUEUR,**" par JULES DE GASTYNE, grand roman moderne passionnel.

"**CHARGE D'AME,**" par JEANNE MAIRET, superbe roman moderne, imprimé sur beau papier, un ornement pour la bibliothèque.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICET RIVE,**" grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21.360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX,**" (2 magnifiques volumes) roman canadien étonnant, par DR V. EUGÈNE DICK.

NOV. 1896

## COUPON.

A

M. LEPROHON & LEPROHON, Editeurs,  
25, rue St-Gabriel, Montréal.

MESSIEURS,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de.....189 .  
Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Pour prime veuillez m'envoyer.....comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

LIVRES A 10 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Amours de Thérèse.
- 2 Amoureux de la Prêfète.
- 3 Martyr de l'amour.
- 4 La roche qui pleure.
- 5 Le remords d'un faussaire.
- 6 Rêves dorés
- 7 Drame de l'hôtel Woronoff.
- 8 Les fiançailles de Lorette
- 10 Le coureur de dot.
- 12 Roman d'une jeune fille pauvre.
- 13 Le roman d'un crime.
- 14 Trahison vain ue par l'amour.
- 15 La vengeance du blancé.
- 17 Les deux Jeanne.
- 18 Misérable faussaire.
- 19 Le martyre d'une mère.
- 20 La charmeuse.
- 21 Le vengeur.
- 22 Mèche d'or.
- 23 Le secret des orphelins.
- 24 Mystère d'un puits.
- 25 Un drame à Trou-ille.
- 26 La belle Hotesse.
- 27 Fille du Révolutionnaire.
- 28 Roi de Paris.
- 29 Incendiaire.
- 30 Le Boulet d'or.
- 31 Haine de village.
- 32 La gouvernante.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs de "LA VEUVE AMBITIEUSE"

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 3 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 13 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON, Libraires-Editeurs

25, rue Saint-Gabriel MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés franco par la poste. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom .....

Adresse .....

Ouvrages désirés, Nos .....

LIVRES A 15 CENTS

LIVRES OFFERTS

- 1 Le Roi des voleurs.
- 2 Mon oncle et mon curé.
- 3 Dr Rameau.
- 4 Jeanne de Mercœur.
- 5 Toujours à toi.
- 6 10 ans de torture.
- 7 L'épouse enchaînée.
- 8 Diables Rouges
- 9 Mariage pour l'autre monde.
- 10 Le péché de Madeleine.
- 11 Une rencontre.
- 12 Le million du père Raclot.

COUPON DE PRIME

Aux lecteurs de "LA VEUVE AMBITIEUSE"

Détachez ce coupon et remettez-le avec 25 cts pour 2 volumes au choix parmi les livres nommés sur la liste, ou 9 pour \$1, au bureau de

LEPROHON & LEPROHON, Libraires-Editeurs

25, rue Saint-Gabriel MONTREAL

et vous recevrez promptement les numéros demandés franco par la poste. Ecrivez votre nom et adresse très lisiblement, et désignez les ouvrages désirés par numéro seulement.

Nom .....

Adresse .....

Ouvrages désirés, Nos .....

AVIS DES EDITEURS

Afin de faire connaître notre publication populaire nous inscrivons pour trois mois d'abonnement toute personne qui découpera le coupon ci-dessous et nous le remettra avec 25 cts.

Coupon d'abonnement

MM. LEPROHON & LEPROHON,

25, rue Saint-Gabriel, Montréal, Can.

Messieurs,

*Ci-inclus je vous envoie 25 cts, veuillez inscrire mon nom pour un abonnement de trois mois, selon votre avis ci-dessus.*

*Commencant avec le numéro du mois* ..... 188

Nom .....

Adresse .....

Place .....

## Dieu vous Bénisse

Dans un salon, à table, dans la rue, n'importe où, éprouvez vous l'irrésistible besoin d'ouvrir démesurément la bouche, comme si vous vouliez avaler je ne sais quoi de gigantesque, et de lancer un éternûment formidable, aussitôt, si vous êtes en compagnie de quelqu'un, vous entendez comme un écho : " Dieu vous bénisse ".

Voilà, pourrais-je dire, l'accueil de l'éternûment.

C'est d'usage ; que l'on vous envoie involontairement ou non des particules de salive la figure, pourvu que vous entendiez gémir les muscles expiratoires de votre voisin, il faut vous montrer poli et faire la salutation traditionnelle. Cette marque de politesse est assez originale, et vous vous êtes sans doute déjà demandé d'où vient cette coutume.

Selon le grand Aristote, on saluerait ainsi celui qui éternue pour marquer qu'on honore son cerveau, le siège du bon sens et de l'esprit. Si tel est bien le cas, nous pourrions dire que nous honorons assez souvent des cerveaux creux, cependant, montrons-nous toujours indulgents ; personne n'est certain de posséder un cerveau supérieur à celui de son voisin. Cette politesse, comme on le croit peut être, n'est pas seulement pratiquée chez les peuples civilisés, elle est connue même des peuples que nous regardons comme grossiers et barbares.

Quand l'empereur du Monomotapa éternuait, ses sujets, avertis par un signal convenu, faisaient des acclamations générales dans tous ses États. Comme on le voit, l'éternûment de cet empereur produisait plus d'effet que celui de Bismarck, et intéressait autant le peuple du Monomotapa qu'une indigestion du souverain du céleste empire intéresse les Chinois.

Le Père Fabien Strada prétend que pour trouver l'origine de ces salutations, il faut remonter jusqu'à Prométhée. Avouons, en passant, que l'opinion de ce bon Père nous tire d'un grand embarras, car aucun de nous n'aurait eu l'idée de prendre ce personnage mythologique pour expliquer l'origine de cette coutume. Selon lui l'illustre contrefacteur de Jupiter, ayant dérobé un rayon solaire dans une petite boîte pour animer sa statue, le lui sinua dans les narines comme une prise de tabac, ce qui naturellement la fit éternuer.

Les Rabbins eux aussi ont dit un mot à ce sujet, car voyez-vous il est si important.

Ces augustes chefs des consistoires Israélites disent que l'honneur du premier éternûment revient à notre grand et vénérable père Adam, et qu'Eve, saluant le premier homme, donna l'exemple à toute l'humanité. Je crois facilement à l'éternûment adamite, mais à la salutation de ma grand'mère Eve, non pas.

Dans l'origine des temps, c'était dit-on un mauvais pronostic et le présage de la mort. Cet état de choses continua jusqu'à Jacob, qui, ne voulant pas quitter le monde par cause aussi légère, pria Dieu de changer cet ordre de choses.

De là vient l'usage de faire des souhaits de bonheur quand on éternue.

Si nous n'avions que ces renseignements pour nous satisfaire je crois que nous pourrions beaucoup d'incrédulés, mais heureusement, on a trouvé une cause plus probable de ces politesses.

Sous le pontificat de Grégoire-le-Grand, il y eut en Italie une sorte de peste qui se manifestait par des éternûments ; tous les pestiférés éternuaient ; on se recommanda à Dieu, et c'est de là qu'est venue l'opinion populaire, que la coutume de se saluer tire son origine d'une maladie épidémique, qui emportait tous ceux dont la membrane pituitaire était simulée trop vivement.

Salgues qui a écrit sur les erreurs et les préjugés, dit dans ses livres qu'en général, l'éternûment chez les anciens était pris tantôt en bonne, tantôt en mauvaise part, suivant les temps, les lieux et les circonstances ; un bon éternûment était celui qui arrivait depuis midi jusqu'à minuit, et quand la lune était dans les signes du Taureau, du Lion, de la Balance, du Capricorne et des Poissons ; mais s'il venait de minuit à midi, si la lune était dans les signes de la Vierge, du Verseau, de l'Ecrevisse, du Scorpion, si vous éternuez du lit ou de table, c'était alors le cas de se recommander à Dieu.

L'éternûment, quand on l'entendait à sa droite, était regardé chez les Grecs et les Romains comme un heureux présage.

Enfin, chers lecteurs, je vous dirai que les Grecs, en parlant d'une belle personne, disaient que les amours avaient éternué à sa naissance.

C'est à propos d'en dire autant de nos charmantes Canadiennes.

ALBERT FERLAND.

## SI TU VOULAIS

CHANSON

PAR FERDINAND BERRÉ.

*lég. p*

Si tu vou - lais, sous la char - mil - le, Quand l'heure ap -

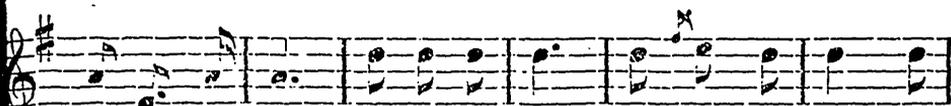
pel - le les a - veux, J'i - rais t'at - ten - dre jeu - ne

fil - le, Aux doux re - gards, Aux blonds che - veux.

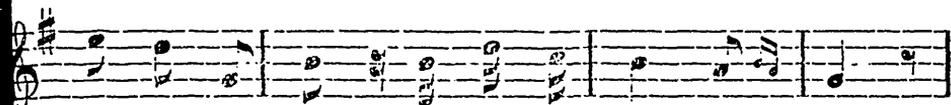
Pour ta jeune â - me qui s'é - veil - le,

Ce mot le plus doux à nom - mer.....

Je le di - rais à ton o - rail - le, Si tu vou - lais



tou - jours m'ai - mer ; Je le di - rais à ton o - reil - le,



Si tu vou - lais, Si tu vou - lais m'ai - mer.

2<sup>E</sup> COUPLET.

Je veillerais quand tu reposes.  
 J'invoquerais dans ton sommeil,  
 Pour ré-andre sur toi ses roses,  
 Un ange au sourire vermeil ;  
 J'écarterais les mauvais songes,  
 Qui descendraient pour t'alarmer  
 Appelants les riants mensonges.  
 Si tu voulais toujours m'aimer,  
 Appelant les riants mensonges,  
 Si tu voulais, si tu voulais m'aimer.

3<sup>E</sup> COUPLET.

Tous les bonheurs que Dieu nous donne,  
 Joie et plaisirs qu'il fit pour nous,  
 Je t'en ferais une couronne,  
 Et la mettrais à tes genoux ;  
 De ton matin le plus beau rêve,  
 Au Dieu seul qui put le former,  
 Moi je dirais : Fais qu'il s'achève,  
 Si tu voulais toujours m'aimer,  
 Moi je dirais : Fais qu'il s'achève,  
 Si tu voulais, si tu voulais m'aimer.

4<sup>E</sup> COUPLET.

Si tu voulais, ô jeune fille,  
 Dans l'amertume de mes jours,  
 Tu serais l'étoile qui brille,  
 Et je bénirais Dieu toujours.  
 Si dans ton cœur la pure flamme  
 Pouvait comme en moi s'allumer,  
 Ah! que de joie aurait mon âme,  
 Si tu voulais toujours m'aimer,  
 Ah! que de joie aurait mon âme,  
 Si tu voulais, si tu voulais m'aimer.

La même, édition de Paris, avec accompagnement de piano,  
 en vente chez LÉPROHON & LÉPROHON, prix 40 cts.

## LE SOULIER ROSE

Le ciel est gris, le temps morose :  
Contons, pour nous désennuyer,  
L'aventure d'un soulier rose  
Et d'une fille à marier.

Suzon a vingt ans : pour les filles  
Vingt ans, c'est le moment fatal  
Où, dans le jardin des familles,  
Pousse le myrte conjugal.

A chaque instant on lui présente  
De jolis messieurs au col droit,  
Qui trouvent sa dot fort plaisante,  
Et l'épouseraient... par surcroît.

Elle touchait à la douzaine,  
Tous blackboulés à qui mieux mieux,  
Quand hier voici qu'on amène  
Un candidat très sérieux.

Sa mère, affairée, inquiète,  
Le lui vantait sur tous les tons ;  
Trente ans... rangé, paisible, honnête,  
Doux... comme un troupeau de moutons !

Son père avait dit, fort sévère :  
—“ Si tu refuses, cette fois !...  
C'est une magnifique affaire...  
Quatre cent mille francs... en bois !”

Enfin, on l'avait sermonnée,  
Chapitrée et chauffée à blanc,  
Et, pendant toute la journée,  
Elle attend le soir en tremblant.

Elle a mis sa robe en dentelle  
Blanche, avec de petits bouquets,  
Et puis une paire nouvelle  
De souliers roses, très coquets.

Un peu trop grands, ces souliers roses ;  
C'est que son pied est si petit !...  
Mais je vous raconte des choses...  
Reprenons vite mon récit !

Il entre... C'est un grand jeune homme  
Ni blond, ni brun ; ni bien, ni mal ;  
Rond et joufflu comme une pomme,  
Et l'air un tant soit peu... rural.

Sept heures et demie. On dîne.  
Grand dîner cérémonieux.

Suzon se trouve sa voisine  
Et baisse chastement les yeux.

Elle attend qu'il parle... silence.  
Elle attend toujours... mais en vain.  
Après le potage, il se lance :  
—“ Mademoiselle, un peu de vin ?”

Puis, il retombe tout de suite  
Dans son mutisme glacial..  
Comme Suzon prendrait la fuite,  
N'était le cérémonial !

Mais voici son pied, sous la table,  
Qui, d'un mouvement régulier.  
S'agite ainsi qu'un petit diable  
Et sort à demi du soulier.

Oh ! c'est qu'il l'agace,  
Ce monsieur !... Sans qu'il dise un mot,  
Le dîner tout entier se passe...  
Décidément, ce n'est qu'un sot !

L'épouser ?... Jamais !... Sa richesse,  
Ses terres, ses bois auront tort !...  
(Le pied saute, saute sans cesse,  
Saute de plus fort en plus fort...)

Mais comment s'y prendre ?... Elle n'os  
Lui dire ainsi, sans le fâcher...  
Soudain, voici le soulier rose  
Qui glisse et va se détacher...

Elle veut le tenir encore,  
Mais, hélas !... un faux mouvement...  
Et le voilà qui... s'évapore  
Et la délaisse lâchement !

Elle cherche, cherche et tâtonne  
Du bout du pied, sans trouver rien...  
Toute espérance l'abandonne...  
Jugez quel malheur est le sien !

Dans un grand dîner d'étiquette  
Conserver un air ingénu,  
Quand là, tout près, sous son assiette,  
On sent barbotter son pied nu !

Horreur !... On se lève de table !...  
Quelle angoisse !... quel embarras !...  
Voici—c'était inévitable !—  
Le muet qui lui tend les bras.

Que faire ?— Grand Dieu !... quelle  
[idée

Oui, c'est le ciel qui l'envoya,

Prenez le “**MENTHOL COUGH SYRUP**” pour la toux.

Il guérit tout autre, il vous guérira.

Et le bon Dieu l'a regardée...  
Alleluia ! Alleluia !

A l'habit noir elle s'accroche  
Comme à la branche le serpent,  
Et se met, faisant la bancroche,  
A s'en aller clopin clopant !

Du coin de l'œil, il la regarde  
Et semble se dire tout bas :  
—“ Eh ! eh !... mon ami, prenons

Car elle... louche à chaque pas !”  
[garde l...

Au salon, vite il se dérobe.  
Suzon s'assoit, l'air chagriné,  
Et cache avec soin sa robe  
Son pauvre pied incriminé.

Le sourire aux lèvres, le père,  
Qui n'a rien soupçonné du tout,  
Va droit au jeune homme : “ J'espère  
Que ma fille est à votre goût ?

—Oui, sans doute. Elle est fort jolie...  
Des yeux charmants... un air futé...  
Je l'aimerais à la folie...  
Mais sa fâcheuse infirmité...

—Hein ?... —Son pied... Son pied...  
[Qu'est-ce à dire ?  
Il n'est pas de pied plus coquet !  
—Elle boîte !—Vous voulez rire...  
Et vous êtes un paltoquet !”

Le bon jeune homme, à cette insulte,  
Disparaît tout interloqué...  
Chacun sourit... Suzette exulte...  
Et le mariage est manqué !

Manqué !—Le petit soulier rose  
Vira l'enfant d'un mauvais pas...  
C'est souvent à bien peu de chose  
Que tient le bonheur ici-bas :

Le bonheur... Car Suzon, sans doute,  
Le trouvera sur son chemin,  
Le jeune homme qu'on aime et qu'on redoute  
Et qu'on suit la main dans la main !...

Cette simple historiette  
Preuve—n'allez pas l'oublier !—  
Qu'il est bon pour une fillette,  
De ne pas perdre à propos son soulier !

JACQUES NORMAND.

## Le Secret de petit Frère

Je connais depuis l'automne,  
Un bébé des plus charmants,  
Dont la sœur, pauvre mignonne,  
Est poitrinaire... à quinze ans.  
Quand je vis la blonde tête  
De ce gracieux lutin.  
Il parcourait en cachette  
Les sentiers d'un jardin.

Ses menottes potelées  
Tenaient un fil qu'il enroulait  
Autour des branches fanées  
Que parfois il atteignait.  
—“Que fais-tu là petit homme ?”  
L'enfant, surpris, me toisa ;  
Puis, souriant, voici comme  
A voix basse, il me parla :

“ Tu me plais, je vais te dire  
Quel est mon secret, à moi,  
Si tu me promets, sans rire,  
De bien le garder pour toi.  
Et, d'abord, je dois t'apprendre  
Que je m'appelle Bébé ;  
Que j'ai, ça va te surprendre,  
Mes cinq ans depuis l'été.

“ Pour jouer à la cachette,  
Je suis tout seul à présent,  
Car bien malade est sœurette  
Et le docteur vient souvent.  
Ce docteur est bien sévère,  
Mais ne paraît pas méchant.  
Cependant, petite mère  
Toujours pleure en l'écoutant.

“ Aussi j'ai voulu connaître  
Ce qui la faisait pleurer.  
J'étais curieux ! Peut être  
Monsieur, tu vas me gronder...  
Sous un meuble avec mystère,  
Hier, je me suis caché.  
Le docteur causait avec mère ;  
De là, j'ai tout écouté.

“ Il disait : “ Voyez par terre  
“ Combien de feuilles déjà ;  
“ Quand tombera la dernière  
“ La chère enfant s'en ira. ”  
Voilà pourquoi je rattache  
Les feuilles qui vont tomber,  
Mais c'est une grande tâche ;  
Dis, monsieur, veux tu m'aider ?”

M. P.

Si vous toussiez demandez le “MENTHOL COUGH SYRUP”.

## Pensées

On a beau dire précisément le contraire, l'amour est le fond de la vie, et l'amitié n'en est que l'agrément.

KARLIM.

\* \* \*

Pourquoi les riches ne sont-ils pas forcés de donner ?... les pauvres sont bien forcés de recevoir.

ADOLPHE D'HOUDETOT.

\* \* \*

Il y a dans toutes les femmes, comme dans toutes les fleurs, quelque chose de la femme et de la fleur qu'on aime.

ADOLPHE D'HOUDETOT.

\* \* \*

Le cœur de l'homme est une lyre à sept cordes : six pour la tristesse, une seule pour la joie ; celle-ci vibre rarement.

Abbé BONY.

\* \* \*

Le plus riche des hommes, c'est l'homme économe ; le plus pauvre, c'est l'avare.

CHAMFORT.

\* \* \*

Les hommes ne se lassent pas d'être admirés, caressés, adulés ; mais un amour trop constant les ennuie.

VICTOR CHERBULIEZ.

\* \* \*

Si l'on était les autres, comme on ferait mieux qu'eux.

ARNAUD.

\* \* \*

L'homme et la femme sont créés pour vivre ensemble... de temps en temps.

HENRI LUCENAY.

## AVIS SPECIAL

Tous les romans publiés dans

"La Bonne Littérature Française"

valent dans l'édition de Paris 90c. chacun. Donc lecteurs, veuillez encourager vos amis à acheter cette publication, la meilleur marché des publications françaises.

## AVIS

A NOS

## ABONNÉS et LECTEURS

Nous serons très obligés à tous ceux de nos lecteurs qui, ayant des parents ou des amis rendus à des places éloignées, leur feront parvenir un ou plusieurs exemplaires de

"La Bonne Littérature Française"

en dirigeant leur attention sur le coupon d'abonnement à la fin de tous les volumes. En faisant ceci nos lecteurs feraient certainement plaisir à leurs parents et amis, et leur envoyant de bons livres et leur enseignant un moyen facile de se procurer des livres semblables à un prix si modique.

Leprohon & Leprohon,

LIBRAIRES-ÉDITEURS,

25, rue St-Gabriel, Montreal, Ca

Prenez le "SIROP MENTHOL" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé.

Si vous toussiez demandez le "MENTHOL COUGH SYRUP".

# EN VENTE A LA LIBRAIRIE LEPROHON & LEPROHON

25, Rue ST-GABRIEL

MONTREAL, CANADA

- LES PATRIOTES DE 1837-1838 — Par L. O. DAVID. —  
Superbe volume de 300 pages, in-12, sur beau papier,  
devrait être dans toutes les Bibliothèques canadiennes. Prix 75c.
- NOS CONTEMPORAINS — Par L. O. DAVID. — Esquisses  
Biographiques des hommes distingués de notre temps, un  
beau volume in-12, sur beau papier, d'une grande valeur  
comme histoire contemporaine.....Prix 75c.
- LES DEUX PAPINEAU — Par L. O. DAVID — Beau volume  
in-12, dans lequel l'auteur présente au public deux caractères  
historiques dont le nom a eu un grand retentissement au  
Canada.....Prix 50c.
- LE CLERGÉ CANADIEN — Par L. O. DAVID. — Beau  
volume in-12. Écrit puissamment dans le meilleur style de  
cet écrivain populaire.....Prix 50c.

LE

## BAUME RHUMAL

— Y goûter une fois

C'est l'adopter pour toujours —

Le Baume Rhumal est le meilleur remède connu pour  
la guérison de la Toux, les Rhumes obstinés, la Bronchite, la Consomp-  
tion et toutes les affections de la Gorge et des Poumons.

En vente dans toutes les Pharmacies et Épiceries.— 25c la bou-  
teille de 16 doses.

L. R. BARIDON, PHARMACIEN

1703, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

Propriétaire pour la FRANCE, les ETATS-UNIS et le CANADA

AGENTS POUR LES ETATS-UNIS

**MM. Mortimer & Cie**

24, Central Wharf, Boston, Mass.

L. A. MORISSETTE  
 PHOTO-GRAVEUR  
 No 1586 1/2 Rue Notre-Dame  
 MONTREAL



**UN**  
 Bienfait pour le beau sexe  
 Poitrine parfaite par les  
 poudres orientales, les seules  
 qui assurent en 3 mois  
 sans nuire à la santé  
**SANTÉ ET BEAUTÉ**  
 Une boîte avec notice \$1.  
 6 boîtes \$5.00.  
 En vente dans toutes les  
 pharmacies de première  
 classe. Dépôt général pour  
 la puissance :  
 L. A. BERNARD, 1882, Rue Ste-Catherine  
 MONTREAL. Tel. Bell 651

LA  
**SANTÉ - POUR - TOUS**

NOTION ELEMENTAIRE

— DE —

PHYSIOLOGIE ET D'HYGIENE  
 A L'USAGE DES FAMILLES  
 SUIVIE DU

Petit Guide de la Mere auprès de son enfant malade

**UN VOLUME**

Contenant d'une maniere compacte et lucide les  
 renseignements les plus utiles en cas pressés

**PRIX :**

Relié, toile	-	-	-	-	50 Cents
Broché	-	-	-	-	25 Cents

**LEPROHON & LEPROHON**  
 LIBRAIRES-EDITEURS,  
 25, Rue St-Gabriel, MONTREAL, Can.